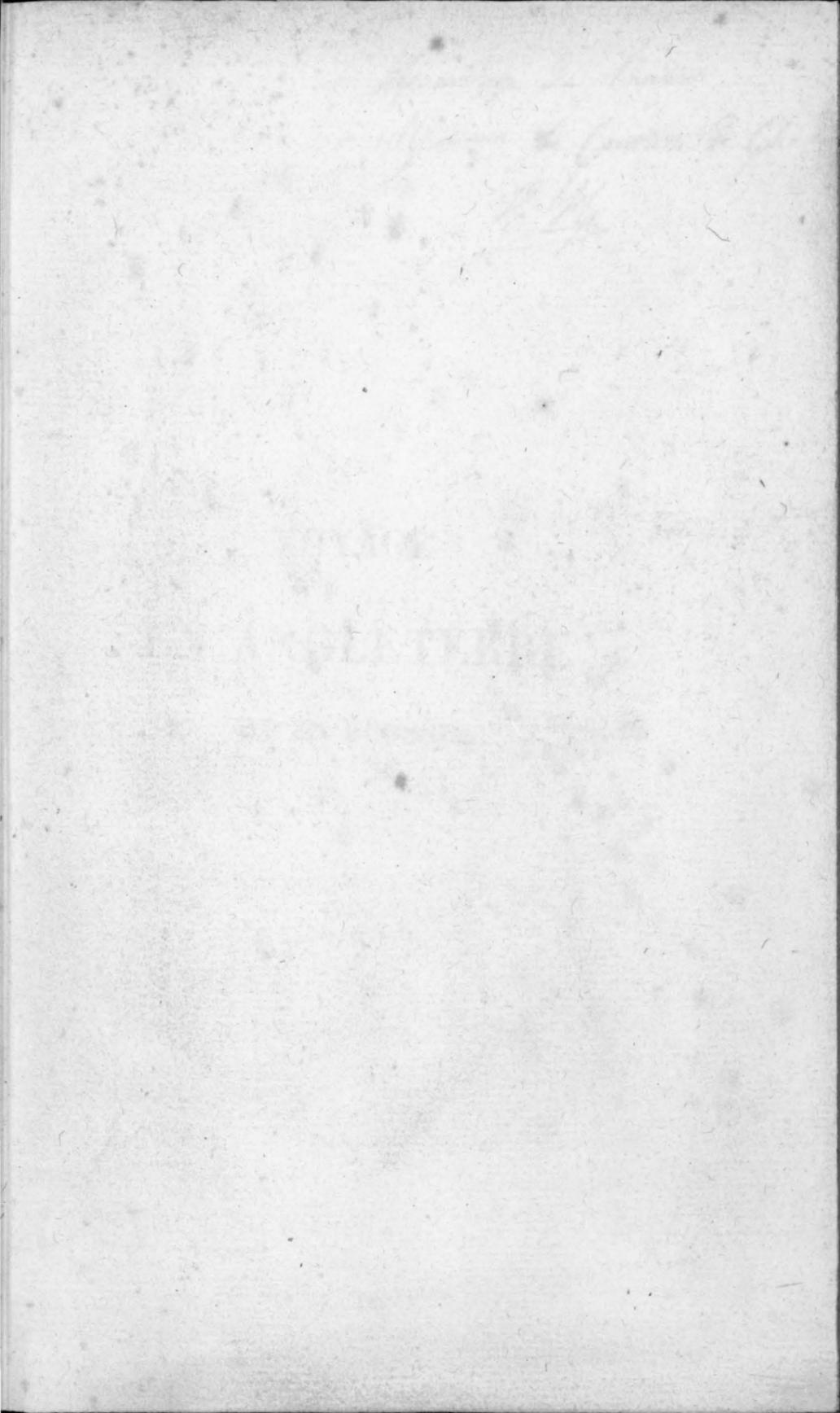


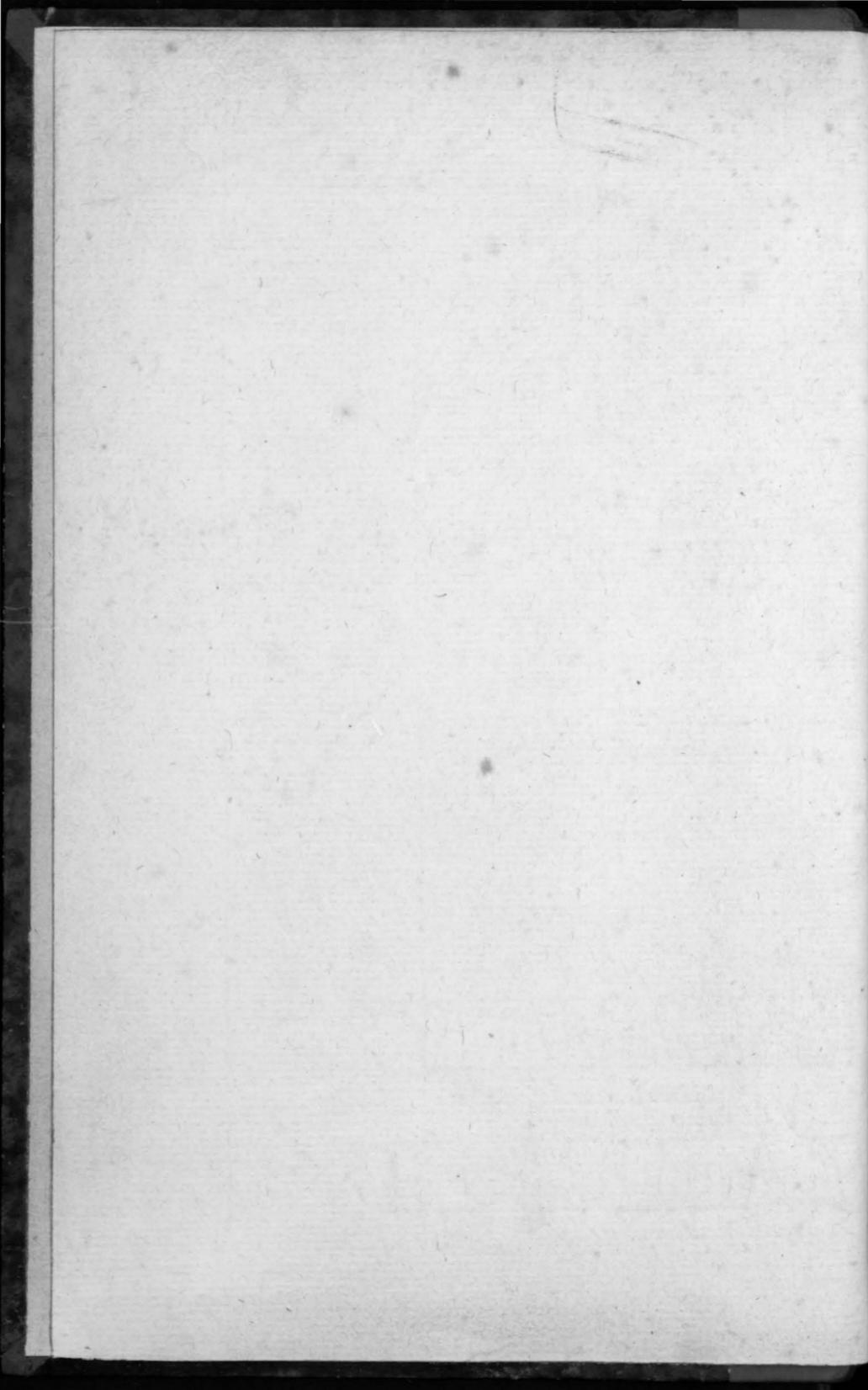


Fournelle

Bo.

1800 f





*Hommage de Nautou
à Madame la Comtesse de Chabot
D. M.*

**VOYAGE
EN ANGLETERRE
ET EN ÉCOSSE.**

M. le Ministre de la Justice
à Paris
le 15 Mars 1844

ROYAUME DE FRANCE
EN ANGLETERRE
ET EN IRLANDE

XIXp-393

VOYAGE
EN
ANGLETERRE
ET
en Écosse,

PAR VICTOR HENNEQUIN. (Victor Henbin)
Dir. J. Fourin.

« Les Highlanders ne seront bientôt
« plus que dans l'histoire et dans Walter
« Scott. On se met sur les portes à Edim-
« bourg quand on voit passer la tartane
« et la claymore. Ils disparaissent, ils
« émigrent; la cornemuse ne fait plus en-
« tendre qu'un son dans les montagnes :
« Cha till, cha till, cha till, sin tuile.
« Nous ne reviendrons, reviendrons,
« reviendrons jamais. »

M. MICHELET.

PARIS,

A. P. DE LA FOREST,
rue des Noyers, 37.

DELAUNAY,
Palais-Royal.

1856.

A. 328145

31.01.2000

B. 1. 618. 656

A MON PÈRE.

Votre expérience avouera-t-elle toutes les pensées que la vue de l'Angleterre a fait naître dans une ame jeune et indépendante ? daignerez-vous accepter l'hommage de cet

*essai? je l'ignore, et c'est peut-être une témé-
rité de vous l'offrir. Mais ce livre est le pre-
mier fruit d'une éducation que j'ai reçue par
vos soins. Si quelque lecteur en soulève la
couverture, c'est à votre souvenir que je de-
vrai son indulgence. Je serais donc coupable
d'ingratitude si votre nom n'apparaissait pas
sur la première page, et si je ne saisisais pas
cette occasion d'exprimer hautement mon res-
pect pour votre caractère et ma reconnais-
sance pour vos bienfaits.*

Victor Hennequin.

Vaucresson, 7 novembre 1835.

VOYAGE

EN

ANGLETERRE ET EN ÉCOSSE.

I.

Rouen.—Le Hâvre.—Portsmouth.—Aspect général
de l'Angleterre.

Il est rare que le voyageur curieux de visiter un pays étranger arrête un moment ses regards sur les beautés de sa propre patrie. Il nous semble toutefois que la Normandie mérite d'échapper à cette indifférence du Français pour tout ce qui appartient au sol natal. Ces prairies que la Seine arrose en serpentant, ces routes plantées de pommiers et couvertes de longs chariots offrent à l'observateur plus d'un spectacle; souvent la peinture s'est emparée du bonnet des filles de Caux, ce bonnet conique, à longues ailes, où

l'œil retrouve un air de famille avec la coiffure des dames de la cour, sous Charles VII. Cette Normandie campagnarde, quelque riche qu'elle soit en aspects, n'est cependant pas la partie la plus intéressante de la province; c'est dans la capitale, dans Rouen, qu'il faut pénétrer. Là, ne cherchez pas une chapelle isolée, quelque château gothique, comme le voyageur qui suit le cours du Rhin en voit parfois apparaître entre des massifs d'arbres verts; non, le moyen-âge n'y sème pas ses débris avec avarice; à Rouen, vous verrez une ville du quinzième siècle à laquelle il ne manque ni sa cathédrale, ni son palais de justice, ni ses longues files de pignons pointus; ville complète, où l'on sonne encore le couvre-feu. Quittez le portail immense de Notre-Dame, le vaisseau hardi, les tours élégantes de Saint-Ouen, vous allez rencontrer la place si noire, si triste, où semble brûler encore le bûcher de Jeanne d'Arc. Depuis peu l'architecture moderne a voulu cacher ces monuments, qu'elle appelle des ruines; on aligne, sur les bords de la Seine, des maisons blanches et carrées, mais enlevez ce

manteau d'hier, et le Rouen gothique vous montrera son *gros horloge*, ses rues étroites, ses poutres qui se dessinent en noir sur le flanc des murailles. Il est difficile, cependant, de résister toujours aux envahissemens de notre époque; chaque jour elle efface les précieux vestiges des temps passés. Autrefois, sur la place de la Pucelle, s'élevait une église respectée; un Anglais, sauvé comme par miracle d'une maladie désespérée, l'avait consacrée à saint Georges. Long-temps on y vint prier Dieu, long-temps on y répéta comment l'hostie portée au moribond s'était échappée des mains du prêtre, comment on l'avait relevée en cérémonie, comment le malade avait voulu perpétuer par une fondation pieuse le souvenir de ce grand événement. De nos jours une maison voisine à pris corps à corps la sainte chapelle, a déclaré la guerre à ses sculptures, à ses ogives, à la suie vénérable qui la couvre. La pauvre église a peine à se défendre; déjà l'ennemi blanchit ses vieux murs, retrécit ses fenêtres et lui pousse des longues poutres jusqu'au cœur. Duel terrible, dont l'issue, hélas! n'est pas douteuse.

Il m'était plus facile qu'à tout autre de contempler le combat que se livrent, dans Rouen, les deux architectures, les deux époques; l'hôtel *du Bourg-Theroulde* m'avait ouvert ses portes, l'hôtel du Bourg-Theroulde, un des plus nobles monumens du passé. Des bas-reliefs laissés sur ses murs nous reportent au camp du drap d'or. Ce sont des chevaliers, des hérauts d'armes, des rois. Audessous d'une scène pastorale, on lit, non sans peine,

« Passe-temps légers; nous valent argent,

« S'ils ne sont argent; ils sont de bergers. »

Un tableau de galanterie anacréontique a pour inscription :

« Berger à bergère

« Prôptément se ingère. »

On sourit en reconnaissant le style brut et naïf d'autrefois.

L'hôtel du Bourg-Theroulde possède encore une pièce octogone dont les ornemens ne sont plus de notre âge, sans présenter, cependant, un caractère fort ancien. Au milieu des trèfles et des dentelures du temps de

saint Louis commencent à s'arrondir des médaillons à la Louis XIV. On tremble à la vue de ce réduit si délicatement orné. Déjà le génie tout moderne de l'alignement a heurté de son cordeau une tour frêle et gracieuse de l'hôtel du Bourg-Theroulde, et la tour est tombée. Un jour, sans doute, le dix-neuvième siècle pénétrera, armé de sa pioche et de sa truelle, dans ce dernier sanctuaire de la renaissance ; il ne respectera pas l'armure vide et sonore qui voudrait en défendre l'entrée de ses brassards rouillés. Ce jour, les poètes et les artistes pousseront un cri de douleur, mais leur voix ne sera pas entendue ; on brisera les rosaces, un pinceau grossier passera sur les médaillons et l'on vendra l'armure comme vieux cuivre, car rien sur la terre ne peut résister à l'industrie.

Le lundi 6 octobre 1834, à quatre heures du matin, nous quittâmes cette ville de souvenirs, à bord de la vapeur le *Louis-Philippe*. Rouen est majestueux lorsque des hauteurs de Canteleu on le voit ceint de verdoyans pâturages, orgueilleux de sa

flèche, qui, foudroyée trois fois, se relève avec impiété sous le feu du ciel. Rouen est plus majestueux encore lorsqu'il fuit le long des rives de la Seine, et que les brouillards du matin couvrent d'un voile grisâtre les navires pressés dans son port. Bientôt, cependant, le ciel se colore; près de nous se dessinent la goelette aux mâts inégaux, le sloop qui drapé si gracieusement sa voile de derrière; les collines et les maisons, peintes de vives couleurs, dont se parent les deux rives, encadrent ce tableau maritime. Déjà le château de la Meilleraye s'enfuit en emportant ses longues allées de marronniers; nous apercevons la rade et le phare de Quillebœuf. Soudain le bâtiment s'arrête: on se dit que le capitaine attend la barre, phénomène assez fréquent dans ces parages. La barre, c'est le flux qui descend dans la Seine, c'est la mer qui se heurte contre le fleuve. A ce récit, une foule avide d'émotions vient se grouper sur l'avant; de jeunes peintres, que l'on reconnaissait à leurs têtes à la Louis XIII, à leurs pipes de porcelaine, à leurs polonaises flétries, se suspendent aux cordages ou s'élancent har-

diment sur les roues du bateau, le crayon à la main, l'œil tendu vers la mer, qui paraissait à l'horizon, comme une ligne bleue. Tous attendent une scène grande, biblique. Les flots vont se dresser comme les eaux du Jourdain, en montagnes blanches d'écume... Mais non, la barre fut aussi faible, aussi caressante que l'Océan, lorsqu'aux jours de calme il réfléchit la noire voilure des bâtimens pêcheurs, et que la lame baise en frémissant le sable de Dieppe. A peine le Louis-Philippe fut-il soulevé par une moelleuse ondulation, il nous fallut renoncer aux magnificences de la tempête. Après Quillebœuf, la Seine se développa large, limpide, lac de Genève, moins le soleil du midi. Le voyageur parisien, fier d'être balancé par le tangage, humait avec orgueil la brise du nord-ouest. A droite, à gauche de nous, des mâtures de bâtimens naufragés s'élevaient au-dessus des flots comme des menaces du génie des orages; enfin le port du Havre étendit ses deux bras. Le Havre, que nous avions vu de loin comme une décoration d'optique, avec ses moulins à vent, ses toits rouges, ses arbres verts et les

banderolles de ses navires, le Havre ne serait qu'une ville régulière et maussade s'il n'était animé par ces bassins profonds qui enveloppent tous les quartiers de leurs circuits, et vont mêler à l'aspect monotone des maisons des formes élégantes et joyeuses de mâts et de cordages. En faveur de ses ponts tournans, de ses chapeaux cirés, de ses vestes rouges de matelots, de ses brouettes qui roulent, de ses paquebots américains, aussi riches en dorures que la galère de Cléopâtre, je pardonnerais volontiers au Havre ses fossés boueux, ses édifices mesquins, et jusqu'à son peuple criard de perroquets. Il y a là des miniatures qui habituent l'œil aux détails de la vie maritime, et l'empêchent de s'égarer quand il verra se dérouler, plus tard, les tableaux immenses de Londres et de Liverpool.

Avant de quitter la France il y eut des visas à poser sur nos passeports. Le passeport, cette vexation dont les siècles à venir feront justice ! Nous trouvâmes le commissaire assis entre deux petits voleurs. L'un d'eux, oublié dans sa prison depuis quelques jours, demandait avec larmes qu'on lui donnât à man-

ger et qu'on ne le reconduisit plus au cachot. Son désespoir aurait attendri quelque geôlier novice; le commissaire, tranquillement assis, interrogeait le petit malheureux d'un regard inflexible. C'était mieux, sans doute; il est malheureux, toutefois, qu'on ne puisse embrasser aucune profession, suivre aucune carrière sans étouffer quelque sentiment dans son cœur. Le magistrat s'accoutume aux sentences de mort, le prêtre à la confession du mourant, le chirurgien aux cris du malade; rarement l'homme peut rester complet dans une des spécialités de la vie. Nous ressemblons aux Amazones, qui se brûlaient une mamelle pour tirer de l'arc.

Nous sortîmes des bâtimens de l'administration. La vapeur anglaise, l'*Apollo*, qui devait nous conduire, fumait déjà. Nous sautâmes sur le pont, bariolé de chapeaux gris, de manteaux écossais et d'étroites ombrelles anglaises. Le pavillon rouge flottait à la poupe; nous étions dans la Grande-Bretagne. Les compagnies françaises ont abandonné la navigation de la Manche aux hardis compatriotes de Wat.

Bientôt la clochette du bâtiment retentit pour la dernière fois. La vapeur, plus épaisse, s'arrondit sur nos têtes en noire arcade; les bruyantes palpitations de la machine font craquer le plancher qui nous porte, et nous glissons rapidement entre deux files de navires. Le capitaine, armé de son porte-voix, était debout sur l'une des plates-formes qui couvrent les roues, et nous répondions de la tête et du mouchoir aux adieux qui nous poursuivaient de la rive.

Il était deux heures; un rayon du soleil éclairait une partie de la mer, et venait mourir sur le cap de la Hève. Tous les bâtimens qui se balançaient dans cette zone de lumière étaient éclatans de blancheur, tandis que, sur un autre point de l'horizon, un trois mâts, faisant voile pour l'Amérique, paraissait bleu comme le ciel.

Le temps était brumeux; la côte de France fut bientôt voilée. Je conçois l'amertume de cette séparation pour l'exilé, pour le vieillard sur lequel l'habitude appesantit sa main de plomb, et pour qui le déplacement seul est une souffrance. C'est alors qu'on s'appuie sur

le bastingage, et qu'on fixe les yeux sur la côte vaporeuse, comme si l'on voulait retenir de ses regards ces rivages qui s'enfuient; mais, à dix-huit ans, on cherche avec impatience de quel côté se lèvera l'Angleterre; on ne se retourne pas pour voir la France s'en aller : l'isolement de l'homme entre l'eau et le ciel, loin de contrister l'ame, ne réveille que des idées d'indépendance et de hardiesse.

Le roulis était à peine sensible : j'aurais perdu cette occasion de connaître par expérience le fameux mal de mer, si j'étais resté sur le pont, mais, à l'heure du dîner, la curiosité me conduisit au salon. J'y trouvai une table anglaise, c'est-à-dire on ne servit point de soupe, on ne changea pas les assiettes, on mangea très peu de pain, et l'on ne donna de serviette à personne; d'énormes pièces de bœuf, de ce bœuf qui reçut les honneurs de la chevalerie, et dont on ne parle jamais sans lui donner le titre de *sir*, étaient placées sur la table; on y remarquait aussi des espèces d'huilliers, non moins indispensables aux repas anglais que le bouilli national aux tables françaises. Ces huilliers renferment de l'huile,

du vinaigre, du sel, du poivre, du poivre de Cayenne et de la sauce aux anchois.

Je ne crois pas ces détails inutiles : la cuisine d'un peuple est une expression étroite, il est vrai, mais naïve de sa manière d'être. Il existe des harmonies entre le climat sévère des Anglais, leur caractère froid et leurs mets chargés d'épices. Lorsque j'entrai dans le salon de *l'Apollo*, l'étrangeté seule de cette pharmacie me frappa ; étourdi par les exhalaisons britanniques, je commençais à chanceler, quand le *steward* m'apporta, dans une bouteille à col étroit, une bière presque aussi forte que l'*ale*. A peine eus-je respiré cette fermentation vigoureuse, que je quittai précipitamment la salle ; j'éprouvais un malaise qui ne se dissipa entièrement qu'en vue de Portsmouth.

Le mal de mer n'est pas dangereux, cependant il envahit l'ame tout entière, et la porte au découragement le plus complet ; alors qu'affaîsé sous une souffrance qui n'éveille la compassion de personne, et qui n'échappe au ridicule qu'à grand'peine, on suit de l'œil les flots brisés par les roues de la machine,

on se rappelle les imprécations d'Horace contre la marine, et l'on est tenté de voir, dans le mal de mer, un avertissement de la Providence qui nous crie d'abandonner l'Océan à l'esturgeon et à la baleine.

Cependant, que de trésors perdus pour l'humanité, si l'on exauçait les vœux chagrins du poète ! Voyez la France du moyen âge, avec ses provinces divisées et presque hostiles. C'est un périlleux voyage que d'aller de Normandie en Bretagne ; l'homme de la Champagne est étranger en Poitou. Qui dirait que ces pays divers de lois et de langage finiront par ne former qu'un peuple ? 89 a fait ce miracle. Déjà le besoin d'unité dépasse nos frontières ; la Suisse parle français, la Savoie parle français, la Bavière est constitutionnelle, la Belgique se fait française. L'union se bornera-t-elle au continent ? non ; il faut qu'elle embrasse aussi l'Angleterre, car l'Angleterre est riche de civilisation ; elle a son contingent à porter dans les idées européennes : assez elle a vécu pour elle seule. N'y a-t-il entre la France et la Grande-Bretagne de communication possible que par les bou-

lets? Oh, non ; il est nécessaire que ces deux nations se voient, qu'elles se connaissent, qu'elles se parlent. Eh bien! que *l'Apollo* et *la Camilla* sillonnent la Manche ; bravons le mal de mer et les imprécations d'Horace.

Sur l'Océan, les soirées sont belles ; la lune fait étinceler le sillage des bâtimens comme des chaînes de pierreries.

Soudain une côte grise se détache dans l'ombre, c'est l'île de Wight ; de l'autre côté brillent les phares de Portsmouth. Il est plus de minuit : avant de continuer sa route pour Southampton, *l'Apollo* s'arrête ; nous sommes abordés par plusieurs péniches qui doivent nous conduire à la côte. Chacune de ces embarcations est montée par un homme qui emploie tour à tour la voile, la rame, le gouvernail, et remplit les rôles de tout un équipage. Après avoir navigué une demi-heure dans une de ces barques, nous arrivâmes à la douane, et de là nous fûmes conduits à *Blue post hotel*.

Les escaliers s'y cachaient sous des tapis maintenus, comme au Théâtre-Italien, par des tringles dorées. Nous trouvâmes dans le

salon le mobilier le plus commode, un feu de charbon de terre jetait dans la salle ses lueurs rougeâtres ; une longue et blonde Anglaise préparait le thé sur une table d'acajou, et plus loin, pour que la Grande-Bretagne tout entière fût représentée dans ce tableau de genre, le porteur qui s'était chargé de nos malles approchait nos deux shellings d'une lumière pour voir si la tête du roi Guillaume était bien marquée.

Le voyageur est étonné lorsqu'il laisse derrière lui la flèche miraculeuse de Strasbourg, et qu'à l'extrémité du pont de Kelh il entrevoit la capote blanche du factionnaire badois, les toits pointus, les poteaux armoriés et tout le luxe héraldique de l'Allemagne ; il est plus étonné encore, lorsqu'à peine sorti de ces villages dauphinois, où se dresse, éclatant des trois couleurs, l'arbre de la liberté, il rencontre l'écusson bleu, le peuple brun, le gendarme et le capucin de la Savoie ; mais toutes ces surprises n'égalent pas celle du Parisien qui franchit l'Océan et tombe subitement au milieu de la nature anglaise : s'il regarde autour de lui, ce ne sont, à son lit, que blan-

ches draperies, au lieu des vastes dessins dont se parent grotesquement les rideaux de nos hôtelleries; au foyer, que larges et brillans ustensiles de fer; aux lambris, que cartes géographiques, chevaux de pur sang et jockeys vêtus de rouge : si, pour chasser cette hallucination, il va soulever la coulisse de sa fenêtre, il reste immobile en apercevant les maisons de brique au toit plat, rangées en longues files; les comptoirs où de jeunes femmes aux blonds cheveux pendans, trônent, décolletées comme au bal; les caractères symboliques dont se dore le vitrage des pharmaciens; puis, au milieu de ces larges rues, des enfans empanachés, des soldats en habit rouge, des hommes enfermés dans de longs sacs de toile blanche, et le *stage coach* emporté par son fringant attelage, au bruit d'une rauque fanfare.

Les impressions physiques sont toujours les premières : en Angleterre, on s'aperçoit bientôt que le changement n'est pas seulement dans la matière, mais aussi dans ces idées religieuses, morales et politiques dont les couleurs et les formes ne sont que l'ex-

pression. Ainsi, le système policier du continent ne passe pas la Manche ; le voyageur dépose son passeport à l'alien office, comme on laisse, en entrant au bal, un manteau qui pourrait nous gêner ; puis, muni d'un papier qui le fera reconnaître à son départ, il traverse les trois royaumes sans craindre le visage maussade et l'interrogation plus maussade encore d'une autorité constituée. Tout acte légal, officiel, répand je ne sais quel parfum d'ennui. Je me souviens que le voyage à l'alien office eut pour nous peu de charmes ; cependant, il faut l'avouer, il est doux de ne jamais rencontrer un homme à boubrier de buffle, qui vienne sournoisement, comme en France, ou brutalement, comme en Autriche, vous demander votre passeport. O sagesse anglaise ! Un honnête homme peu fait aux habitudes gisquetaires peut oublier de se faire décrire, inventorier, étiqueter dans sa mairie ; mais quel est le filou, le vagabond, le banqueroutier frauduleux qui reculera devant l'idée de prendre un faux nom, et qui ne trouvera pas au coin de la première rue deux témoins prêts à certifier sa mora-

lité? Un temps viendra, ce me semble, où tout porteur de passeport sera considéré comme fripon, et où l'on n'ouvrira les portes des villes qu'à l'homme qui se présentera, fort de sa conscience, sans feuille de papier timbré. Avant d'arriver là, nous avons quelques difficultés à résoudre; de nombreuses passions s'opposent encore à l'unité européenne. Mais laissons là le continent, et revenons à Portsmouth.

Cette ville est composée de trois bourgs, *Portsmouth*, *Port-Sea* et *Gos-Port*; du côté de la terre elle est défendue par une triple enceinte de redoutes verdoyantes et de canons noirs; mais c'est du côté de la mer qu'elle présente l'aspect le plus imposant. Dans la rade, triangle immense, se présentent les mâtures hardies, les lignes menaçantes de sabords, et ce tableau guerrier est adouci par le jardin de l'Angleterre, l'île de Wight, dont on aperçoit les frais ombrages. Tout s'imprégnait à nos yeux d'une grandeur inattendue. On ne saurait croire combien l'Anglais étonné, dépaysé, méconnu peut-être sur le continent, s'ennoblit et gagne en stature sous le

drapeau rouge : à ce blond insulaire il faut, pour être compris, le ciel du nord, la mer bleue, puis, à l'horizon, un majestueux vaisseau de guerre.

Bientôt une voile et deux rames nous firent voguer le long des énormes bâtimens; nous nous arrêtàmes à l'escalier du *Victory*, beau vaisseau de ligne rayé de noir et de blanc : un mousse d'une physionomie intéressante, mais défiguré par l'explosion d'une arme à feu, nous conduisit dans toutes les parties de cette caserne flottante. Nous marchâmes dans les étroits étages la tête penchée, craignant à chaque instant, novices que nous étions, de heurter les longues et blanches solives, là où le soldat anglais passait fièrement le shakos sur la tête. Des groupes de femmes et d'enfâns circulaient autour de nous; on écrivait, on préparait la soupe, on faisait de la musique; plus loin, on montait la garde, et quand l'officier de marine traversait, avec son habit bleu, cette foule d'uniformes rouges, à voir le silence qui l'accueillait et le respect craintif que son approche imprimait à tous les visages, vous eussiez dit Napoléon passant

dans un bivouac. A terre, on ne se fait pas idée de ces petits états entourés de planches, entre un ciel et une terre de bois de chêne.

A fond de cale, après un musée de clous et de chevilles rangés dans un ordre presque artistique, dans une salle réservée aux armes d'abordage, nous admirâmes une riche collection d'instrumens de mort : de longs pistolets, de larges sabres, des haches à double tranchant, sont disposés en soleils. Toutes ces armes brillent aujourd'hui d'un poli, d'un éclat ironiques, comme cette mer de Bernardin de Saint-Pierre, qui se referme aussi lucide qu'un miroir sur le cadavre de Virginie. Mais plus d'une fois le tranchant des haches fut rouge de sang, la gueule des pistolets fut noire de poudre ; et tous ces instrumens qui voudraient nous séduire en prenant des formes de trèfles et de rosaces, ont fait brutalement leur part de carnage, car le *Victory* est un vieux soldat, il portait l'amiral Nelson à Trafalgar.

La partie de l'entrepont où ce guerrier expirant fut descendu par son équipage est religieusement ceinte d'une grille ; c'est là qu'il

apprit l'issue du combat, et mourut en recommandant à l'état Lady Hamilton, cette nouvelle Cléopâtre, dont le nom s'associe aux faits les moins honorables de sa vie. Le sentiment que Nelson éprouvait pour cette femme a souvent produit les actions les plus généreuses, il n'inspira au vainqueur de la république Parthéno-péenne que la violation des traités et la mort infâme d'un prisonnier auquel il n'accorda pas même le supplice des braves. Rarement ces caractères raides et durs de guerriers échappent à la cruauté; Napoléon eut son duc d'Enghien, Nelson son prince Caraccioli. On nous montra plus loin, sur le pont, la place où l'amiral tomba sous un coup parti des humiers du *Redoutable*. Le capitaine Hardy lui avait fait remarquer que ses décorations servaient de point de mire à l'ennemi : il refusa de les couvrir. Cependant le *Redoutable* s'unissait étroitement au *Victory* par ses grappins d'abordage; des bordées lâchées à bout portant broyaient les deux vaisseaux; Nelson voyait un coup de mitraille emporter près de lui huit soldats de marine, le capitaine Hardy, qui lui adressait la parole, était frappé d'un

éclat de bois, et lui, attentif à l'ensemble du combat, répétait en souriant : « L'action est trop chaude pour durer bien long-temps. » Il n'en vit pas la fin. Le dos brisé par une balle, il fit jeter un mouchoir sur ses épau-lettes, prompt, dans l'intérêt de son équipage, à voiler ces insignes qu'il n'avait pas voulu cacher pour sauver sa vie.

L'endroit même de sa chute est désigné par une plaque de cuivre du diamètre d'un bou-let ; on y lit ces mots, prononcés par Nelson, à Trafalgar :

« *England expects every man to do his duty.* »

« L'Angleterre attend que chaque homme fasse son
« devoir. »

Il se rencontre souvent dans la bouche des hommes historiques de ces phrases heureuses qu'ils peignent tout entiers. Louis XIV disait : « L'état, c'est moi. » Newton définissait le génie une patiente attention. L'Angleterre attend que chaque homme fasse son devoir, c'est bien Nelson. Il y a des têtes de guerriers plus ou moins intelligentes, pour Nelson, le dévouement à la patrie effaçait tout autre sentiment, toute autre idée. Cet homme servit

à l'Angleterre comme d'un bras de fer ; il n'est pas d'affection qu'il ne fût prêt à s'arracher du cœur pour son pays, et celui-là le connaissait bien mal, qui disait à l'époque de son mariage : Voilà un officier perdu pour notre marine. Pendant toute sa vie il n'eut d'autre but qu'un tombeau à Westminster ; ce but, il y marcha avec une constance invincible, laissant en route sa famille et la moitié de son corps, mais soutenu dans cette dure carrière par une haine aveugle, instinctive, une haine presque animale du nom Français ; puis il mourut tranquille en répétant plusieurs fois qu'il avait bien fait son devoir.

On ne peut refuser à ce caractère une âpre et sauvage grandeur ; il ne démentit pas un instant son froid courage, cet homme qui, dès cinq ans, demandait à son père ce que c'était que la peur ; aussi, quels que soient les cris qui s'élèvent contre sa mémoire, on ne peut lire sans émotion, sur le pont du Victory, cette expression si simple de l'esprit généreux qui l'animait. Pour le matelot anglais dont elle frappe les yeux chaque jour, Nelson doit revivre avec ses nombreuses blessures, son re-

gard calme, mais inflexible; le Victory est un vaisseau consacré. Il est impossible de quitter ce bâtiment sans être pénétré de respect pour la marine anglaise; pour que l'esprit national ne souffre pas, on a besoin de se rappeler qu'en France aussi il existe une armée navale, des marins intrépides et de glorieux souvenirs.

En retournant à terre nous longeâmes plusieurs pontons. Le cœur se serre à la vue de ces carcasses noires et dématées qui ne renferment aujourd'hui que des voleurs, mais qui, dans les guerres contre la France, ont englouti nos plus braves officiers. Espérons que le temps est venu où la France et l'Angleterre, oubliant de trop longues querelles, s'uniront pour guider l'Europe entière dans des voies de science et d'industrie.

Presque tous les pontons sont de construction danoise; on le reconnaît à leur poupe étranglée. On sait que le gouvernement anglais, instruit d'une ligue qui s'était formée entre le Danemarck et la France, mit en mer une escadre qui força l'entrée de Copenhague et brûla, dans le port, une partie de la flotte danoise; quelques vaisseaux furent

amenés à Portsmouth. Ces bâtimens, rasés, noircis, abandonnés aux plus vils usages, ont une véritable physionomie de captifs; si l'on se retourne pour admirer les frégates anglaises, hérissées de canons comme des citadelles et prêtes à déployer au vent leurs larges voiles, on sent vivement la misère de ces pauvres esclaves dont le vainqueur a coupé les ailes et qui ne peuvent plus marcher qu'à la remorque.

Copenhague ! encore un souvenir de Nelson. Une fois sur le sol anglais on ne vit plus qu'entouré des trophées de ce grand amiral; nous devions trouver sa statue à Londres, son habit à Greenwich, son tombeau, son image en cire, à Westminster, sans parler de sa tour à Edimbourg, de son obélisque à Glasgow, et du monument à la Louis XIV que lui ont élevé les habitans de Liverpool. C'est que l'Angleterre n'est pas oublieuse; comme tous les peuples, elle peut méconnaître pour un temps ses grands hommes; ont-ils triomphé de ces premières épreuves, elle s'empresse de les tailler en marbre et se souvient long-temps de leurs noms. De nos jours, la Grande-Bretagne célèbre par des

réjouissances annuelles la découverte de la conspiration des poudres. Elle remonte plus haut dans son histoire, et le roi Alfred jouit encore d'une popularité qu'a perdue depuis long-temps, chez nous, le grand règne de Charlemagne. C'est ainsi que ce peuple marche les yeux toujours fixés sur ses propres annales, et que l'expérience du passé dirige et raffermi ses pas vers l'avenir. Quant à nous, qui, dès demain, ne saurons plus notre histoire d'hier, nous avançons, mais en zig-zag; nos progrès, s'ils ont quelque chose de plus brillant et de plus rapide, sont aussi moins solidement établis que ceux de l'Angleterre; c'est que les théories nouvelles et audacieuses sont les seules qui nous séduisent, c'est que nous aimons à douter du passé, à mépriser sa science; c'est que nous avons toute la témérité de Descartes, tandis que les Anglais ont conservé l'érudition et la froide logique de leur chancelier Bacon.

L'aspect de villes anglaises n'est pas varié; Portsmouth, si on le sépare de cette mer qui fait sa richesse et sa beauté, présente de grandes analogies avec Yorck, avec Preston,

avec Newcastle, avec Carlisle, avec tout ce qu'il existe, dans la Grande-Bretagne, de *de places, de towns* ou de *cities*. La France a presque autant d'aspects, et d'aspects entièrement différens que de provinces; Rouen et Lyon sont deux villes commerçantes, mais qui confondra jamais cette Normandie brumeuse avec les horizons enflammés du Midi, la Seine avec le Rhône, les dômes et les façades de Soufflot avec les portails gothiques? Grenoble, cette savoyarde au milieu de ses montagnes, a-t-elle la physionomie de Strasbourg, la ville badoise? En Angleterre, chaque lieu a bien sa destination, son caractère distinctif. Portsmouth est un port militaire, Manchester une ville de manufactures, Liverpool un port marchand; mais cette spécialité est un accessoire qui vient s'ajouter à un fond toujours uniforme de rues bien alignées, de petits jardins carrés et de maisons d'un rouge noir. En France, on sent que l'unité n'est pas dans la nature, et ces grandes routes droites, inflexibles, qui rayonnent de Paris, pour couper avec une rectitude impitoyable et officielle les vignobles de la Cham-

pagne, les âpres rochers du Dauphiné, ou les falaises crayeuses de la Normandie, nous présentent bien l'image d'une volonté ferme, dont les efforts soutenus ont triomphé de la diversité du sol et de la répugnance des mœurs. En Angleterre, je ne parle ni de l'Ecosse, ni de l'Irlande, les différences de provinces ne paraissent pas aussi tranchées; partout la campagne est la même, le costume est le même, la manière de vivre est la même, et rien n'empêche de se croire dans le *High Street* ou dans le *Broad Street* de Birmingham, lorsqu'on se promène dans le *High Street* ou dans le *Broad Street* de Portsmouth.

Il est impossible de ne pas remarquer une inscription placée sur une haute muraille; elle indique le lieu où débarqua Charles II. Souvenir romanesque, et que l'on voudrait environner d'images gracieuses; si l'on pouvait prêter quelque noblesse à cette cour, dont le comte de Grammont nous a si spirituellement dévoilé les scandales.

Ce qui caractérise le mieux Portsmouth, c'est la foule de soldats de terre et de mer

qui remplissent ses rues. La force armée, si peu apparente en Angleterre, éclate ici de toutes parts; quitions-nous ces quartiers encombrés d'habits rouges, pour visiter les remparts, du haut des bastions nous voyions de rouges bataillons se développer dans la plaine. L'Angleterre est le pays de l'Europe qui donne à ses troupes l'uniforme le plus brillant; c'est aussi celui qui accorde à l'armée le moins d'influence. Les Anglais agissent avec leurs soldats comme nous avec nos femmes. Ne semble-t-il pas que nous leur disions : A vous, madame, la première place au concert, à vous, dans le bal, la banquette de velours à franges d'or, à l'Opéra, le devant de la loge, à vous les plumes sur la tête et les fleurs dans la main; mais s'il est un pouvoir sur la terre ce ne sera pas vous qui l'exercerez; s'il est une noble science, l'étude vous en sera fermée; si vous vous faites à grand'peine une réputation de littérateur ou d'artiste, toutes les bouches d'ignorans s'ouvriront pour vous déchirer; puis, si contre vous la médisance trouve prise, on ne vous tiendra nul compte de votre nature toute pleine de sensibilité et

de faiblesse, et le mépris du monde vous brisera. Vouloir sans réserve ouvrir à la femme toutes les carrières que l'homme parcourt, comme si son cœur battait des mêmes passions, comme si son intelligence était faite pour les mêmes travaux, c'est une exagération du saint-simonisme; il n'en est pas moins vrai, c'est une banalité de le redire, que la femme s'est toujours fait une part plus large à mesure que la civilisation s'est avancée, qu'elle peut se poser à côté de l'homme avec autant de dignité que le génie des arts à côté de celui de la philosophie; cependant il existe encore entre les deux sexes des inégalités humiliantes à rayer de nos mœurs et de nos codes. Quand la femme fera-t-elle comprendre à tous la dignité de sa mission? C'est quand elle-même sentira l'ironie des pompons dont on la couvre, quand elle ne ramassera plus les pommes d'or qu'on lui jette pour l'arrêter dans sa course.

La moquerie de l'homme à la femme, John Bull l'adresse à son soldat: tiens, mon fusilier, pare-toi d'une aigrette blanche; tiens, mon hussard, mêle des tresses d'or à tes four-

rures noires, ayez des vestes d'écarlate, des gibernes nacrées, des claymores à poignée d'argent; je veux équiper chacun de vous avec un luxe capable de défrayer deux Français et trois douzaines d'Autrichiens, mais je mettrai vos demeures hors des villes, et si, par hasard, vous traversez une rue, c'est un à un, en longue file, qu'il vous faudra suivre les maisons, car le bourgeois est votre maître, et vous ne devez pas obstruer sa voie. Gardez-vous surtout d'oublier un instant la discipline; vous apprendriez bientôt que le fouet d'un peuple libre enlève la peau des épaules tout aussi bien que la verge d'un caporal allemand: alors n'espérez pas le secours de la foule; cette foule si fière et si jalouse de ses droits de citoyen, s'inquiétera peu si elle entend les hurlemens d'un pauvre soldat sortir du fond d'une caserne. Toutes ces idées m'assaillirent à la vue du premier factionnaire anglais; malgré son plumet et ses galons je ne pus m'empêcher de le regarder avec pitié.

L'affection tenace de l'Angleterre pour son indépendance explique comment ce peuple, dont la bravoure est ferme et solide, dont les

expéditions militaires sur le continent furent loin d'être sans gloire, voit avec défaveur, en temps de paix, ce que nous appelons la force armée ; ce qu'il est plus difficile de justifier, c'est la détestable composition de ces troupes. Elles sont détestablement composées, puisqu'on les bat, puisqu'on juge utile de les soumettre encore à des punitions contre lesquelles, dès le dix-huitième siècle, l'armée française se révoltait avec une indignation d'honnête homme.

L'Angleterre a de ces taches que son penchant pour l'habitude a conservées au milieu d'une civilisation d'ailleurs si brillante. C'est ainsi que l'homme de génie tient toujours à l'humanité par quelque passion, que le diable, sous ses plus beaux déguisemens, est obligé de montrer la griffe, et que la hache, frottée sur la pierre, conserve des traces de rouille à côté du poli le plus étincelant.

En mettant le pied sur l'escalier du Victory, nous avons entendu les sons d'une musique militaire sortir de l'intérieur du bâtiment ; triste musique, hélas ! et qui nous remit sur-le-champ en mémoire le tympa-

niste Basserot, si connu dans les environs de Paris, avec son brevet de tambour-maitre, ses baguettes d'honneur et son costume de cacique. Le même jour nous remarquâmes un grand mouvement dans les rues de Portsmouth; la joie des enfans, le bruit des tambours, les stridulations du fifre et les cris enrroués de la trompette semblaient annoncer un lapin savant ou une danse de corde. Qui l'eût cru? c'était un bataillon qui défilait au son de cette déplorable fanfare. Soudain, au milieu d'une mesure, le commandant imposa silence aux six artistes, la plupart grosses caisses, et nous devons lui en savoir gré. A n'écouter que le fifre, on eût cru qu'il s'agissait de la *Walse du duc de Reichstadt*, mais le cor de chasse et le trombonne ne démor-daient pas du *Galop de Gustave*. Le soir, à Blue post hotel, récréation du même genre : des mousses s'étaient réunis pour chanter sous nos fenêtres je ne sais quelle vieille ballade. Certes, le *Menteur* lui-même n'aurait pas dit :

« Et tour à tour, dans l'air, poussaient des harmonies
« Dont on eût pu nommer les douceurs infinies. »

Ces chants n'étaient pas sans rapport avec

le hurlement rythmé que font entendre les matelots en tirant un cordage ; mais ces enfans avaient une heureuse idée de chercher un délassement dans la musique , après les fatigues de leur journée. Le goût , s'il n'est pas spontané , peut se développer par le travail , l'habitude. J'avoue que je ne renoncerais pas sans chagrin à l'espérance de voir un jour l'Angleterre musicienne. La Grande-Bretagne , sans les arts , c'est un guerrier dont l'armure est d'or ; mais il manque à son casque un panache.

J'aurai souvent l'occasion de faire remarquer le défaut de goût des Anglais ; mais je ne voudrais pas qu'on prit ces observations pour l'effet d'un jaloux et exclusif patriotisme. Chaque nation a sa mission sur la terre , comme chaque homme a la sienne , et nous ne connaissons pas de peuple ni d'individu qui puissent se vanter d'être complets. L'Italie et l'Espagne , c'est la religion ; l'Autriche , la vénération du passé ; la Prusse , la science ; la Belgique , l'imitation ; la France , l'amour du nouveau. C'est ainsi que l'Europe forme une ame immense dont chaque faculté , cha-

que passion est représentée par une capitale. Toutes ces nations qui, livrées à elles-mêmes, n'agiraient que dans un sens, ne seraient accessibles qu'à un certain genre d'idées, et dessécheraient bientôt, par une production constante, le peu de sève qui est en elles, se renouvellent par des échanges réciproques, s'harmonisent par leurs inégalités mêmes, et s'appuient les unes sur les autres pour marcher à de communes destinées.

Séparée du continent par les mers, renfermée dans son île, l'Angleterre ne fait pas partie de ce grand ensemble; elle a son ame, elle a sa vie en dehors des autres peuples. Dieu a voulu qu'elle pût se suffire à elle-même, que les élémens épanchés sur la surface de l'Europe fussent rapprochés et fondus en elle; puis, comme s'il s'était trouvé resserré par ce petit espace et par ce petit nombre d'hommes, il ne lui a pas donné l'art, l'art superflu pour la mission qu'avait à remplir ce peuple; car l'Angleterre n'est pas destinée à s'endormir au soleil sur les marches des temples napolitains, ou bien à se promener rêveuse dans les forêts épaisses du Tyrol, la

Providence attend d'elle un travail ardent et perpétuel; il faut que la Grande-Bretagne soit une messagère infatigable de civilisation pour l'univers entier; que ses vaisseaux aillent porter nos idées aux noirs de l'Afrique, que le spiritualisme aborde sous pavillon rouge à l'île des Amis; qu'un peuple européen tout entier soit déposé dans le nord de l'Amérique; que la civilisation anglaise embrasse les Indes; que, d'une main, elle refoule la barbarie turque, déjà pressée de toutes parts par l'Europe continentale, et que, de l'autre, elle aille frapper aux portes de la vieille stupidité chinoise. Voilà ce que l'Angleterre avait à faire, et des flottes se sont élevées dans ses chantiers; noble personnification de son pays, Cooke est parti pour une mort glorieuse, et Mingo Park est allé s'enterrer dans les sables de la Nigritie. Maintenant, demandez à ce peuple pourquoi il ne prend pas une lyre, pourquoi on voit plus souvent dans ses mains la hache et le marteau que les pinceaux de Raphaël; pourquoi, quand il veut faire une église, il prend au hasard le dôme de Saint-Pierre, et coiffe du

casque d'Achille la statue de Wellington ; pourquoi il se courbe sans relâche sur la matière ? Ah ! c'est qu'il ne s'adresse pas , comme nous , à une Europe éclairée , c'est qu'il n'a pas , comme la France , de l'esprit à faire ; ses disciples , à lui , ce sont le noir crêpu , l'Outagamis peint en rouge , le Malais armé du kriss empoisonné , l'habitant anthropophage de la Polynésie , tous encore trop accablés par la douleur physique pour que les hauts enseignemens soient faits pour eux ; hommes qui ne s'inclineront pas devant la nation qui discute , mais devant celle qui sait construire une cabane , et que vous n'aborderiez pas avec le nom de liberté , mais avec un collier de verre bleu .

Voyez , au printemps , ces mille races d'insectes dont se couvrent les prairies ; les uns , qui ne semblent nés que pour orner la nature , déploient au soleil des ailes d'or ou de nacre ; ils sont beaux comme les fleurs dont ils doivent se nourrir et avec lesquelles ils se confondent . Les autres , faits pour creuser la terre ou pour percer l'écorce des chênes , portent , au lieu d'ailes , une cuirasse noire

et luisante; au lieu de panache, des pinces ou des scies dures comme le fer. L'Angleterre aussi, parce qu'elle était destinée à agir sur le bois, sur l'acier et sur des crânes plus durs encore, a été couverte d'une épaisse et rude armure. Chez ce peuple, tout est solide et persévérant; sa philosophie n'est pas systématique comme la nôtre, profonde et mystique comme celle de cette Allemagne qui, poétique jusque dans le raisonnement, s'en va quelquefois si loin de la vérité et de la nature; la philosophie anglaise est essentiellement logicienne; jamais elle ne se sépare de l'expérience, de l'expérience consciencieuse. Tandis que nous composons ici des théories plus ou moins brillantes, Locke, Thomas Reid et Dugald Stewart enrichissent de faits et de démonstrations la plus élevée comme la plus utile des sciences. L'éloquence de la Grande-Bretagne est toute positive; sa religion, veuve d'ornemens, ne consiste qu'à prier Dieu; son courage guerrier est tout de fermeté, de résistance; et dans cet âge où toutes les terres buvaient du sang, où Rome et l'Espagne défendaient l'unité de croyance

par le feu, où, dans la France, protestans et catholiques rivalisaient d'horreurs, nulle part la cruauté ne fut plus réfléchie, plus entière, plus substantielle, pour ainsi dire, qu'en Angleterre. Lisez Shakespeare, Shakespeare qui, cependant, était un homme doux; voyez si l'on peut attribuer à ses âpres personnages la sensibilité harmonieuse de l'Autriche, ou les chants de rossignol de l'Italie.

Clifford a fait prisonnier Rutland; c'est un enfant qui lui demande la vie. Voici la réponse de Clifford :

« Eussé-je ici tous tes frères, leur vie et la
« tienne ne suffiraient pas à ma vengeance !
« Non, si je creusais encore les tombeaux de
« tes pères, si je suspendais à des chaînes
« leurs cercueils pourris, ma fureur n'en se-
« rait pas ralentie ni mon cœur soulagé. La
« vue de tout ce qui appartient à la maison
« d'York est une furie qui tourmente mon
« ame, et jusqu'à ce que j'aie extirpé leur
« race maudite, sans en laisser un seul au
« monde, je vis dans l'enfer. »

La reine Marguerite, pour essayer les

pleurs de York, père de Rutland, lui présente un mouchoir trempé dans le sang de son fils ; Cornouailles lie les mains au comte de Gloucester et lui arrache les yeux sur la scène ; Tamora, reine des Goths, mange ses enfans dans un pâté. Ne semble-t-il pas que si l'on voulait faire chanter ces hommes et ces femmes il ne sortirait de leurs poitrines que des hurlemens d'hyène ?

Heureusement, le caractère distinctif des nations tend constamment à s'effacer. Il y a deux âges dans l'histoire : le premier, celui où les peuples posent leurs fondemens, établissent, pour ainsi dire, leur domicile ; alors ils agissent sans se voir ; ce sont des ateliers éloignés les uns des autres, où se coulent les diverses parties d'une colonne de bronze. Le travail fini, vient le jour de l'inauguration ; on rapproche les pièces, on les unit étroitement, l'échafaudage tombe, le monument superbe se montre au jour avec ses aigles au piédestal et son empereur sur le faite. Ces deux phases, diversité, union, sont faciles à saisir dans l'antiquité. Les races et les empires croissent de toutes parts, sans ensemble, sans

but apparent. L'Égypte arrive avec sa religion, le fétichisme, son art, une massive architecture; puis la Grèce apporte une autre croyance, l'adoration de la forme humaine, un autre art, la statuaire. Ailleurs, vous verrez un petit pays dont la couleur tranche sur toutes les autres, la Judée proclame la première l'unité, l'immatérialité de Dieu, pensée qu'elle ne comprend pas, contre laquelle elle se révolte sans cesse, mais que ses prêtres conservent depuis Moïse avec une fidélité invincible. Enfin paraissent les Romains, dont la conquête embrasse le monde. Rome, c'est un fronton qui unit par la tête toutes ces colonnes, dressées les unes à côté des autres; toutes les vanités de nations s'absorbent dans le titre de citoyen romain, comme toutes les croyances locales s'abîment dans la religion de Rome, le christianisme. Sur ce plancher qu'a fait Constantin, de nouveaux peuples surgissent, d'abord, aussi isolément que la première fois; ici, la France, plus loin, l'Angleterre, là bas, l'empire d'Allemagne; mais, de nouveau, le besoin d'unité se fera sentir. Cette unité ne marchera plus à la suite d'un

Scipion ou d'un Marius, on ne l'imposera plus par le fer; l'univers est un enfant qui a grandi et qui entend la raison; c'est d'eux-mêmes que les peuples demandent à quitter leurs vieux vêtemens. L'Anglais est arrivé là, il s'est regardé, il s'est enorgueilli de ce qu'il avait fait seul, mais en même temps il a senti que pour aller plus loin il avait besoin d'un secours étranger: voilà qu'il est allé demander ce qui lui manquait au beau ciel de l'Italie; de Londres à Palerme ce n'est plus qu'une longue caravane. Symbole éclatant de cette ère nouvelle, lord Byron a brisé les traditions de sa terre natale; on a entendu sortir de la bouche d'un Anglais des chants que le monde entier a répétés avec enthousiasme. Applaudissons à ce nouvel essor d'une grande nation, secondons de tous nos efforts des tentatives musicales que le succès couronnera sans doute, car si l'Angleterre est belle entre ses deux Indes, appuyée sur son ancre, les yeux baissés sur les trésors de la terre, elle serait plus belle encore serrant sur son cœur la harpe d'Ossian, et regardant le ciel.

III.

De Portsmouth à Londres. — Un hôtel dans la cité. —
Le Strand. — Saint-James park. — Théâtre de
Drury -Lane.

En France, l'autorité est dans tout ; dans les fêtes publiques, on est soumis au gendarme ; à la porte des théâtres, au sergent de ville ; dans les voyages, au conducteur. Le bourgeois anglais a su s'affranchir de tous ces petits despotismes : royauté, police, armée, il se sert de tout, il ne se fait l'esclave de rien : ne croyez pas, par exemple, qu'il aille à l'instar du Parisien gagner à heure fixe et en toute hâte la cour d'un établissement de diligences, suivi d'amis et de parens essoufflés, ni qu'il se charge de cannes, de parapluies, de malles, de valises, de sacs de nuit et de boîtes à chapeaux, au risque de trouver, après tant de fatigues, la voiture partie et les arrhes confisquées. Non, John

Bull entend mieux ses aises, il envoie son nom et son adresse au coach office; à l'heure indiquée, la trompette résonne; il entend la voiture s'arrêter devant sa porte, Tandis qu'il achève son déjeûner ou qu'il lit au coin du feu le *Morning Review*, ses paquets sont emballés, recouverts de toile cirée, puis on lui tend respectueusement une échelle, et il va prendre sa place *outside*, quittant sans transition le calme des pénates pour le spectacle animé de la campagne.

Cette remarque ne s'applique pas seulement aux stage-coaches. Jamais l'Anglais, dans quelque circonstance qu'on le prenne, ne souffre qu'un pouvoir envahisse toute son existence; c'est un droit qu'il ne laisse pas plus au manteau royal qu'à la trompette du cocher; il sait mettre sa voiture à la file sans garde municipal, et n'a pas besoin de pompiers en uniforme pour éteindre un incendie. Cette indépendance a peu d'inconvéniens parce que l'Anglais est sage, éclairé, en un mot, parce qu'il est dans les meilleures conditions pour être libre. La liberté n'est pas un bien absolu; la liberté,

c'est la langue d'Ésope, c'est la presse, c'est le dangereux et l'utile, la vertu et le vice, et ce serait imprudence ou crime que de mettre cette arme entre les mains de tous les âges, de toutes les nations. Quant à la liberté de vouloir que l'homme possède, elle est inattaquable, et nul ne peut songer à la restreindre, mais cette autre liberté de faire succéder l'acte au vouloir, le mouvement à la pensée, n'est bonne qu'autant que l'acte et le mouvement sont bons. De ce côté l'opinion républicain est faible.

L'erreur de la république, c'est cette obstination à faire de la liberté, non pas un moyen, mais un but. Non; les hommes ne sont pas sur la terre pour être libres, mais pour développer leur intelligence et leur moralité. Tant qu'ils ne sont pas capables de marcher d'eux-mêmes dans cette direction, ils sont comme ces nouveaux affranchis de Rome, qui redemandaient l'esclavage à la vue des phalanges barbares, et se pressaient autour de leurs maîtres devenus des protecteurs, comme ces familles russes déliées de la glèbe par Alexandre, et se rejetant dans

les bras du servage. Elles avaient sondé de l'œil la liberté, puis elles avaient reculé devant le précipice. Apprenez à l'enfant à marcher avant de rompre ses lisières, habituez d'abord à un demi-jour l'opéré de la cataracte, si vous ne voulez pas l'aveugler en lui arrachant son bandeau. Oh non, mes sympathies ne sont pas pour ceux qui ne voient dans l'univers qu'une cocarde, qui ne s'inquiètent pas de servir la société, mais de lui donner un nom; pour moi, je travaillerai de toutes mes forces à construire l'édifice; peu m'importe le drapeau que la politique attachera sur la façade.

Nous déjeûnions lorsque le bruit du stage fit craquer les vitres. A ce roulement soudainement interrompu, succéda l'appel criard de la trompette. Je vois encore la salle à manger de Blue post hotel, les rideaux rouges, les séparations d'acajou entre chaque table, le jambon rose, l'huillier éternel; cette ale qui nous tournait la tête et recommençait pour nous en terre ferme tous les balancemens de l'Apollo.

Emporté par quatre chevaux ardents, j'en-

trevis pour la dernière fois ces rues de Portsmouth, dont pour moi la nouveauté n'était pas encore épuisée. Partout une foule de marins et de soldats; partout une foule encore plus pressée de femmes, toutes en chapeaux, toutes le col et les bras nus. Les mœurs de Portsmouth sont peu recommandables, mais il ne faut pas juger la moralité d'un pays sur celle d'un port militaire; si la populace de nos faubourgs engloutit dans les cabarets toutes ses économies, la bourgeoisie parisienne n'est pas responsable de ces désordres; pour une plaisanterie de matelot, je ne ternirai pas la couronne de chasteté qui brille au front de la société anglaise.

Les dernières maisons, puis les derniers remparts de verdure ont disparu; mais un nouveau spectacle se présente : de toutes parts la campagne anglaise, plus près la voiture qui nous porte et les compagnons de voyage qui nous entourent.

La voiture est légère, étroite et ne peut recevoir dans ses flancs que quatre voyageurs *inside**, mais devant et derrière les

* A l'intérieur.

caisses destinées au bagage supportent des banquettes où se hissent ; non sans peine, douze *passengers outside** ; le tout, voiture, caisses, banquettes et harnais, peint de couleurs vives, orné des armes d'Angleterre et de grosses lettres dorées.

Sur le devant s'asseoit gravement le cocher. Derrière, un homme en redingotte jaune, à gros boutons de nacre, largement nourri, comme les mylords de la caricature française, embouche une longue trompette de cuivre rouge. Voilà les fonctionnaires, les représentans de l'administration. Quant au public, il s'aligne sur les banquettes, boutoné jusqu'au cou et le chapeau sur la tête. Les Anglais ne connaissent pas ce que nous appelons toilette de voyage ; un voyage est chose si naturelle pour ce peuple qu'il ne se croit pas obligé, parce qu'il a vingt ou trente lieues à faire, de changer ses vêtemens ordinaires contre une robe de chambre, de remplir ses poches de morceaux de pâté et de pattes d'oiseaux, de cacher sous les coussins de la voiture une bouteille d'orgeat qui se

* Voyageurs à l'extérieur.

cassera et tachera les pantalons du voisinage, d'entourer ses jambes de bottes fourrées, son cou de cravattes rouges, sa tête de bonnets de soie noire et d'oreillers; non, si vous êtes enfoui dans les foulards, si vous avez des cannes, des parapluies; des échaudés, des bonnets de fourrure ou des calottes grecques, fussiez-vous Russe, Prussien ou Espagnol, on vous prendra pour un Français, et l'on trouvera votre accoutrement fort ridicule. J'avoue qu'en voyage le Parisien ne se montre pas avec éclat; mais qu'un étudiant, qu'un détaillant de liqueurs se coiffe d'une casquette à gland d'or et fume une pipe de porcelaine, je n'y vois pas grand inconvénient. Ce qui froisse tous les sentimens, ce qui broie toutes les illusions, c'est l'affreux négligé, la désespérante insouciance du costume où tombe la Parisienne à un rayon de quinze lieues autour de la capitale; à la vue de ces chapeaux que des cahots fréquens ont déformés, de ces cheveux en pleine révolte, de cette robe qui conserve tous les plis du siège, alors même qu'on est descendu de la voiture, il n'y a

plus d'enchantement possible, une passion à la Werther n'y résisterait pas.

Tout abus a sa cause, sinon son excuse; dans les mariages français il ne règne qu'une bonne et franche amitié; c'est un principe reçu que l'amour et l'union conjugale ne peuvent ni ne doivent marcher ensemble. Comment la femme conserverait-elle toute la délicatesse de ses sentimens pour un homme qui rompt ses drames commencés, un homme qui ne s'annonce pas comme son amant, mais tout rondement comme son mari, qui ne cherche pas en elle la femme du poète, mais la mère de famille du code civil, qui ne donne rien à ses idées de noblesse et d'indépendance, rien à sa pudeur de jeune fille, et la tutoie, dès le premier jour, comme un camarade de collège?

La femme anglaise n'est pas élevée comme la nôtre, dans l'horreur des passions, elle est libre, elle voit des jeunes gens, elle leur parle, elle se promène avec eux, et nul ne s'en formalise; elle se marie, non pas parce qu'elle a dix-huit ans, qu'elle sait les noms des rois de France, qu'elle tapote un morceau de Herz sur le piano, et

qu'elle a trouvé une fortune à peu près égale à la sienne, mais parce qu'elle aime et qu'elle est aimée. Elle et son mari ils se sont choisis ; nul parent, nulle connaissance, n'a trafiqué de leurs ames et de leurs corps ; le dévouement est dans le cœur de l'homme, l'amour qui se sacrifie, l'amour qui se met une chaîne au cou et qui la porte avec joie est dans celui de la femme. Voilà pourquoi, si jamais à vos yeux une Anglaise descend d'une chaise de poste pour se promener sur les glaciers des Alpes, vous la verrez en robe blanche, fraîche et gracieuse comme si elle s'égarait sous les arbres du jardin de Kensington.

— Deux amours se sont abattus sur la terre. L'un, sombre génie oriental, à la peau brune, au collier de corail, aux bracelets d'or, a laissé dans son vol une longue trace de feu ; il a passé sur l'Espagne, et les castagnettes ont retenti ; la mandoline a vibré le soir dans les rues de Séville ; des bouquets ont été lancés des balcons, des billets sont descendus attachés à des cordons de soie, puis on a croisé les épées, des poignards ont brillé sous les manteaux, car cet amour ne marche qu'avec le sang.

Le génie a secoué ses ailes brûlantes sur l'Italie, et la jeune Romaine a tiré le rideau sur sa madone pour se livrer à des sentimens qui ne sont pas bénis par le ciel; dans la triste Venise, le domino noir a masqué la fureur jalouse aussi bien que la fureur politique. Le démon sourit, mais il ne s'arrête pas, il lance sa torche sur l'Asie, et l'homme se jette sur la femme comme sur une proie; voilà qu'on l'expose au marché, qu'un esclave africain l'entraîne, et que la porte du harem se ferme sur elle pour toujours.

Cependant un autre amour descendait du ciel, salué par la poésie scandinave; longtemps couronné d'étoiles il déploya ses blanches ailes sur l'horizon nébuleux du nord, puis il vint se poser sur les rochers d'Albion, comme un bel ange chrétien, ou, pour nous servir d'une image plus suave encore, comme une jeune Anglaise, telle que nous la voyons, blonde et pensive, sourire à travers le vélin des keepsake.

Entre la passion flamboyante du midi et la douce tendresse du septentrion, cette tendresse qui s'associe une ame entre toutes les

autres et lui reste fidèle jusqu'à la mort, notre pauvre France s'est mise à faire de l'amour spirituel, de l'amour de tête, l'amour qui prémédite une déclaration, qui calcule l'effet d'un présent ou d'une flatterie, la galanterie enfin ; mais aujourd'hui que nous n'avons plus de noblesse ni de poudre, aujourd'hui que Dormeuil et Floricourt sont partis en se donnant le bras pour un voyage éternel, aujourd'hui que la France n'est ni amoureuse, ni galante, n'étaient quelques éloquents réclamations des poètes, on ne saurait plus ce que nous avons fait du plus doux sentiment que la nature nous ait donné.

L'Angleterre doit à son humidité la verdure épaisse qui la couvre : ce gazon est plus fin que celui du continent ; le feuillage des arbres, petits et arrondis, qui croissent entre les haies, semble aussi plus délicatement festonné que celui de nos forêts ; on sent que pour reproduire ce paysage de détails, il fallait le burin patient et fidèle des graveurs anglais ; ce qui frappe le plus, c'est de voir au moindre champ, au moindre verger, sa barrière de

bois, sa haie d'épines, quelquefois même son fossé. Le site est ainsi coupé en étroits losanges par des lignes de verdure. L'instinct britannique de la propriété est bien là; c'est toujours ce marchand gigantesque qui, la balance en main, compte aux Indes tous les perfectionnemens de l'Europe, à l'Europe toute la richesse brute des Indes.

Combien la matière n'est-elle pas l'humble esclave de la pensée! Parce que l'Anglais tient à son or, à sa terre, voilà que le sol change d'aspect et se divise en petites portions, hérissées de ronces et de dards. L'ame seule agit et marche, tout se façonne à son allure, comme les plis d'une robe au mouvement de nos pas. L'art lui-même, ce fils de l'Eternel, parce qu'il a besoin d'un peu de matière pour se manifester, parce qu'il tient, par un côté, à la poussière, parce qu'il n'est pas seulement Adam que le souffle de Dieu anime, mais aussi Adam formé du limon de la terre, l'art subira la loi du raisonnement qui n'a rien pour les sens. La réflexion divinise la beauté des formes: aussitôt Apollon, Venus sortent du rocher sous le ciseau du

statuaire; plus tard la réflexion se fait chrétienne et l'art aussi se fait chrétien; sur la toile, où l'intelligence règne sans obstacle et presque sans auxiliaire, il fait apparaître la vierge du moyen-âge, avec ses yeux modestes et son cercle d'or autour des cheveux; la réflexion ne s'est pas arrêtée encore, elle s'élance plus haut que les saints, que ces mystérieux intercesseurs sur lesquels l'âme s'était longtemps reposée, comme si elle avait craint d'envisager la cause suprême dans toute son unité. Alors la peinture elle-même devient trop grossière; à mesure qu'elle se fait portrait, miniature, lithographie, marchandise, un peuple se presse aux drames de Mayerbeer, aux symphonies de Bethoven, l'art tout entier se réfugie dans la musique. Ainsi, l'artiste se débarrasse du bloc de marbre, puis du chevalier, pour ne conserver que la lyre, et jette autour de lui tout ce qui pouvait alourdir ses pas dans sa course éternelle après la pensée.

On jouit d'autant mieux d'un voyage outside, que la route anglaise n'est pas, comme la nôtre, d'une rectitude inflexible; c'est une

étroite allée qui serpente : point de fossés symétriques , point de rangées d'arbres à perte de vue , pour vous menacer sans cesse du chemin qui reste à parcourir. Entouré d'ombrages , de haies verdoyantes et de champêtres habitations , vous pouvez abandonner au coachman le soin de prévoir la route , et laisser errer vos regards sur cette riante nature.

De temps en temps nous laissions en arrière une de ces maisons agrestes connues en France sous le nom de *cottages* ; chacune d'elles a son petit jardin protégé par une forte enceinte : le long des murs grimpent le lierre et le rosier dont les fleurs épanouies égalaient la teinte sombre de la brique. Vers le soir, ces ermitages se multiplièrent ; nous approchions de Londres. Le voisinage de la capitale était encore mieux annoncé par les cavalcades et les équipages qui se succédaient rapidement. Ce n'était pas le luxe féodal , la lourde magnificence de l'Allemagne , les vieux galons du chasseur autrichien , ou les fourrures de l'heiduque hongrois ; mais ces chevaux au cou tendu , à la queue dressée , ces jockeys court vêtus , qui donnent à l'aris-

tocratie anglaise une physionomie caractéristique. Au même moment se développaient sous nos yeux des parcs immenses, parcs dont la description eût fort étonné la cour de Louis XIV; mais aujourd'hui qu'on a renoncé aux gazons symétriquement dessinés, aux corbeilles de fleurs, aux allées sablées, aujourd'hui que le système de Le Nôtre n'a pas plus d'imitateurs que celui de Racine, on se représentera sans peine une vaste pelouse irrégulièrement coupée par des bouquets d'arbres verts, et couverte de cavales bondissantes. Quelquefois deux parties de ces énormes propriétés, séparées par la route, se rejoignaient par des ponts suspendus sur nos têtes, et nous arpentions plusieurs milles avant d'arriver à l'extrémité de la grille qui défilait étincelante comme une ligne de halbardiers.

Pour nous, Français, qui sommes arrivés au morcellement de la grande propriété, nous qui avons vu le développement toujours croissant de la bourgeoisie anéantir tous les privilèges de la naissance, nous qui sommes fiers de ne plus rencontrer dans notre pays

qu'une seule caste, nous avons peine à croire à la civilisation d'un peuple chez lequel les institutions nobiliaires sont aussi vivaces qu'en Angleterre. Une grande partie de l'Allemagne est féodale, nous ne nous en étonnons pas; jamais le vieil empire de Charles-Quint ne s'est annoncé comme innovateur et comme champion de l'indépendance; mais notre gouvernement s'est modelé sur celui de la Grande-Bretagne : le mot d'affranchissement est écrit sur les drapeaux des deux peuples. Cependant, en France, la bourgeoisie a dévoré la noblesse; en Angleterre, la noblesse et la bourgeoisie marchent ensemble sans se heurter, et cette alliance est pour nous un mystère.

L'Angleterre, avec sa prospérité commerciale et ses idées aristocratiques, retrace assez bien cette Venise, la reine de l'Adriatique, Italienne parée des bijoux de l'Orient, qui dressait ses comptoirs à Constantinople et dans Candie, se décorait du mot de république comme l'Angleterre de celui de liberté, mais cachait dans son sein le livre d'or et le conseil des dix.

Il est certain que les Anglais attachent plus

d'importance que nous à leurs traditions : le sentiment qui verse sur le fils une partie de la gloire paternelle, devait s'éteindre difficilement chez un peuple aussi constant dans ses passions et dans ses croyances ; mais tout n'est pas préjugé dans le respect qui s'attache à la noblesse britannique. La gentilhomme-rie française, née dans les armes, s'est montrée dédaigneuse pour les illustrations que la guerre n'avait point créées ; elle s'est obstinée à n'être que brave et spirituelle alors que le pays était savant et industrieux. Cette réaction de la partie studieuse de la nation contre la partie militaire, loin de la conduire, elle a voulu la refouler ; elle y a péri. Des bris de lances, des grands coups d'estramacon, des devis et chants d'amour, de tout le bruit que faisait sur terre cette fière et généreuse race, on n'entend plus rien, si ce n'est parfois une douce remémoration du passé, une calomnie impuissante du présent au fond de quelque château gothique : mitres d'or, épauettes brillantes, livrées écarlates, la roture a tout envahi. Restait un palais des Médicis, temple florentin où s'était réfugié le

sentiment héréditaire, nous l'avons vu chasser de ce dernier asile.

La noblesse anglaise a su se garder de cet esprit exclusif qui perdit chez nous l'aristocratie. Tandis qu'en France les gentilshommes résistaient également à l'établissement des communes et à l'unité administrative que voulait fonder la monarchie, qu'ils formaient de leurs écus blasonnés un rempart à travers lequel la royauté et le peuple cherchaient vainement à se rejoindre, les *noblemen* de la Grande-Bretagne se faisaient entre le roi et ses sujets d'actifs dispensateurs de liberté. Deux mille chevaliers marchaient en tête de la foule qui alla près d'Oxford proposer à Jean-Sans-Peur la grande charte, ce germe de la constitution anglaise. Ainsi ces noires armures, la terreur de l'industrie naissante sur le continent, n'apparaissaient au-delà des mers que comme des symboles d'indépendance. Cette tendance généreuse s'est perpétuée : la noblesse britannique s'est crue l'élite du peuple, elle ne s'est pas placée en dehors de lui. Toutes les opinions, toutes les carrières lui ont paru dignes d'elle; les whigs

et les tories furent représentés par Pitt et Fox, tous deux éclatans de talent comme de naissance; Melville, issu de l'illustre famille de Dundas, devint le chef du barreau d'Edimbourg; Byron, le poète, était lord. Faut-il s'étonner si cette aristocratie est demeurée puissante et respectée, s'il est même des abus que son autorité consacre encore, et si le plébéien qui voudrait briser les armoiries reculé en voyant des gloires contemporaines protéger ces illustrations antiques!

Pendant que les riches domaines passaient avec leurs châteaux à mille fenêtres, le soleil avait disparu; quelques reflets dorés venaient encore enflammer les vitres, mais le rouge de la brique et le vert des gazons se mêlaient dans la teinte obscure du crépuscule.

Alors scintillèrent les premières lanternes de *Piccadilly*; les ermitages que nous avions vus isolés se rapprochèrent, s'unirent, et finirent par former des rues, non point étroites et tortueuses comme celles de nos faubourgs, mais droites, immenses, illuminées par une double file de candélabres.

Ce fut un spectacle plein d'enivrement que

la vue de ce peuple anglais fourmillant sur les larges trottoirs; se savoir si près de la tour de Londres, de Westminster, de White Hall! se dire que cette grille est celle du parc Saint-James, que ces grands murs noirs, mêlés de blanc, supportent le dôme de Saint-Paul! Une ville est bien belle quand les pieds seuls des édifices se baignent dans une rouge lumière et que les orgueilleux monumens cachent leur tête dans la nuit. Que de colonnades, que de tourelles, que de légers balcons ne se plaît-on pas à créer parmi ces formes gazées par l'ombre!

La voiture s'arrête dans une cour où reluit, en caractères métalliques, le nom ridicule de *la belle Sauvage*; nous descendons, on s'arrache nos paquets, on se dispute nos personnes, c'est l'usage de tous les pays; pressés, coudoyés mille fois par la foule de Londres, foule toujours active et affairée, nous arrivons devant un hôtel dont je tairai le nom: pour peu qu'on ait vu Londres il ne sera que trop facile de le deviner.

Un hôtel à Londres! Depuis Portsmouth c'était notre rêve. Dans ces palais fantas-

tiques on ne devait marcher que sur le cachemire; sans doute le roast beef faisait son entrée au bruit des cymbales, et, comme aux cours plénières, des écuyers sur leurs palefrois apportaient, en vaisselle d'or, le plum pudding, couronné de flammes.

A la vue d'une porte étroite je commençai à craindre pour ces beaux songes; nous tirâmes le bouton cuivré, le ressort joua, une sonnette retentit dans l'intérieur, puis une tête africaine apparut. Les discours emphatiques de ce bon nègre achevèrent de briser mes espérances; à l'entendre, on ne venait de Madrid et de Saint-Petersbourg que pour visiter l'hôtel de son maître. Le malheureux! Il avait entraîné chez lui, de vive force, un Espagnol et un Russe; on nous les fit voir le lendemain. Vieille ruse d'oiseleur, véritable chasse à la pipée.

On nous conduisit au salon. J'ai toujours pensé que le mobilier avait son langage. Visitez un homme pour la première fois; tandis qu'on vous prie de l'attendre dans son appartement, vous pouvez demander à la coupe des rideaux, à la couleur du papier, aux su-

jets des peintures, un aperçu rapide de son caractère. Combien ces idées vagues ne se précisent-elles pas si vous êtes en face d'une bibliothèque ! Les insignes professionnels sont d'une évidence grossière, mais est-il un penchant secret, une pensée intime du maître que ne vous révèlent ce fashionable à tranche d'or, ce bouquin gras et sale comme un alchimiste, cette brochure anglaise que l'on craindrait d'envoyer au relieur, tant la pâle couverture est délicatement enluminée ? Dans ses heures de loisir, l'un s'est fait chroniqueur, l'autre orientaliste ; il y a de l'histoire chez beaucoup, de la religion chez quelques-uns, puis, dans un coin, de la débauche chez presque tous. Quelquefois aussi la poésie trouve sa place : la vieillesse a Voltaire, l'âge mûr Châteaubriand, la jeunesse Victor Hugo. Espérez tout d'une maison où vous trouverez les *Feuilles d'automne* et les *Orientales*.

Fidèle à cette bibliographie, je commençai par soumettre le salon de notre hôtel à l'analyse la plus minutieuse. Un livre me tomba sous la main, *la Police dévoilée*, je crois, ou-

vrage scandaleux du temps de Louis XVI, râpé, sali comme s'il avait passé par vingt corps-de-garde; puis, un jeu de dominos, objet d'autant plus caractéristique, que plusieurs dominos étaient fêlés, d'autres perdus; enfin, près d'une fenêtre, une longue boîte rouge. Désenchantement complet! c'était un optique. Je connaissais le goût des Anglais pour la vie intérieure et les jouissances de la famille, mais je ne leur supposais pas des mœurs assez patriarcales pour regarder par un verre la place du Peuple à Rome, ou le couronnement de l'empereur de la Chine. La toile était levée : nos regards avaient embrassé la scène; les acteurs parurent. C'étaient deux habitués de la maison : leur dialogue s'anima; il s'agissait, entre ces messieurs, d'une partie de spectacle; l'un payait la voiture, pourvu que l'autre payât les places. Cette conversation sonnait le vieux cuivre; c'était un calcul ignoble de shellings, de pence et de deniers.

On l'a remarqué avec esprit, une vaste partie du peuple ne s'entretient que de manger et de boire. Approchez d'un portefaix, d'un charbonnier, d'un débardeur de bois,

s'il n'est pas question de prendre une goutte, d'assassiner un canon, de se rafraîchir d'un verre de vin, vous entendrez infailliblement une dissertation sur le mérite relatif de la saucisse et de l'andouille. Quelques degrés au-dessus dans l'échelle sociale, on règle des comptes : tu me dois deux francs, je t'ai donné cinquante centimes ; je te prête huit sous, tu m'en rendras douze. Dans un ordre plus élevé, vient la discussion sur le droit divin et la souveraineté du peuple ; plus haut encore, la lutte entre la foi et la science, l'industrie et l'art, la religion et la philosophie.

La physionomie de l'hôtel était exclusivement commerciale : vous laissiez-vous surprendre sur un escalier, dans quelque passage obscur, un de vos commensaux vous portait sur la gorge de vieux foulards, des porte-mouchettes de plaqué qu'il vous fallait payer trois fois leur valeur si vous vouliez sortir sain et sauf de cette embuscade.

C'est dans la salle à manger que le caractère du lieu se dessinait le plus nettement. Vous allez peut-être vous asseoir à une table d'hôte de Londres pour vous initier aux mets

et aux habitudes anglaises, détrompez-vous : on n'exposera pas à vos yeux la théière plate et les pyramides de muffins ; vous ne pêcherez pas des huitres dans la sauce, des morceaux de lièvre au fond de la soupe ; vous ne verrez dans l'ameublement et sur les plats que la rue Saint-Denis, mais la rue Saint-Denis froissée, ternie, la rue Saint-Denis qui a passé les mers et qui souffre encore de la traversée. Ainsi qu'on instruit un chien à chasser la perdrix ou le lièvre, l'hôte avait dressé ses gens à courre le Français. Ces malheureux, pour qui l'usage du pain et des serviettes avait été longtemps un mystère, mettaient dans leur service un zèle de nouveaux prosélytes ; on vous écrasait de pain, on en faisait des piles sur votre assiette. Joignez à cette précipitation tracassière une ignorance parfaite de tous les idiomes. Le vieux nègre qui avait le front de se donner pour interprète, ne parlait bien aucune langue, si ce n'est celle du Congo ; venait ensuite un Maltais dont le visage était rempli par un nez énorme ombragé de favoris noirs. J'ignore dans quelle proportion l'arabe, l'italien et l'espagnol sont combinés dans le

dialecte de Malte, mais quelque jargon que l'on voulût parler à ce brave homme, on était sûr de n'être point entendu.

Digne collègue du Maltais, non moins étrangère que lui aux langues de l'Angleterre et de la France, une lourde Galloise renversait les bouteilles, éteignait les lumières, et traînait après elle les plats fracassés.

Au bruit éclatant de la vaisselle qu'elle broyait dans sa marche aussi fertile en dévastations que celle d'une trombe, des débats politiques s'engageaient parmi les convives : ce n'étaient point le radical et le tory, mais le garde national à cheval, le républicain cravaté de rouge, l'abonné persévérant du *Constitutionnel*, qui faisaient retentir les vitres et leurs clameurs. Déjà le Bordeaux frelaté, et Chery brûlant acidulaient la querelle, quand l'entrée du pudding nageant dans le whisky ramenait la cordialité sur tous les visages : de longs frémissemens, des bruits de pieds et de couteaux saluaient la manne céleste; toutes les mains s'alongeaient vers elle, et le sourire modeste de notre hôte était démenti par son regard triomphateur.

Que de fois , sur la terre étrangère , on est déçu par ce sentiment qui fait vibrer le cœur au son d'une voix française ! A Munich déjà, perdu dans cette immense Allemagne comme le nageur dont les regards embrassent un bleu sans limites, et qui ne voit nulle part poindre une terre amie , j'étais accouru dans le salon du *Cerf d'or*, au bruit de ma langue natale.... Les fruits de Sodome séduisent l'œil par leurs couleurs, mais la dent n'y trouve que cendres. Quatre commerçans entouraient un billard ; leur tabac , leur eau-de-vie , leurs juremens n'eussent pas été déplacés dans quelque tabagie flamande; ils révoltaient dans une ville pleine de tableaux et de statues, au sein de la Bavière couverte de sapins et de neiges , de la Bavière voisine du Tyrol. J'aurais voulu jeter un voile sur cette scène de taverne , je rougissais de la tache française qui souillait une nature si poétique. Ah ! quand toutes les professions reluiront-elles d'une égale dignité ! quand l'éducation, cette éternelle solution des questions sociales, aura-t-elle assez nivelé les classes pour que toutes puissent se donner la main sans avoir besoin de l'essuyer!

Tout en formant ce vœu sincère, je m'échappe du malencontreux hôtel, et je parcours les rues de Londres.

Nous sommes sur la rive droite de la Tamise, celle où se dressent les monumens, où s'épanouissent les *squares*; la rive gauche est couverte de mornes faubourgs. Arrivés à Saint-Paul, nous voyons s'allonger devant nous une rue sans fin, fleuve qui dans son cours à travers la ville, porte d'abord le nom de *Fleet street*, puis celui de *Strand*, reçoit, comme autant d'affluens, *Regent's street* et *White hall*, baigne, en passant, *Sommerset house*, le parc Saint-James et la colonne du duc d'York. Le Strand, c'est la rue Saint-Honoré à Paris, le Kohlmarkt à Vienne, et l'étranger doit en faire une étude approfondie, s'il n'aime mieux estropier à haute voix le nom des rues, ou dérouler un large plan de la ville au milieu d'une foule railleuse.

A l'extrémité de Fleet street, un arc de pierre se courbe sur nos têtes; c'est la porte de la vieille cité : le roi d'Angleterre ne peut la franchir sans la permission du lord-maire. Est-ce comédie? est-ce acte de véritable li-

berté? Sans doute il est beau de voir le monarque incliner sa triple couronne devant l'élu de la nation; mais notre moyen âge n'offre-t-il pas mille stipulations de ce genre à côté des bûchers théologiques et des gibets seigneuriaux? Quand des privilèges existent, c'est que les droits de tous ne sont pas encore reconnus. Avec sa sagesse profonde et le charme de ses mœurs, son droit d'ainesse et la vénalité des grades, sa flagellation militaire, la rigueur exorbitante de ses lois pénales, l'Angleterre justifie la plus sanglante diatribe comme l'éloge le plus passionné. Cette nation sérieuse est en avant de nous par la partie raisonnante, loin en arrière par la partie législative, partie morte, si vous voulez, mais enfin partie qui a tout le poids de l'officiel, tout l'inerte pouvoir du texte. C'est une époque dangereuse que celle où le peuple marche si vite qu'il se sent en désaccord avec sa vieille organisation : depuis long-temps on a reconnu le mal; on s'est efforcé d'y remédier. Contraste étrange! tandis qu'en France, pays dédaigneux de la lettre, on crée une cour de cassation pour rappeler

les juges à la stricte observation des lois, l'Angleterre établit un tribunal spécialement chargé de déroger à la loi elle-même là où son application deviendrait évidemment barbare. On atteint ainsi quelques exceptions, mais la régénération doit être entière. La vieille et traditionnelle Angleterre est comme ce chevalier de Lénore, dont le corps tombe en lambeaux ; sous la chair qui s'en va, perce l'affreux squelette de la réforme, spectre qui fait peur aux rois, mais auquel ils seront forcés de donner la main, comme Don Juan donnait la sienne à l'homme de pierre.

Aux époques où les différences nationales sont le plus tranchées, chaque peuple forme sur son voisin un jugement haineux qui se conserve par tradition dans la masse longtemps après que les aspérités sont adoucies, et que des relations pacifiques se sont établies entre les pays. Pour la grande majorité des Français, Londres est encore une ville noire, enveloppée de fumée, et dont les habitans n'ont d'autre occupation que de boxer ou de se jeter dans la Tamise.

Peut-être ces reproches s'adressent-ils,

avec une apparence de justice, à la vieille cité ; mais quand on a passé la porte massive, le Strand s'ouvre éblouissant d'étalages : aux vitrages des boutiques reluit l'argent de la vaisselle plate, le cuivre des instrumens de physique ou l'acier des rasoirs ; plus loin, le marchand de homards range en bataille ses guerriers dont la cuisson a rougi l'armure, ou bien ce sont les remparts de puddings et de *mince pies* du *pastry cook*, rempart incessamment miné par ces Anglaises si bien décrites dans *Stello*, cachées sous les boas et les manchons, friandes et fourrées comme des chattes. Sur d'autres comptoirs, les gravures se déploient, les livres s'entr'ouvrent, la caricature frappe les yeux de ses vives couleurs. Trésors perdus ! l'Anglais se montre souvent badaud, il ne sait pas encore être flâneur.

Les maisons du Strand sont brunes, il est vrai, mais ce n'est plus la couleur de suie de la cité ; ces constructions, presque uniformes, dépassent rarement deux étages : on n'en aperçoit point le toit. Le trottoir monumental n'est pas morcelé, comme chez nous, pour

le passage des voitures; les portes sont petites, deux colonnes blanches les encadrent; sur l'acajou brille le bouton de cuivre qui fait jouer la sonnette, et le marteau que tout fashionable doit faire retentir à coups pressés.

Il n'est pas un Français imbu des souvenirs de 1815 qui ne cherche dans Londres ces lords à panse rebondie, ces ladies sautillantes, coiffées de longs cornets qui réjouirent si long-temps les habitués de la rue du Coq, et dont les types grotesques apparaissent de temps en temps aux Tuileries. Je ne sais pourquoi les nations se renvoient des échantillons si ridicules, mais en apercevant les Français de Londres, je sentis combien il serait injuste et cruel de juger les mœurs anglaises d'après les productions hétéroclites de la rue de Rivoli.

A Londres, d'ailleurs, l'Anglais est chez lui; démarche, habits, langage, maisons, tout s'harmonise, tout est l'expression d'un même caractère, et le ridicule ne peut plus exister, car le ridicule, c'est le contraste; c'est nous maintenant, étrangers, qui sommes exceptionnels, c'est nous qui sentons le besoin de

nous rallier à l'ensemble, et, quelque plaisir qu'on trouve à se parer du titre de Français, il faut une grande fermeté d'ame pour conserver à Londres une canne, une décoration ou des moustaches.

Sur la place de White-Hall s'élève la statue équestre de Charles I^{er}. Pendant les alternatives de triomphe et de ruine des whigs et des tories, cette statue a été renversée, long-temps enfouie, puis replacée sur son piédestal. Aujourd'hui la fureur des partis fait place à l'indifférence; Charles I^{er}, encrouté de suie, n'intéresse plus que les étrangers qui cherchent avec effroi la fatale fenêtre parmi les maisons du voisinage.

Soudain la ligne que nous suivions est coupée perpendiculairement par les arcades et les portiques de Regent street; en tournant les yeux à gauche, nous voyons jaillir une colonne de pierre dominée par la statue du duc d'York; plus loin, de larges escaliers descendent majestueusement dans le parc Saint-James.

Là sont accumulées toutes les magnificences de Londres. C'est ainsi qu'à Paris, du

milieu de cette place à laquelle les passions politiques n'ont pas voulu laisser de nom, l'œil peut choisir entre les graves pavillons des Tuileries, les pompes romaines de l'Étoile, les colonnades du Corps-Législatif, ou le fronton grec de la Madeleine.

Les frises et les pilastres de Regent street sont d'une blancheur que fait encore ressortir la teinte obscure des autres quartiers. Selon quelques voyageurs, cet éclat d'albâtre n'est qu'une feuille légère sous laquelle reparaitra bientôt la brique noirâtre. Je serais fâché qu'il y eût du vrai dans cette malicieuse conjecture. La Seine sera-t-elle moins brune, réfléchira-t-elle mieux le soleil pour avoir médité de la Tamise?

Nous entrons dans Saint-James Park : ce jardin célèbre est un gazon entouré d'une double grille; dans l'intervalle qui règne entre les deux enceintes, on entend parfois le trot d'un cheval ou le roulement d'un équipage, quelques enfans y font tourner de bruyans cerceaux de fer; le tout empreint de cette monotonie mélancolique qui pèse sur les bancs de bois et les statues mutilées du Luxembourg.

Le parc Saint-James est terminé à chacune de ses extrémités par un palais ; celui que nous traversâmes pour retourner vers Saint-Paul, porte le nom de *Horse guards* ; il a pour décoration, du côté du jardin, un mortier gigantesque, présent du gouvernement espagnol ; du côté de la rue, deux gardes à cheval en faction sous des guérites de pierre. Ces hommes immobiles sous le casque et la cuirasse, rappellent les chevaliers armés de toutes pièces, qui figurent aux vieux portails sous des niches festonnées.

Depuis long-temps on ne prend plus au sérieux la guerre et ses accessoires ; les armes sont le jouet habituel de l'enfance : il est puéril d'arrêter ses regards sur un uniforme : c'est juger l'état militaire avec sévérité, mais avec justice. Cependant l'observateur ne doit pas négliger les symboles que l'extérieur même du soldat présente quelquefois. Lorsqu'en Belgique vous voyez la contrefaçon de nos costumes militaires, que, sous des modifications plus ou moins heureuses, vous reconnaissez la cavalerie, l'artillerie françaises, que vous trouvez dans les guides de Bruxelles

une copie servile des chasseurs de la garde royale, ne devinez-vous pas que ce royaume est un satellite de l'astre français? Depuis longues années, la politique autrichienne n'a pas marché d'un pas, et les grenadiers qui gardent aujourd'hui même la porte de Shœnbrunn sont habillés comme ceux qui mirent à mort le chevalier d'Assas. Quand la garde allemande quittera son vieux bonnet échancré, la maison d'Autriche sera perdue.

Dans la Grande-Bretagne, le mouvement de l'esprit public n'a pas été sans retentissement dans les troupes. Il y a trente ans, l'armée anglaise tout entière portait le même habit; l'uniformité que nous avons remarquée dans le paysage et les édifices régnait aussi dans l'aspect des corps. L'Angleterre avait des hommes intrépides, des chevaux vigoureux; elle s'était formé des fantassins pleins de fermeté, d'excellens dragons. Depuis ses dernières expéditions sur le continent, cette nation a créé des hussards la tête ombragée de plumes vertes, des lanciers rouges et bleus; elle a donné la cuirasse à ses trois régimens de gardes à cheval. On a vu courir

dans ses plaines une brigade de tirailleurs prompts à se disperser dans les bois, où leur uniforme vert et noir se confond avec le feuillage. Ainsi la Grande-Bretagne a pris la pelisse fourrée à la Hongrie, la lance à la Pologne, la cuirasse à la France, la carabine rayée au Tyrol. Sans abuser de l'interprétation, on nous permettra de voir dans ces emprunts multipliés le besoin de relations avec l'étranger qui commence à travailler l'Angleterre.

A droite de Horse-Guards, la Tamise se déploie, fleuve immense qu'emjambent des ponts gigantesques. Sur un horizon de maisons rougeâtres confusément pressées sur les rives, Saint-Paul arrondit son dôme colossal; dans un lointain plus vague, *le monument*, colonne audacieuse, élève au ciel un globe de cuivre où le soleil vient se refléter en étoile.

Nous admirâmes dans le pont de Waterloo cette régularité solide qui fait la beauté des productions anglaises : les parapets élevés, les arches qui s'étendent en immense perspective, tout semble fait pour un peuple de

géans. *Waterloo bridge* a pour prolongation *Wellington street*, alliance de noms mal sonnante aux oreilles françaises. Quelque tendance européenne que l'on ait donnée à ses affections, on est surpris de voir aux étalages du Strand des gravures où le soldat napoléonien, toujours invincible au Cirque-Olympique ou sur les lithographies du quai Voltaire, joue à son tour le rôle de captif. Ce sont nos drapeaux que l'on assemble en trophées, nos grenadiers qui s'entassent sous les pieds des chevaux. Ces satisfactions vaniteuses que chaque nation se donne à peu de frais, n'intéressent pas le véritable amour de la patrie, et quand la première répugnance est surmontée, on se plaît à voir ainsi l'histoire sous un nouveau jour. En France, à l'ombre du drapeau tricolore ou du drapeau blanc, selon les époques, on arrive à porter un jugement satisfaisant des intérêts et de l'avenir de son pays; à l'étranger, la question est décidée dans un autre sens; le point de vue change, on voit le profil du temple dont, sur la terre natale, on n'aurait aperçu que la façade.

Cette excursion m'avait familiarisé avec les principaux édifices de Londres, mais je trouvais encore un vif plaisir dans le spectacle des costumes qui se croisaient par les rues. A Paris, les êtres qui ont le privilège d'attirer les premiers regards du voyageur, ce sont les Weynen mâle et femelle; à Vienne, le Juif coiffé du turban, le séminariste en soutane bleue; à Londres, le policeman, qu'à son chapeau rond, à son habit boutonné vous prendriez pour un pensionnaire de Henri IV, sans le chiffre brodé sur son collet, et le triple galon qui entoure sa manche gauche; le marchand de sous-pieds chargé de bâtons où le cuir pend en longues franges comme le vert aux branches des sapins; l'homme affiche, qui porte en guise de bannière l'annonce des puces travailleuses ou l'adresse d'un nouveau panorama. Partout règne une propreté scrupuleuse : ce serait un sacrilège si les murs étaient bigarrés de prospectus jaunes et bleus. Les soins donnés à la salubrité de Londres sont d'autant plus méritoires, que l'œil n'est pas affligé, comme chez nous, par le détail des précautions sani-

taires : on dirait cette ville surveillée par des édiles invisibles.

La foule est simplement vêtue ; je m'y attendais. La Grande-Bretagne n'est-elle pas la terre idéale de l'industrie ? ne brille-t-elle pas au nord de l'Europe comme l'étoile polaire de cette civilisation qui déchire les toques et les turbans , enfonce sur toutes les têtes le chapeau de feutre , et fait endosser l'habit noir aux races primitives de l'Asie ? Français, nous obéissons nous-mêmes à cette tendance ennemie de la forme : chez nous tout s'est décoloré ; l'écarlate est devenue garance, les palais se sont changés en grandes maisons. La science est-elle donc un char armé de faux qui ne puisse avancer sans abattre autour de lui les baudriers et les panaches ? Pourquoi la divinité qui donne du travail et du pain fait-elle aussi couler des larmes ? Pourquoi des cris de douleur se mêlent-ils aux applaudissemens de son triomphe ?

C'est que dans l'empire des ames règnent deux puissances, la philosophie ou l'intelligence, la poésie ou la sensibilité. Le poète marche lentement, attardé qu'il est par ses

affections; tandis que l'intelligence accepte la domination de Rome, lui ne peut s'arracher des sommets de l'Olympe; dans un univers chrétien, il chante encore les déités mythologiques; quand l'Europe invoque l'indépendance, lui, jette un regard d'amour sur les fleurs de lis. Le poète s'agenouille dans les églises que l'argumentation a contreminées, environne de ses bras l'autel où l'on porte déjà la pioche; c'est ainsi qu'il passe sa vie à voir détruire tout ce qu'il aime; ame plus riche en douleurs que toutes les autres, mais qui sans doute aura dans le ciel des palmes plus vertes et des couronnes plus blanches.

Le poète, ce voyageur mélancolique, et, comme l'appelle magnifiquement Georges Sand, cet exilé d'un monde *plus triste et plus heureux*, n'est-il donc qu'un obstacle aux progrès de la terre? Oui, quand ses chants pleurent malgré lui, quand son pinceau ne retrace que des Madeleine échevelées, quand ses doigts errant au hasard sur le clavier ne peuvent rencontrer que des bémols, quand lui, nature d'élite, il se voit repoussé de tous,

il sent que sa vie est un problème qui se dénouera dans les cieux ; mais ici même il a quelque chose à faire pour les hommes. N'est-ce pas une noble pose que celle de cet ange suspendu dans les airs pour faire entendre le nom de Providence aux générations penchées vers le sol ? N'est-il pas beau quand il leur crie : Oui, vous développez l'esprit de l'homme, mais vous oubliez son cœur, vous perfectionnez vos machines pour qu'elles vomissent plus largement le coton et la soie ; vous n'inventerez pas un ressort, vous ne poserez pas un clou pour que vos ouvrières ne soient pas asphyxiées, pour que des corps d'enfans n'aillent pas se ployer et se déformer sous vos rouages. L'industrie et l'humanité ne doivent pas être ennemies ; marchez toujours avec la science, mais ne vous séparez pas de l'amour.

Le lendemain de notre arrivée, de retour du parc Saint-James, nous passâmes derrière Saint-Paul pour nous enfoncer dans la cité. L'incendie s'était déclaré dans une des rues étroites qui débouchent sur *Cheapside* ; des ombres vigoureuses, des reflets d'un

orange vif se jouaient sur les murailles brunes. Autour des pompes se pressaient quelques hommes en redingottes noires. Sur le continent ils auraient porté le casque et l'épaulette.

C'est un sentiment louable que cette défiance de l'état militaire qui défend à l'officier de revêtir l'uniforme hors du service, interdit au chef de policemen le nom trop belliqueux de sergent. Il était plus facile aux Anglais qu'à nous-mêmes de céder à cette inclination pacifique ; ils devaient satisfaire les premiers le besoin de désarmement qui tourmente l'Europe. Nous sommes une nation militante au milieu de peuples qui ne reçoivent que lentement nos idées, de rois qui s'en méfient avec justice. L'Angleterre défendue par l'océan emploie rarement d'autres armes que ses vaisseaux. Lors même que ses intérêts sont choqués directement par les nôtres, elle use d'industrie : c'est à coups de Prussiens, d'Autrichiens et de Russes qu'elle se bat contre nous ; elle n'arrive sur le champ de bataille que comme l'arrière-garde et la réserve. La Grande-Bretagne n'a donc be-

soin de troupes que pour l'intérieur ; elle peut écouter sans danger ce vœu de l'humanité qui proscriit la guerre. Tandis que nous sommes fiers de nos épais bataillons, que nous étalons avec complaisance une triple file de baïonnettes depuis l'arc de l'Étoile jusqu'à la Bastille, l'Angleterre se glorifie de ses régimens incomplets, de ses garnisons clairsemées, gloire qui serait plus entière s'il n'avait fallu changer en vaste bivouac l'Irlande frémissante.

La question de l'Irlande, comme celle de nos colonies, comme celle de l'esclave romain, ne peut être résolue que par la comparaison des époques. Quand la race ignorante et asservie aura-t-elle assez grandi pour qu'elle puisse se passer d'un patronage despotique ? La race éclairée et victorieuse devient immorale lorsqu'elle ne cherche pas à éclairer l'ame du serf, ou lorsqu'elle ne veut pas reconnaître son développement intellectuel, et refuse égalité de droits à celui qui vient de conquérir égalité de mérite. La civilisation, les mœurs actuelles de l'Irlande, voilà les données du problème : il faut, pour

juger, une observation consciencieuse. Je suspendrai mon opinion jusqu'à ce que j'aie vu de mes propres yeux.

Il n'est pas difficile au Français de conserver une impartialité complète entre l'Angleterre et l'Irlande. Les enfans de la Grande-Bretagne ne peuvent envisager ce sujet qu'avec spasmes et convulsions. L'Angleterre et l'Écosse sont deux métaux fortement soudés; du côté d'Édimbourg, aucun bruit de révolte ne se fait entendre; mais l'Irlande rompt l'union des trois royaumes, elle inquiète Londres au milieu de sa félicité. Au nom de cette île malheureuse, l'Anglais est un riche orgueilleux qui sent la goutte, et la douleur le fait blasphémer. Existe-t-il dans une ville anglaise un faubourg infect et boueux? c'est le quartier des Irlandais; voyez-vous des éclats de bouteille nager dans une mare de vin et de bière? des Irlandais ont passé par ici. Souvent même on ajoutera ce souhait peu charitable : Plût au ciel que l'Irlande tout entière fût à vingt-cinq pieds au-dessous de la mer!

Nous visitâmes, à la fin de cette journée, le théâtre de *Drury-Lane*. Sur le seuil, on ne

nous fit pas circuler entre deux barrières de bois; nous ne trouvâmes point comme en France, à l'issue de ce dédale, l'homme officiel qui divise la file par pelotons, et refoule toutes les poitrines de son bras de fer après que chaque essaim a pris son vol. Trois vastes portes, *the pit, the gallery and the boxes*, s'ouvrirent à la fois pour nous recevoir. L'Anglais ne veut pas avoir les coudes pressés; sa liberté n'est pas, comme chez nous, le fruit de théories passées des classes savantes dans le peuple, elle résulte du besoin instinctif qu'éprouve chaque individu de se mettre à son aise : différence remarquable dès l'origine des deux civilisations. C'est par les sciences physiques, par l'application de l'esprit à la matière, que l'intelligence anglaise s'est développée; l'induction qui avait arrondi la quille des vaisseaux et soulevé les pierres, s'est exercée plus tard dans une direction plus générale; mais elle a conservé cette recherche du perfectionnement matériel, ce *comfortable* qu'aucune langue ne peut traduire. En France, au contraire, la civilisation est fille de la scholasti-

que ; c'est des subtiles discussions de la Sorbonne que la philosophie moderne, et par elle la science, l'industrie, la législation modernes sont sorties. La théologie est une fleur qui a donné son fruit ; désormais stérile ; elle s'est séchée sur la branche, et ces vieillards qui viennent avec gravité traîner la robe violette dans nos solennités universitaires, me paraissent admirables de candeur.

L'instinct britannique de la liberté individuelle, ce penchant qui ne rallie pas, comme en France, les hommes autour d'un drapeau, mais les engage à chercher isolément, par leurs propres forces, la satisfaction de leurs intérêts, serait un principe actif de dissolution, si l'Anglais n'avait pour contrepoids des affections de famille extrêmement vives, un amour tenace pour sa patrie ; mais à peine ces liens sont-ils relâchés, à peine est-il sur le continent, et n'a-t-il plus besoin de se créer une politesse pour représenter dignement l'Angleterre aux yeux de l'étranger, qu'il se livre sans contrainte à sa nature ; il ne cache pas son dédain pour les usages des pays qu'il parcourt, et dans aucune oc-

casion son chapeau ne peut se séparer de sa tête. Ce caractère s'affaiblit en Europe; il apparaît dans tout son relief aux États-Unis : sur ces terres incultes, obligé de se créer une famille, une patrie nouvelle, l'Anglais n'a plus mis de bornes à son indépendance égoïste; la nation américaine est devenue l'exagération et la charge de l'Angleterre.

Au bureau de Drury-Lane on nous remit des médailles en cuivre qui remplacent, à Londres, les billets, et nous fûmes introduits dans une salle éblouissante. L'or et l'argent se relevaient en bosse sur un fond rouge; une girandole enflammée était suspendue au-dessus de chaque loge. A l'Autriche, pauvre pays où les livrées se transmettent par testament, où les fournisseurs attachent au shakos du soldat des plumets de feuillage, on pardonne cette maxime économique, que la scène est plus brillante quand on laisse la salle dans l'obscurité; à l'opulence anglaise il convenait mieux de verser à grands flots les dorures et la lumière.

Je ne m'étendrai pas sur l'opéra-comique *la Duenna*, il est pénible de critiquer minu-

tieusement un peuple honorable; mais si la mauvaise organisation du peuple anglais pour les arts n'était pas un fait attesté par les virtuoses de toute l'Europe, je n'en voudrais pas d'autre preuve que cette seule représentation. Un des personnages était vêtu d'un frac de satin blanc, d'un pantalon rose à crevés du temps de Henri VIII; sa tête portait une toque de velours noir surmontée d'une plume blanche; de ses épaules pendaient par derrière deux longs rubans verts. Le rôle était ridicule, je le sais; mais serait-ce un ridicule de bon aloi que cette confusion de toutes les couleurs et de toutes les époques? Il serait difficile d'analyser la musique; ce sont des cadences sans intention et sans fin. On sait que la mélodie est terminée quand l'acteur s'arrête, et le public applaudit le plus fort celui qui a chanté le plus longtemps.

L'art n'est pas tout chez l'homme : on aurait tort de mesurer la taille d'un peuple à ses dispositions musicales. Les observations que tout étranger peut faire à Drury-Lane ne détruisent pas plus la gloire de Wat et de

Newton que celle de Byron, de Walter Scott et de Shakespeare; mais c'est un symptôme décourageant que ces trépignemens, que ces cris joyeux prodigués hors de tout propos à la plus détestable rapsodie. Servez à ce parterre un final de *Don Juan*, un oratorio de Haydn, il ne fera pas éclater un plus étourdissant enthousiasme.

Hôpital militaire de Greenwich. — Coup d'œil sur les arts. — Théâtre olympique.

Notre sommeil est fréquemment interrompu par les hurlemens des *watchmen*. L'aurore chasse ces habitans des ténèbres. Cependant, avec un peu d'adresse, on parvient à les surprendre en fonction. Ces formes brunes éclairées par une lanterne vous rappellent un phalène qui voltige autour d'une bougie. Les *watchmen* sont armés de lourds bâtons; leur bouche est continuellement distordue par les efforts qu'ils font pour apprendre l'heure à des gens qui dorment et qui n'ont nul besoin de la savoir. Combien ces apparitions nocturnes sont-elles plus gracieuses en Allemagne! Là c'est un poète qui vous chante en ballade bien rimée que vous ne ferez pas mal de vous coucher et de mettre un éteignoir sur vos lumières; conseil patriarcal,

bien digne de ce bon et brave pays. A Londres le watchman protège des intérêts pécuniaires; sa voix rauque n'a pas besoin de se plier à des modulations pour que les voleurs soient avertis et effrayés de sa présence.

Notre seconde promenade fut intéressante. Guidés par les avis bienveillans d'un habitant de Londres, nous nous rendîmes sur une de ces places d'où les stage coaches partent à de fréquens intervalles pour les environs de la ville; ailleurs se pressent les cabriolets et les fiacres. Fidèle imitateur du lord qui n'adresse jamais la parole à ses domestiques, le bourgeois de Londres ne permet pas au cocher de cabriolet de s'asseoir avec lui sous la même voûte de cuir. Un siège est suspendu en dehors de la capote, au-dessus de la roue. Quelle puissance qu'une aristocratie constituée! Quelle n'est pas l'influence d'une classe exposée aux regards de toutes les autres! En France, le bourgeois froissé sans cesse par les nobles ne pouvait s'empêcher de prendre exemple du marquis et du comte pour faire des aînés, se battre en duel et ruiner ses créanciers, usages dont nous ne nous affran-

chissons qu'à grand'peine. Ce penchant de l'homme pour l'imitation promet un avenir aux souverains constitutionnels, un roi constitutionnel, si le système prenait tous ses développemens et n'était contrarié par des résistances individuelles, ce serait un homme héréditairement chargé de remplir une place pour fermer à l'ambition l'espoir du premier rang; du reste homme sans puissance, trônant pendant que les ministres agissent sous ses yeux. On croit que ce rôle est celui d'une momie. Cependant que ne peut faire un roi possédant la première fortune du pays, et sûr d'avoir dans toutes ses actions de nombreux imitateurs ! quelle efficace assistance ne donnerait-il pas aux sciences, aux arts, à la poésie ! quelle innovation industrielle ne pourrait-il encourager en l'appliquant le premier sur ses domaines ! Nous ne voulons plus au trône un pouvoir politique ; nous pouvons y trouver encore une belle personnification de l'homme social.

Les fiacres, les cabriolets, les omnibus dorés qui traversent Londres de Cheapside à Piccadilly ne sont pas soumis à un tarif in-

variable; le prix est mesuré par les milles que l'on parcourt, estimation souvent arbitraire. Je me garderai bien de louer sans restriction l'horreur des Anglais pour les réglemens administratifs. Cette indépendance est honorable dans les sciences où, pour avancer, chaque homme doit avoir confiance en lui-même et vérifier tout par ses propres observations; dans les mesures d'ordre et de sûreté publique, il serait à souhaiter que la police prit un peu plus de vigueur et d'ensemble.

Nous partons pour Greenwich, non plus outside cette fois; des tourbillons de poussière nous forcent à nous réfugier dans l'intérieur de la voiture; à travers le nuage nous voyons les rues de Londres se décomposer; elles prennent peu à peu un aspect plus champêtre. D'abord quelques rosiers osent se montrer autour des fenêtres, puis des jardins entourés de grilles s'avancent devant chaque porte; plus loin, ces barrières de fer se changent en charmilles, les habitations se séparent, la ligne de lanternes est interrompue; la campagne s'ouvre aussi verdoyante, aussi capricieuse qu'à trente milles de la capitale.

L'œil se plaît à cette pacifique dégradation de teintes. Quel contraste avec les accès d'une ville allemande ! là tout fonctionne militairement ; votre postillon, à la vue de la porte écussonnée, donnera traitreusement du cor ; à ce bruit délateur les policiers fondront sur vous, coiffés du casque, armés du sabre et du fusil, et de plus, si vous êtes en Autriche, la canne pendue à la boutonnière. Sous ce rapport, et ce n'est pas le seul, Paris forme la transition. Paris est ceint de barrières et de boulevards ; il y a quelques vestiges d'uniforme dans le costume des commis de l'octroi, mais leur tête est couverte de la casquette inoffensive ; la sonde qui brille dans leurs mains tient le juste milieu entre le sabre autrichien et le bâton court du policeman.

■ Nous l'avons dit : en Angleterre l'appareil militaire est un accident, chez nous ce sera long-temps encore une nécessité permanente ; l'habitant de Londres use de sa liberté en amoindrissant, en cachant les troupes ; pour constater la sienne, le bourgeois de Paris se fait lui-même chasseur ou grenadier.

■ Nous nous arrêtons à Greenwich devant

l'hôtel qui reçoit les invalides de la marine. Les dépendances de cet établissement couvrent un vaste terrain; on jouit dans la cour d'un grand spectacle : d'un côté de longues colonnades terminées par deux dômes symétriques, de l'autre la Tamise à demi-cachée sous les navires. Les vieillards que l'on rencontre n'ont point l'allure guerrière de nos invalides qui se plaisent encore à boîter au son du tambour, à menacer les promeneurs de leurs sabres nus, et, dans les grands jours, à tirer le canon du bras qui leur reste. Les habitans de Greenwich portent un costume du temps de Louis XV; le caractère de leurs physionomies est insignifiant et paisible. Le peintre chercherait vainement dans ces yeux éteints un reflet, si pâle qu'il fût, des bombardemens et des abordages. A mesure que l'homme avance vers la vieillesse son corps et son ame cessent d'être flexibles. Oublions ces braves invalides qui ne sont pas à Greenwich après tout pour y réfléchir, mais pour y manger une soupe bien gagnée et prouver au monde que l'Angleterre est reconnaissante envers ses vieux serviteurs; prenons un

homme, d'une instruction moyenne, qui ait vécu sous l'ancienne monarchie française; la première moitié de sa vie se passe à acquérir des idées avec une difficulté toujours croissante; puis, si cet homme n'est pas exceptionnel, il ne lui restera pendant la seconde moitié qu'à ruminer les souvenirs voltairiens ou fréroniques de sa jeunesse. La civilisation qui l'entoure altérera quelques parties de son costume; il se laissera mettre des bottes à revers jaunes en 1815, une redingote à la propriétaire en 1828; peut-être même l'influence du progrès ira-t-elle jusqu'à changer sa perruque poudrée contre un toupet élastique. Quant au mouvement des esprits, il n'y conçoit plus rien, il a perdu le fil; la communication entre son ame et l'extérieur a été interrompue au consulat; depuis son intelligence est restée murée comme son cœur.

Dans la galerie nommée *Painted Hall* à Greenwich, le vétéran de la marine peut contempler la représentation de ses propres exploits, et les traits des amiraux qui l'ont conduit à la victoire. On critique l'exécution de ces tableaux; l'effet général en est imposant. Il

serait à souhaiter sans doute que les deux élémens de l'art, la conception et la forme, fussent toujours réunis, mais l'artiste qui rend à grands coups une idée forte et noble n'est-il pas supérieur à celui qui s'empare de la forme seule et suspend la rosée aux pétales d'une violette?

Au milieu des cadres dorés nous distinguons les héros de la Hogue et de Trafalgar; plus loin les débris de l'Armada sont dévorés par la flamme ou dépecés à coups de hache. Henri VIII se rend au camp du Drap-d'Or sur un vaisseau du seizième siècle.

Du haut de leurs piédestaux de marbre les amiraux Howe et Nelson surveillent ces flottes glorieuses. Nelson ! toute l'Angleterre dresse des autels à ce dieu, mais à Greenwich il est dans son temple. On nous fit entrevoir dans une caisse vitrée l'habit que le grand amiral portait à la bataille d'Aboukir. Deux modèles de frégates protègent cette belliqueuse relique.

Greenwich est un grand trophée de gloire maritime. Cette physionomie nautique n'est pas le seul trait qui le distingue de notre

hôtel des Invalides; l'œuvre de Louis XIV éclate de toutes les splendeurs du catholicisme; dans la chapelle couronnée de drapeaux la religion de Rome règne à côté de la guerre, et sur les dorures de la coupole brille une majestueuse orthodoxie.

— Ce n'est pas que la religion n'ait sa place à Greenwich. L'idée du ciel pouvait seule imprimer quelque grandeur à ces âmes fatiguées de combats, donner un but à ces restes de vie; mais il ne faut pas chercher dans la chapelle de magnificence extérieure; les sculptures qu'on nous montra sont une œuvre de patience et non d'enthousiasme.

On est d'abord tenté de reprocher au luthéranisme son divorce avec les arts, et je ne crois pas qu'on puisse l'excuser entièrement d'avoir séparé ce que le Créateur avait uni dans nos âmes, le beau et le sacré; mais il ne faut pas oublier que cette religion privée d'anges et de saints ne pouvait pas se prêter à toutes les manifestations artistiques; elle a donné moins à la forme, parce qu'elle donnait plus au raisonnement, à l'intelligence, et comme c'est l'intelligence qui di-

rige le monde, comme le gouvernement de la sensibilité elle-même lui appartient, on peut croire que le progrès ira, sinon jusqu'à détruire le sentiment de l'art, du moins jusqu'à diminuer le nombre de ses signes. Jusqu'à nos jours l'art fut l'expression de l'idée religieuse; nous connaissons peu de chefs-d'œuvre qui n'aient une tendance vers le ciel. L'idée religieuse fut d'abord associée à la matière brute; la réflexion en s'exerçant sur cette masse en a diminué le volume, augmenté l'expression, de telle sorte que l'idée a toujours pris plus de place dans l'œuvre, la matière moins. En Perse et dans les Indes on adore les montagnes; voilà la première, la plus grossière application du sentiment religieux aux objets physiques. En Égypte règne la même pensée; toujours une vénération s'attache à l'accumulation de la matière, mais cette matière est plus façonnée; elle a quatre faces régulières, une pointe; c'est la pyramide. Chez les Grecs la religion et l'art s'épurent encore, et les temples deviennent moins lourds; l'air circule entre les colonnes; la statue sort de la gaine.

et déploie ses membres ; la sculpture arrive à cette beauté qu'elle ne dépassera plus. Le mouvement continue ; au moyen-âge l'art creuse des rosaces, perce à jour les cathédrales comme s'il voulait anéantir la pierre, et ne plus laisser que l'aigu de la flèche, la prière à Dieu, l'amoureuse aspiration vers le ciel. Là n'est point la dernière expression du christianisme ; il invente la peinture à l'huile, et nous voyons éclore une manifestation de l'art où la matière est encore mieux vaincue, la pensée religieuse plus dégagée que dans l'architecture gothique elle-même. La peinture catholique laissait moins de place à la forme que tous les autres arts, comme le catholicisme laissait moins aux sens que toutes les autres religions ; mais encore lui fallait-il une forme. Otez au fils de Dieu sa couronne d'épines, à la Vierge son voile, ses Chérubins perdus dans les nuages, et vous n'aurez plus de peinture. Vainement espérez-vous changer ces vivantes images en souvenirs historiques, vous ne le pourrez pas ; à l'artiste il faut une vive, une sincère croyance. Voyez sur un ciel bleu ces saintes élancées

dont les pieds sont cachés sous une robe flottante, ces anges portés par les vents; vous imitez, vous chargerez peut-être ce qu'il y a d'allongé dans ces figures, il vous manque la foi pour les soutenir en l'air. Vous êtes obligés de renoncer aux vastes conceptions pour de petits tableaux qui puissent entrer dans nos petites maisons; car nous coupons tout en morceaux pour le jeter au peuple, science, propriété, pouvoir politique. A Corneille, à Racine il suffisait d'une idée pour animer tout un ouvrage; dans les livres que nous faisons, la pensée aussi est hachée, morcelée, réduite en poudre; ce n'est plus une flamme qui s'élève, c'est une gerbe d'étincelles qui pétillent. Ce mouvement généralisateur, ce mouvement que nous louons et bénissons, parce qu'il partage également le savoir et le bonheur à tous, contribue activement à clore la mission de la peinture. Ce n'est point que l'art puisse périr, il tient trop fortement au cœur de l'homme; mais il ne peut plus vivre sur la toile, qu'il chante. L'architecture, la statuaire, la peinture ont besoin d'imiter les objets physiques. La vé-

rité de cette imitation, quoiqu'elle ne soit pas le but le plus élevé que se propose l'artiste, entre cependant pour quelque chose dans l'admiration que nous accordons à son œuvre; la musique sait se passer de cet intermédiaire; elle s'adresse directement au cœur de l'homme, elle le pénètre intimement. Le vague même de son expression lui permet d'embrasser toutes les passions, toutes les croyances à venir; ses triomphes doivent nous consoler de toutes nos pertes. La contemplation du beau élève l'âme au-dessus des jouissances physiques. Ce but n'est-il pas atteint par un vaste concert? n'en sortons-nous pas animés de pensées généreuses, disposés aux plus nobles émotions? Il nous est pénible de renoncer à la peinture, à la statuaire; mais si quelque philosophe avait dit aux Egyptiens : Ces pyramides auxquelles vous sacrifiez votre sang et vos richesses joncheront un jour les sables de leurs ruines; la postérité peu sensible au panthéisme empreint dans ces symboles ne cherchera pas à les faire revivre par l'imitation ni même à soutenir leurs pans ébranlés; quel

n'eût pas été le désespoir de tout ce peuple ! C'est aux peintres ; aux sculpteurs à nous prouver que notre croyance est une illusion ; nous leur rendrons grace , car elle nous pèse. Qu'un Phidias , qu'un Rubens se lève , qu'il défende son art par des chefs - d'œuvre : faites un Apollon du Belvédère ; faites une vierge de Raphaël , une seule , et nous croirons en vous. La réponse des arts est triste ; on la lit affichée aux lambris du Louvre : Entrez dans ce palais où l'art expose annuellement sa misère. La peinture végète encore ; à son front brille un pâle reflet chrétien , lumière qui tremblotte avant de s'éteindre ; mais voyez la statuaire. Les maîtres sentent que le sculpteur doit être Grec , antique. Ce sont les costumes , l'attitude et jusqu'à l'expression ou plutôt le manque d'expression qui caractérise la mythologie. D'autres s'attachent au moyen-âge ; mais la physionomie du moyen-âge ne peut être rendue que par la peinture ; ils font de la peinture avec le ciseau. Ce sont les proportions , les poses du tableau , la différence même des étoffes est rendue : c'est de la moire , ce sont des galons ,

des broderies ciselées. Quelquefois les figures rentrent dans le bas-relief, mais le bas-relief portatif, entouré d'un cadre : ce n'est plus de la sculpture, c'est un lavis. D'autres, plus malheureux encore, modèlent des animaux qui diminuent chaque année, et arrivent aux dimensions du presse papier ; plus tard on en fera des bagues.

Quelques hommes se plaisent à penser que l'Europe n'est pas destinée à donner la dernière main à l'œuvre de perfectionnement du monde ; ils croient à des tendances artistiques ensevelies chez ces peuples orientaux qui dorment d'un si long et d'un si profond sommeil ; ils espèrent voir la régénération de la peinture, de la statuaire sortir d'un nouveau bouleversement du globe. L'histoire nous donne des exemples de pareilles mutations : le Grec succède au Perse, le Romain au Grec. Dieu, ce grand vanneur, pour émonder sa semence, fait sauter tour à tour à la surface les germes les plus divers ; mais, sous les dominations changeantes, l'esprit de l'homme continue sa marche invariable ; cette marche, c'est la domination de la partie expressive

de l'art sur la partie matérielle. Les empires sont une mer battue par les vents ; l'agitation des flots n'empêche pas la plante marine de continuer, sous l'onde, sa végétation mystérieuse. Le caducée antique, voilà le monde ; la politique, ce sont les serpens qui tournent ; l'humanité, le bâton qui passe, inflexible, à travers leurs anneaux. Rome a dompté la Grèce, mais elle a généralisé ses idées ; le barbare a détruit Rome, il ne l'a pas détruite tout entière. Il n'est pas vrai que les doctes recherches de l'antiquité soient demeurées sans fruit ; la religion de Rome, passant au vainqueur, a renoué la chaîne des intelligences. L'empire romain tomba, mais lorsque l'ennemi lui mettait le genou sur la poitrine, il se souvint qu'il lui restait une arme tranchante ; il l'enfonça dans le cœur de son adversaire, et ressaisit la victoire au sein même de la défaite : cette arme, ce fer vengeur, c'était le christianisme.

Non, le monde intellectuel ne tourne pas sur lui-même comme le monde physique ; il roule entraîné par un mouvement rapide. Cette course, vous pouvez la précipiter :

ajoutez, si vous voulez, du charbon à la machine, mais n'essayez pas de vous mettre en travers et de lutter contre elle : c'est le wagon sur le chemin de fer.

Avant de quitter Greenwich, nous jetâmes un coup d'œil sur l'observatoire. Noble science que l'astronomie ! science unie à celle de l'âme par une fraternité mystérieuse. Dès l'origine du monde, nous voyons les astres mêlés aux croyances religieuses des Égyptiens et des Perses ; plus tard, il n'est pas un penseur indépendant qui n'ait levé des regards curieux vers le ciel. Descartes fut astronome, Kant devina l'existence d'une planète : il n'y a pas loin de la hardiesse de l'œil qui mesure les étoiles à celle de la pensée qui mesure Dieu.

C'est une idée touchante que la correspondance établie par la science entre les nations. Du haut de sa tour astronomique, Paris échange avec Greenwich les nouvelles des cieux ; les doctes paroles se croisent dans l'air. Divisés encore par la politique, les peuples se prêtent une honorable et mutuelle assistance dans l'étude de l'univers.

Nous repartîmes pour Londres. A peine les roues commençaient-elles à s'ébranler, les vitres à frémir, qu'un rideau de poussière fut tiré de nouveau sur le paysage; devant, derrière nous, ce voile blanchâtre laissait entrevoir des formes grises et poudreuses de chevaux et de voyageurs. Au son de l'aigre trompette, les cochers se renvoyaient de joyeux propos. Si quelque pauvre femme fatiguée d'une longue marche s'arrêtait près de nous, sa vue était le signal d'une bataille; douze voix appelaient la malheureuse, elle se sentait tirée par douze bras. Moitié par persuasion, moitié par violence, un coachman l'avait-il emporté sur ses rivaux, il leur lançait de loin un geste ironique, et sur toute la route flottaient de longs éclats de rire.

Nous terminâmes la journée au théâtre Olympique. L'actrice en vogue dans cette petite salle porte le nom de Vestris; cette femme chante avec beaucoup d'âme les airs français. Plusieurs morceaux du *Pré aux Clercs*, et même l'antique chanson *Faut l'oublier*, disait Colette, furent redemandés et

salués par le parterre d'unanimes acclamations. Les compositions françaises exercent sur l'Angleterre une influence qu'elle rougirait peut-être d'avouer, mais qui n'en est pas moins efficace. La musique est l'art de notre siècle; ses progrès frappent toutes les intelligences. Ce feu sacré rayonne de deux foyers : l'Italie, la mélodie, les grandes célébrités chantantes; l'Allemagne, l'harmonie, les chœurs puissans et sonores : d'une part, des chants pleins de flexibilité, de richesse; de l'autre, de graves et de pénétrans accords. L'Italie module comme une flûte, l'Allemagne vibre comme un instrument de cuivre. Là, comme ailleurs, la perfection résultera sans doute de la réunion des deux genres; en attendant, l'Europe est attentive aux sons lointains de ce double concert. Les compositeurs, suivant l'organisation dont le ciel les a doués, pirouettent hardiment dans les cabalettes italiennes, ou rêvent avec les mélancoliques symphonies du Nord. Pour la Grande-Bretagne, l'un et l'autre langage sont encore incompris. Jusqu'à nos jours, l'Angleterre avait peu d'architecture, voyez ses églises; point

de sculpture, voyez ses statues : en fait de musique, elle ne possédait rien en propre, rien, pas même son *God save the King*. Depuis quelques années cette nation a voulu devenir artiste, elle a demandé où en était l'art sur le continent, on lui a répondu : L'astre de la sculpture et de la peinture décline rapidement, mais l'Europe apprend la musique, et l'Angleterre s'est mise à faire comme l'Europe. Novice dans cette carrière, elle s'endormait à la *Création* d'Haydn, elle s'endormait à ce théâtre italien qu'elle avait monté sur le modèle de Paris; mais à peine eut-elle connu nos opéra-comiques, à peine eut-on débarqué sur le port de Douvres un paquet de contredanses françaises, qu'elle se prit de passion pour cette musique sautillante, cette musique de refrains et de vau-devilles qui faisait autrefois nos délices, et que nous commençons à dédaigner. Courage, Albion, mène tes troupes à la parade au son de nos ouvertures, choque tes pots de bière au bruit de nos chansons; trémousse-toi sur la mesure de nos galops, danse sur l'air de nos quadrilles; puis, quand tu seras bien

rassasiée de ponts neufs, quand tu auras bu jusqu'à la lie notre vieux répertoire, tu reconnaîtras une saveur nouvelle aux accords de Bethoven, aux accents de Rossini; serinée par tous les orchestres du continent, tu trouveras peut-être des chants sur tes lèvres, des musiciens se lèveront dans tes villes, et tu rendras l'Europe attentive à tes concerts comme tu l'as rendue attentive au bruit de tes machines et aux vers de tes poètes.

IV.

Un dimanche à Londres. — Influence de l'habitude sur les destinées de la Grande-Bretagne. — Églises gothiques. — Zoological garden. — La femme française.

Nous allâmes nous asseoir à la table hospitalière de M. W. Après le déjeuner où le thé circula suivant l'usage depuis le commencement jusqu'à la fin du repas, notre hôte nous conduisit au parc Saint-James. Ce jardin commençait à s'animer ; des groupes endimanchés se rassemblaient sur le chemin de la garde montante annoncée de loin par le retentissement des cymbales. A Londres il est rare de voir des armes dans les rues. La garnison est composée de trois régimens de cuirassiers, deux rouges ou *Life guards*, un bleu nommé *Horse guards*, et de trois régimens de grenadiers à pied. Ces six corps, peu nombreux, forment la garde royale ; ils envoient tour à tour une compa-

gnie au palais ; c'est plutôt un ornement qu'une défense. Les *barracks*, ou casernes, s'étendent derrière le jardin ; pour se rendre au château la troupe ne traverse que des allées. A Paris nous faisons précéder notre infanterie par une double rangée de portehaches, notre cavalerie par une avant-garde, le mousquet au poing ou la lance baissée. Quand un régiment français se dirige, en pleine paix, vers le Carrousel ou les Champs-Élysées, on croirait qu'il s'agit d'enfoncer un carré ou de briser la porte d'une ville ; les Anglais dédaignent ce menaçant appareil, ils prétendent que les sapeurs sont rarement utiles, si ce n'est comme *jalonneurs* ; ils allèguent le guidon écarlate qui surmonte la carabine du sapeur bava­rois. Tandis que nous agitions cette question stratégique, nous vîmes paraître les aigrettes rouges des grenadiers de Coldstream ; derrière les musiciens marchaient les tambours et les fifres grotesquement couverts de galons blancs et bleus.

En France, pays tapageur, le tambour jouit d'une importance toute locale ; aucun

soldat de l'Europe n'égalera sa verve oratoire et l'agilité prestigieuse de ses baguettes. Il est encore un caractère commun aux armées étrangères, c'est la considération qu'on y accorde aux sous-officiers. Un sergent allemand est un personnage respecté. En Angleterre, le sergent, ou l'*officier non commissionné*, porté l'écharpe, il fut le dernier de toute l'Europe à quitter la hallebarde; dans la garde, deux épaulettes d'or, plus brillantes que celles de nos capitaines, sont le signe de son grade. Cette importance du sergent tient probablement à la nullité de l'officier. Dans un pays où les commissions s'achètent, où le sous-lieutenant n'est pas obligé, comme chez nous, de prouver sa capacité dans les examens, et de passer à Saint-Cyr par tous les détails de la vie militaire, il n'est pas étonnant que l'expérience du sergent soit utile, son autorité sur le soldat salutaire, et que son grade s'élève en dignité.

Nous connaissons depuis Portsmouth la pauvreté, disons mieux, la discordance horrible des orchestres militaires. Dans les trois régimens de la garde à pied, la musique est

une réunion d'artistes allemands ; la grosse caisse , le triangle et les cymbales sont tenus par des nègres en costume oriental. Ces hommes noirs , vêtus d'écarlate , galonnés d'or et coiffés de turbans blancs , rappellent les colonies du midi , du levant , toute la partie asiatique et africaine de la puissance anglaise. Laisant la foule se précipiter sous la porte étroite de Saint-James , nous pénétrâmes dans l'intérieur du palais. Nous aperçûmes par une fenêtre les grenadiers alignés dans la cour. On voyait briller dans les rangs quelques-unes de ces médailles d'argent qui furent distribuées aux combattans de Waterloo.

Au moment où le drapeau bleu , coupé d'une large croix rouge , fut planté dans le sol , la musique exécuta l'ouverture de Gustave avec un goût et un ensemble admirables. Artistes germains , musique française , reste à l'Angleterre l'honneur du choix.

Nous vîmes en passant la chapelle du roi , remarquable seulement par sa simplicité.

En sortant , nous nous retournâmes pour considérer le palais enfumé jusqu'à ce qu'un détour du chemin nous eût caché cette étroite

et noire forteresse de briques. Le dimanche, Londres s'attriste; les boutiques sont fermées, les rues désertes. Dans cette observation si rigoureuse, que plusieurs l'ont nommée idolâtrie, je retrouve toute la constance anglaise. L'Anglais tient à son dimanche comme il tient au bonnet carré des étudiants, à la perruque du grand chancelier.

Cet instinct, parfois ridicule dans le détail de ses manifestations, exerce la plus heureuse influence sur les destinées de la Grande-Bretagne. Esclave lui-même de ses vieilles mœurs, l'Anglais a compris l'intérêt qu'un Indien pouvait attacher à son turban, un nègre à ses fétiches; il n'a pas heurté de front des idées si fortement enracinées, il a laissé le temps former, par une transition douce, le passage de la barbarie à la civilisation. Le Français, au contraire, cède rarement à l'habitude, et ne sait pas respecter, chez les peuples vaincus, ce qu'il ne connaît pas chez lui-même; il rira du manteau d'un Bédouin, du voile d'une madone; aussi son passage à travers les nations n'a jamais été que celui d'un torrent. Que de fois, salué de l'amour

des peuples , il s'est vu repousser par leur colère ! Que de fois il a perdu par le poignard ce qu'il avait conquis par l'épée ! Combien d'armées victorieuses l'Italie et l'Espagne n'ont elles pas englouties depuis les chevaliers ciselés de Charles VIII, qui s'en allaient prendre Naples au sortir d'un tournoi, jusqu'aux soldats qui tombèrent en 1812 sous le couteau des guerillas ! A peine au Caire, nous soulevons contre nous une ardente population ; et, malgré tant d'enseignemens, Alger, cette semence française jetée au sol arabe, semble battue par tous les vents ; nul ne sait jusqu'où pourra s'élever la faible tige.

La vénération de l'Angleterre pour l'habitude établit sa domination d'une manière lente, mais sûre. Elle n'a pas, il est vrai, la même popularité que la France parmi les peuples européens ; elle est bizarre, enfermée dans ses mœurs comme la châtaigne dans son écorce hérissée ; mais sa domination au-delà des mers est solide ; elle pose sur ses colonies un bras affermi.

Voilà ce que produit au dehors le penchant de l'Angleterre pour l'habitude : à l'intérieur

cette passion ne lui rend pas de moins importants services. Pour que ce peuple pût équiper ses vaisseaux, construire ses machines, dresser les vastes comptoirs où il commerce avec le monde, se livrer à cet immense travail sur la matière qui devait absorber toutes ses facultés, il fallait qu'il ne fût pas obligé de remettre chaque jour ses lois en question, d'être comme la France en ébullition perpétuelle : aussi de bonne heure s'est-il choisi une forme de gouvernement que le continent a copié, puis dépassé plus tard ; il s'est fait une constitution sage, à laquelle il reste encore fidèle. Dans l'Angleterre officielle on reconnaîtrait sous un léger vernis moderne toute la monarchie de Guillaume III. En France on croirait que plusieurs races, plusieurs nations se sont succédées sur le même sol, sans autre lien qu'un caractère général de mobilité. L'ancienne France, c'étaient le roi, la noblesse, les mousquetaires, les gardes-du-corps, les conseillers au parlement, les bourgeois, les abbés ; nous reste-t-il quelque chose de cette France ? N'avons-nous pas perdu les traces même de la France impériale ?

Notre indifférence pour l'ancien est encore accélérée par une passion folle pour le nouveau. Un besoin, un système fermente-t-il sur le continent, c'est en France qu'il se publiera ; c'est là qu'il recevra tout son développement dans le premier élan d'un inconstant mais chaleureux enthousiasme. Lorsque l'Europe voulait être monarchique, y eut-il des sujets plus dévoués que les Français, une plus noble famille que les Bourbons, un plus bel écu que ces fleurs de lis, dont toute maison souveraine tenait à honneur de parer ses armes ? L'effervescence républicaine fut-elle représentée avec plus de fougue que chez ce peuple naguère amoureux de ses rois ? Fut-il une plus grande personnification du monarque que Louis XIV, du conquérant que Napoléon ? Dès qu'une pensée énergique nous saisit, elle éclate aux yeux de l'Europe entière et monte au ciel comme une fusée brillante, mais qui bientôt retombe en gerbe pour faire place à d'autres apparitions. Destinée glorieuse sans doute, que celle de mettre en lumière la pensée secrète de l'Europe, de faire ce que l'étranger n'oserait dire ; mais à ce

rude métier la France se sacrifie : c'est l'homme de génie qui passe à travers le monde pour être à la fois sa victime et son flambeau. Tandis que pour instruire l'Europe nous marchons sur un terrain continuellement ébranlé, les peuples au-delà de nos frontières profitent sans danger de notre expérience et réduisent doucement en synthèse ce que nous n'acquérons qu'au prix d'une longue et sanglante analyse.

Chacune des nations européennes est un livre, livre écrit en caractères bizarres, mais qu'il serait beau de déchiffrer. Le premier aspect d'un pays donne des arbres verts ou noirs, des maisons rouges ou blanches, un ciel bleu, roux, ou couleur de plomb ; il y a du charme dans ce coup d'œil. Toutefois il ne satisfait pas toute notre curiosité.

Nous nous demandons ce qu'il y a de commun entre les différens traits qui composent la physionomie d'un peuple, quel est le lien qui unit le faisceau. Où trouverez-vous cette idée générale, ce résumé du pays que vous cherchez ? Est-ce dans ses théories politiques ? dans le nom et les formes du gouvernement

qui le régit? L'idée est aujourd'hui spécieuse; il y a deux ou trois cents ans, elle pouvait être vraie.

Au commencement des sociétés l'ignorance pèse sur tous les hommes; cependant le monde ne marcherait pas sans une pensée providentielle; le mouvement social a besoin pour s'accomplir d'une direction, d'un centre. C'est un roi qui se trouve investi de l'autorité. Comme cette autorité n'a pas été discutée, comme elle n'est pas fondée sur la supériorité d'intelligence, on l'investit d'un caractère sacré; elle vient du ciel.

Plus tard, quand la science s'est répandue, quand la raison s'est fait jour, quand l'argumentation peut prendre la place de cet échafaudage de sentimens qui soutenait d'abord l'édifice social, on reconnaît le danger de laisser toute puissance entre les mains d'un seul, on sent l'avantage de la multiplicité des avis dans la délibération; le pouvoir souverain se partage. En même temps il change de rôle; d'actif qu'il était dans les mains d'un seul, il devient passif entré celles de plusieurs. Le roi donnait l'impulsion à la société tout en-

tière ; les corps politiques qu'on lui associe ne sont plus que les interprètes des besoins de la masse. On veut que leur travail se borne à constater, à enregistrer fidèlement ses vœux. C'est que la nation peut agir par elle-même ; la vie du corps social n'est plus seulement dans la tête, elle s'est répandue dans tous les membres. Dès-lors ce n'est pas dans la politique qu'on doit chercher le pays ; il est ailleurs. Vous ne le trouverez pas dans les lois, mais dans la pensée qui les a dictées. C'est dans le caractère de la nation que réside le véritable principe ; c'est de là que la religion, les arts, l'industrie, la législation prennent leur source. Les physiologistes ont fait le tableau des races animées ; faisons celui des races intelligentes et sensibles. Quand on aura dit quels instincts sont plus développés chez ce peuple, quelle passion prédomine chez cet autre ; quand ces affections constatées dans le présent auront été retrouvées dans l'histoire, on pourra se vanter de connaître les peuples, on pourra pressentir et guider leur avenir. C'est la philosophie qu'il nous faut invoquer ; c'est d'elle en effet que s'inspirent tous les sa-

vans intelligens de notre âge. L'histoire déclare qu'elle ne veut plus inscrire seulement les faits, mais les sentiments qui les ont inspirés; elle s'annonce comme une grande psychologie. Aucune science ne peut plus se passer de la connaissance de l'ame, sous peine de rester au-dessous du siècle.

A peine eûmes-nous dépassé les dernières maisons de Londres, que nous retrouvâmes les verts gazons coupés dans tous les sens par de fortes haies. A travers ces barrières fermées aux bestiaux, d'ingénieuses ouvertures sont ménagées aux promeneurs. A chaque instant des mécaniques plus ou moins compliquées forcent les passans à prendre la file. Nous avions appris déjà sur le pont de Waterloo jusqu'à quel raffinement les Anglais ont porté la science du tourniquet. C'est dans la campagne que cet art se déploie avec une richesse d'invention, une profusion d'idées vraiment surprenantes. Souvent, dans un défilé négligé par le mécanicien, l'escalade devient nécessaire. Un pareil paysage devait donner l'idée de la course au clocher.

Le spectacle des promeneurs gravissant les barricades, offre souvent de jolis détails, c'est une femme qui reste indécise au haut d'une barrière, ou qui laisse en glissant, son chapeau pendu par le voile à quelque branche élevée. De pareils plaisirs seraient peu goûtés des Parisiennes; mais l'Anglaise ressemble à la chèvre, elle se plaît sur les hautes montagnes, sur les rochers tremblans. Soit qu'elle conduise son mulet sur les neiges du Montanvert, soit que le bâton ferré en main elle parcoure les glaciers de l'Oberland, sa démarche assurée et légère décèle la compagnie du voyageur le plus hardi, le plus aventureux de la terre.

Nous rencontrâmes dans cette premenade un ami de M. W. Ce *gentleman*, avec la politesse exquise que l'Anglais sait témoigner aux étrangers, nous invita à nous reposer dans sa maison pour y faire un *lunch*, sorte de collation que rend indispensable la légèreté des déjeûners anglais. Par l'usage du *lunch*, s'explique l'innombrable quantité de pâtisseries qui dressent leur étalage le long des rues. Là, tout en promenant au hasard

sa main sur les mince-pies, les *oyster cakes*, les puddings, on parcourt les énormes colonnes du *Globe* ou du *Standart*. Quelquefois on pénètre dans le salon; sur la table, dans de vastes verres à pied, pétille le *ginger beer* que chaque Anglais voit mousser avec un doux sourire, mais que tout Français, nouvellement débarqué du continent, repoussera de ses lèvres avec horreur. Entre les pyramides de gâteaux se montrent presque toujours des têtes blondes, si douces que, dans *Stello*, M. Alfred de Vigny avait fait de Kitty Bell une pâtissière.

Nous visitâmes avec M. W. une petite église ornée d'ogives. Notre guide, un de ces hommes loyaux, au cœur desquels se conserve tout l'ancien patriotisme, toute la verte nationalité d'autrefois, nous fit remarquer combien ces formes grêles, élancées s'harmonisaient bien avec la pensée chrétienne. Je suis de cet avis, mais je crains que nulle part en Angleterre, on ne retrouve dans son intégrité le type de l'architecture si mal à propos appelée gothique. Dieu sait les imprécations qui échappent à M. Quatremère de Quincy,

dans son Dictionnaire archéologique sur les clochers anglais, clochers placés le plus souvent au milieu de l'église, de manière à détruire toute la grace de l'édifice. Je serais suspect de partialité, si j'opposais à ces constructions baroques les cathédrales de France, mais certes, peu de monumens en Angleterre approchent de la majesté des flèches allemandes. Je ne crois pas qu'au siècle où nous sommes, l'architecture soit en progrès dans aucun pays. Depuis long-temps cet art n'invente plus. Nous voyons un mouvement marqué dans l'antiquité. Le temple égyptien a son caractère; le grec, le gothique ont les leurs. Depuis Louis XIV, on est retourné au grec; la progression s'est arrêtée. Il est certain, toutefois, que les notions artistiques ont pris de nos jours un caractère de généralité, de diffusion très remarquable. S'il y a moins de grands architectes, la masse est plus sensible aux beautés de l'architecture. Une autre qualité de notre époque, c'est la protection accordée à tous les genres. L'art gothique n'est plus dédaigné comme par le passé; les cathédrales, avec leurs rosaces et

leurs fleurons ne sont plus dans nos villes des monumens incompris ; les hommes d'art et de poésie se sont étonnés de l'oubli dans lequel nous laissions tomber ces beaux édifices, ils les ont montrés à la masse, et la masse s'est prise d'admiration. C'est à qui s'épuiserait en phrases louangeuses sur Notre-Dame de Paris, Notre-Dame que tous ignoreraient sans le roman de Victor Hugo, et qu'on dirait sortie de terre à la parole de cet enchanteur. Ce nouvel enthousiasme n'a pas détruit le style grec ; nous réparons les vieux édifices, nous dressons au Palais de Justice une statue à Saint-Louis ; en même temps nous élevons un temple à péristyle, un temple soutenu par des colonnes. Notre époque admet dans ses constructions le portique athénien et la flèche du quinzième siècle, comme elle reçoit dans ses corps politiques les représentans de toutes les doctrines, dans ses temples les ministres de toutes les religions. Nous sommes arrivés à l'éclectisme en architecture comme en toutes choses. Si je ne me trompe, le caractère architectural de notre époque ne sera pas la prédominance exclu-

sive de tel ou tel style, mais une fusion élégante de tous les ornemens. En même temps, comme les procédés de l'art se seront perfectionnés par une longue pratique on exigera de l'architecte, sinon une inspiration vigoureuse, du moins des combinaisons pleines de grace et d'harmonie. Quant aux anciens édifices, ils resteront comme de nobles représentans du passé; tandis que le poète y viendra trouver de saintes émotions, que sa pensée montera vers le ciel avec les hardis piliers, que nuancée de mille couleurs comme ces reflets que les vitraux laissent tomber sur les dalles, elle se peindra par-delà les voûtes des chœurs éblouissans de séraphins et d'archanges, qu'à la vue des figures monstrueuses, des costumes étranges sculptés sur les chapiteaux, l'historien s'enivrera de ces parfums qu'exhalent pour l'homme d'étude les mœurs des temps qui ne sont plus, le philosophe aussi viendra faire sa station dans l'église brunie; ce ne sont point des sentimens, mais des faits qu'il y cherchera. Lorsqu'il verra la flèche porter à travers les nuages une croix étincelante, il écrira sur son livre :

Ce peuple fut religieux; puis, en voyant une construction de briques, surmontée d'un pignon grotesque, il ajoutera : Cet autre peuple ne connut point l'art.

Nous suivîmes quelque temps une route ombragée; à chaque instant des femmes, des enfans passaient emportés au galop par des ânes fiers de leur charge. Nous approchions d'*Hamstead*, le Montmorency de Londres. Plus loin nous trouvâmes la petite colline de *Primerose* couverte d'une foule joyeuse et parée. C'est dans les divertissemens populaires que l'on reconnaît le mieux combien les différences de mœurs qui séparaient autrefois l'Angleterre de la France s'effacent de jour en jour. A *Primerose hill* les jeux des enfans, la toilette des femmes, tout était français; sans la vapeur du charbon de terre qui, suspendue sur Londres comme un dôme, teignait l'horizon d'une couleur locale et caractéristique, on aurait pu se croire dans la plaine de Saint-Denis.

Je l'ai remarqué plus d'une fois; c'est dans les capitales que la diversité des nations se

fait le moins sentir. Toutes les grandes villes ont un air de famille; on y sent je ne sais quel vent européen qui vient lutter contre l'influence du terroir. J'ai trouvé moins d'étrangeté à Vienne qu'à Saltzbourg, à Londres qu'à Portsmouth. Il est possible que l'œil et la pensée s'accoutument au sol, aux mœurs de l'étranger, qu'après avoir traversé une vaste étendue de pays on se blase sur le sentiment de la nouveauté; mais j'aimerais mieux croire que les capitales se ressemblent parce qu'elles résument tous les élémens des pays, que c'est par leur canal que les communications s'établissent et que s'opère lentement l'œuvre du nivellement européen.

Primerose hill est une petite élévation toute verdoyante et d'une rondeur parfaite. Homère l'eût comparée au bouclier d'un géant. De cette hauteur on suit de l'œil à travers la prairie mille petits sentiers qui conduisent à Londres, couverts par des lignes animées de promeneurs. Les vêtemens brillans du dimanche se détachent gaiement sur la verdure.

En rentrant dans la ville, nous visitâmes le jardin zoologique. Cet établissement n'a

pas été conçu sur une échelle aussi vaste que notre Jardin des plantes, mais il est plus gracieux. Les animaux y sont moins nombreux, plus curieux peut-être. Ce ne sont pas, il est vrai, ces grands carrés de verdure, ces plantes soigneusement étiquetées, tout cet alignement où se révèle l'esprit systématique français, car si les systèmes vivent peu de temps en France, ils n'y sont pas moins systèmes et systèmes plus qu'ailleurs; ce sont des allées qui tournent et s'égarant, des touffes de verdure jetées comme au hasard où les dahlias épanouissent leurs têtes jaunes et pourpres. Nous nous arrêtâmes devant une pièce d'eau où barbottaient des canards chinois, une loutre y poursuivait des poissons. Plus loin rampait lourdement une tortue énorme; nous remarquâmes un rhinocéros armé de sa corne pointue. Les habitans de Londres sont presque aussi fiers de ce monstre cuirassé que la ville de Berne de ses ours.

Les cages où mugissent le lion et la panthère ne sont pas disposées avec autant d'ordre, ni peut-être de solidité qu'au Jardin des plantes. Le *zoological garden* possède,

entre autres bizarreries, une collection complète de souris grises et blanches, pleines de vie et de souplesse.

Nous vîmes passer dans une allée une dame française; elle était facile à distinguer. Rien n'est plus rare en Angleterre qu'une femme de notre pays; il est vrai que la Grande-Bretagne ne se montre pas toujours engageante. Soit à Drury Lane, soit au Théâtre olympique nous avons vu paraître sur la scène une marchande de modes parisienne indiscreète, grimacière, répétant *madame* à chaque phrase. Du babil, des révérences et des rubans, beaucoup d'Anglais ne voient pas autre chose dans la Française. Je ne saurais leur en faire un reproche. Il y a dans la femme anglaise un spiritualisme pur, une mélancolie rêveuse, d'autant plus pénétrants qu'on ne s'attend pas à voir fleurir cette poésie suave sur la terre des ateliers grinçans et des forges embrasées. En France, au contraire, où est la femme? est-ce *la jeune personne* que l'on promène dans nos salons? la jeune personne qui fuit comme une audace coupable tout sentiment, toute idée! Pen-

dant quinze ans elle fait partie de la robe de sa mère; puis, lorsqu'elle s'ennuie d'enluminer des cartes géographiques, de faire subir aux visiteurs des têtes de minerve en 1815, des caprices brillans ou des morceaux favoris en 1834, le mari se présente. *Le mari* ce n'est ni Jules ni Adolphe, c'est pour la jeune personne quelque chose de mixte, un être qui tient à la fois de l'homme, du cabriolet et du cachemire. Quant au jeune homme, ce qu'il cherche, c'est *un parti*, singulière création où l'on trouve en même temps de la femme, de l'argent comptant et du fonds de terre. Pendant un mois le mari et le parti s'entrevoient tous les jours dans un salon, à la clarté des bougies. Chaque matin il faut que le parti reçoive du mari un bouquet aussi ponctuel que la gazette. Ce commerce a-t-il fait son temps, on procède au mariage, c'est-à-dire on rassemble à son de trompe tous ses amis, on fait de sa maison une place publique pour que cette foule indifférente et curieuse observe ce qui devrait se cacher dans l'intimité la plus étroite, un homme et une femme qui commencent à s'aimer pour la

vie. Quelquefois des unions formées sous de pareils auspices ont un succès inattendu. Des habitudes amicales s'établissent ; la femme aime ses enfans, estime son époux et remplit exactement ses devoirs ; mais ce qu'il y a de vraiment femme en elle, ce sentiment profond de l'art, ces pensées poétiques, cette religion intime, cet amour pur, dévoué, toutes ces affections éthérées qui donnent aux traits une expression si noble, ne se développent jamais chez elle. Elle vit au sein d'une famille nombreuse avec ses instincts confus de jeune fille. Ame toujours incomplète, pauvre papillon qui meurt chrysalide.

Parfois aussi, lorsque les bougies sont éteintes, les banquettes enlevées, la femme se déploie tout à coup. Elle se trouve enchaînée à un homme indigne d'elle, un homme que ses émotions ne feront jamais palpiter ; c'est le cadavre de Mézence. Vierge et neuve, elle s'était élancée au-devant de l'être idéal, de l'homme romanesque, plein de jeunesse et de poésie ; les fleurs de la couronne nuptiale ne sont pas encore fanées, qu'elle se voit seule avec un époux trivial ; vingt mauvais lieux le

lui ont envoyé blasé, flétri, incapable à jamais d'aimer. A ces ignorances trompées, à ces ingénuités surprises, que reste-t-il à faire ? Rien autre chose, j'en ai peur, que caresser des enfans et prier Dieu.

En Angleterre on n'obtient une femme que par une persévérance de plusieurs années. Ce n'est pas *en grande société*, mais dans une promenade au fond d'un bois, sur la nacelle qui traverse un lac, que ces deux ames se pénètrent. Tout est mystérieux, illisible pour la foule. C'est un grand honneur pour les deux sexes que d'avoir mérité cette confiance. Elle permet à la femme de juger, de sentir, et la préserve de l'impatience ignorante qui, pour la jeune fille française, revêt d'avance un mari de toutes les perfections. L'indépendance des Anglaises avant le mariage est remplacée plus tard par une soumission, une retenue exemplaires. Ces deux faits sont la conséquence rigoureuse l'un de l'autre. C'est parce qu'il y a liberté, lumière dans le choix, que le lien est étroit et solide ; c'est par la même raison qu'il est respecté, que sa rupture est marquée d'une tache infa-

mante. En France la séparation n'impose aucune flétrissure. Sur des nœuds si hâtivement formés, il est impossible qu'il ne s'en trouve pas d'intolérables; la société n'a pas le droit de se montrer sévère envers ceux que sa mauvaise organisation a brisés.

Saint-Paul. — Le Monument. — La tour de Londres.
— Le Tunnel. — Rives de la Tamise. — Théâtre de
Covent Garden: — Génie de Shakespeare.

Nous nous glissâmes pendant un office dans l'église de Saint-Paul. Ce monument est imposant par sa masse; l'œil suit avec étonnement les longs rubans blancs que la pluie a tracés sur ses murailles noircies; mais le Saint-Paul de Londres est une copie du Saint-Pierre de Rome, chacun le sait. Le génie anglais ne plane pas sur cette coupole; sa vue ne reproduit aucun trait de l'histoire ni du caractère britannique; forme immense, mais sans expression; temple vide, dont la gravure peut donner une idée complète.

Nous eûmes à peine le temps de jeter un coup d'œil sur l'intérieur de l'édifice. Lorsque les chants religieux eurent cessé, nous fûmes invités à nous retirer avec la foule. L'usage d'ouvrir sans interruption les églises

est particulier au catholicisme. Le caractère du catholicisme, son nom le dit, c'est l'universalité. Cette croyance veut embrasser la vie de l'homme, comme ses ministres ont la noble ambition de convertir toute la terre; et le dôme romain, le globe qui termine les basiliques, est bien l'image de cette prétention à subjuguier l'univers.

Le protestantisme a moins de généralité; il circonscrit le sentiment religieux, lui donne une place comme aux autres désirs et le satisfait à certaines heures. Hors de ces instans, l'église n'est plus un lieu saint; c'est un monument public, un spectacle que l'on exploite et dont vous ne jouissez qu'à prix d'argent.

Les étrangers sont choqués de cette habitude mercantile; ils oublient que la spécialité de l'Angleterre (je ne veux pas lui contester ses autres gloires), c'est l'industrie qui produit, le commerce qui distribue. Il n'est pas étonnant que la tension de tous les esprits vers ces objets ait introduit dans les mœurs, dans le langage, une foule de traditions commerciales. Un homme *respectable* signifie surtout un homme riche. On ne dit pas *cette salle*

contient tant de spectateurs, mais tant de livres sterling. N'oublions pas que depuis plusieurs années cet esprit de négoce s'est modifié. Le sentiment d'appropriation est un mobile salulaire; il doit avoir sa place dans l'Europe comme il a sa place dans le cœur de l'homme, et sans doute l'Angleterre le conservera; mais il doit perdre, il perd déjà par les relations avec le continent ce qu'il avait de trop exclusif. L'Europe est un grand orchestre où les nations retentissent comme autant d'instrumens divers. Écoutez hors du concert le cor, le hautbois ou la clarinette; quelle que soit l'habileté de l'artiste, vous trouverez quelque rudesse dans ses accens. Qu'il se mêle au violon, à la basse, au trombone, toutes les aspérités se fondront dans l'harmonie. Ce sera toujours le même timbre, mais il ne se détachera des autres voix de l'orchestre qu'avec une douceur infinie.

En traversant les rues noires et populeuses de la cité, nous arrivâmes au Monument. C'est une haute colonne de pierre cannelée, érigée en mémoire d'un incendie qui dévora la plus

grande partie de Londres. Le monument conserve l'image de ce désastre ; il se termine par un globe de cuivre étincelant au soleil, et qui de loin peut offrir l'apparence d'une flamme. Du sommet de la colonne on découvre un spectacle plus étendu que varié : ce ne sont de toutes parts que maisons de briques parfois couvertes en tuiles ; l'ensemble de la ville est d'un rouge obscur ; la Tamise rompt seule l'uniformité et coupe ces formes brunes comme un large ruban bleu.

Du monument nous nous dirigeâmes vers la fameuse Tour. Presque toutes les villes européennes possèdent une métropole ceinte de murs autour desquels la ville moderne s'est formée. C'est dans ce centre antique que l'on saisit le mieux le caractère local, et que les souvenirs historiques se présentent en plus grand nombre. Paris a sa vieille cité. A la vue de cette île qui s'avance en triangle, des tours noires et pointues du Palais de Justice on peut traverser le moyen-âge et remonter à l'attaque de Paris par les Normands. A Londres, quand vous dépassez Saint-Paul, il semble que vous vous enfoncez par degrés dans l'his-

toire de la Grande-Bretagne. Loin derrière vous, le bruit de la ville nouvelle, Pall mall, Oxford street, riche de bazars et d'étalages somptueux; devant, la ville ancienne. Là les souvenirs de Shakespeare vous envahissent, vous n'arrivez à la Tour qu'escorté des fantômes du duc de Clarence et de Richard III.

La Tour est un fort entouré de dépendances considérables. Le bâtiment principal est flanqué de quatre tourelles; on le dit commencé par Guillaume-le-Conquérant et terminé par Guillaume-le-Roux. La mousse et les lézards qui serpentent le long de ces vieux murs feraient croire à cette vénérable origine. Avant d'entrer dans la forteresse, nous en fîmes le tour pour juger de l'ensemble de l'édifice; nous nous présentâmes ensuite à la principale entrée. Là nous trouvâmes un poste de gardiens coiffés de toques en velours noir; les armes d'Angleterre brillaient sur leurs poitrines et par-derrière des fleurs de lis d'argent s'enlaçaient sur leurs casaques rouges. La Tour est consacrée tout entière aux souvenirs historiques; édifice, costumes, les Anglais ont voulu que tout fût d'accord, et que

dans ce vieux monument rien ne pût troubler la pensée de l'observateur qui voudrait se reporter à l'époque de Henri VIII.

Qu'importe, en effet, à la civilisation moderne que le culte du passé puisse se réfugier dans cet asile? Il est nécessaire sans doute que le dix-neuvième siècle monte sur le dix-huitième, qui lui-même s'était édifié sur les ruines de tant d'autres; peu à peu les nouvelles idées balaient les anciennes formes; mais il est bien que le passé revive dans la littérature, dans les arts, il est bien qu'il existe des lieux où l'homme puisse se retremper dans les anciennes mœurs et dans les anciennes croyances. C'est en voyant quel était l'esprit de l'humanité dans Rome, sous les Césars, quel il fut dans l'Angleterre de Henri VIII, que nous devinons la direction qui nous reste à suivre, que nous apprenons à ne pas laisser dépérir notre héritage de travail et de progrès.

Un des gardiens se présenta pour nous conduire dans la Tour, mais d'abord il prit solennellement son épée, épée longue et pesante, épée à vaste poignée de fer. Nous laissâmes

de côté la ménagerie ; elle nous parut manquer d'à-propos dans un pareil lieu. On nous conduisit d'abord dans une salle hérissée de haches et de pertuisanes dentelées , de massues garnies de pointes , armes d'une époque sans pitié. Au fond de cette galerie noire de fer , un mannequin couvert d'oripeaux chevauche sur un coursier de bois ; c'est la reine Élisabeth ; un page la conduit par la bride. Après avoir contemplé l'ensemble de cette forêt d'acier , nous arrivâmes aux détails. Entre autres instrumens de forme plus ou moins inusitée , nous remarquâmes une longuelance , dont le fer , en forme de collier s'ouvre par un ressort et peut enfermer le cou d'un ennemi. Quels détails affreux , quels révoltans épisodes devait cacher ce carnage corps à corps , ces embrassemens d'hommes de fer. Les instrumens de torture , pris sur la flotte de Philippe II , offrent plus d'intérêt encore. Notre guide fit jouer devant nous la vis à serrer les pouces ; nous parcourûmes des yeux les menottes à persuader les mains ; les brodequins à convaincre les pieds et autres syllogismes. Tous ces genres de

preuves épars sur le plancher, forment un beau morceau d'éloquence religieuse. Ce n'est pas que je fasse le christianisme solidaire de ces absurdités sanglantes; je me plais à voir cette pure croyance planer au-dessus des hommes qui l'ont méconnue, des siècles qui l'ont dénaturée; mais il est des républicains auxquels on ne peut arracher un désaveu formel des crimes de la révolution française; il est aussi des catholiques dont on n'obtiendra jamais la condamnation énergique des horreurs de l'inquisition.

Plus loin, contre une fenêtre, le jour tombe sur la hache qui trancha la tête d'Anne de Boulen. Préoccupés du tableau de Paul de Laroche, nous demandâmes à voir le fer sous lequel avait péri Jeanne Grey : on nous répondit que c'était le même. Ce fer est un noir et lourd couteau de boucher; ce n'est point là le poignard doré, la hache étincelante qui devaient seuls frapper une reine. Ne cherchez point à la tour la tragédie de Racine; vous n'y trouverez que le drame de Shakespeare, le meurtre dans sa vérité sanglante. Heureux, mille fois heureux, ceux qui n'ont

vu dans le moyen-âge que de nobles dames, d'élégans troubadours et de vaillans chevaliers. Ceux-là font parader devant eux, toute couverte de plumes et de velours, cette sérieuse époque que les Anglais ont appelée l'âge noir *. Nous avons adopté le terme plus vague de moyen-âge, mot créé pour ménager tous les intérêts, toutes les croyances; si nous réprouvions publiquement ce temps sinistre, il en réjaillirait quelque flétrissure sur la foi religieuse et politique qu'il nous a léguée, et qui palpite encore dans de nobles cœurs; l'heure de la postérité impartiale a sonné pour la Grèce et pour Rome; elle n'est pas arrivée encore pour la vieille France.

En traversant une cour, nous pénétrâmes dans un second corps de bâtiment. Au rez-de-chaussée sont rangées des pièces d'artillerie extrêmement curieuses. L'une d'elles, long tuyau de fonte, a fait feu sur les Français à Crécy. Il y a loin de cet engin grossier aux canons de notre époque, roulant sur quatre roues, trainés par six chevaux, em-

* The dark age.

portant dans un nuage de poussière leurs artilleurs assis sur l'avant-train. Les progrès de l'art militaire ne le sauveront pas de sa ruine. Né dans une société destinée à se perfectionner sans cesse, il a subi, comme toutes les applications de la pensée humaine, l'influence de la réflexion; mais cette même civilisation qui l'a développé finira par le proscrire. Qu'est devenue la fauconnerie? Qu'avons-nous fait du blason? Qu'avons-nous fait de tant d'arts et de sciences laissés en chemin par l'humanité, comme ces herbages inutiles qu'un fleuve charrie quelque temps et qu'il dépose enfin sur ses rives?

Une pièce de canon porte cette insolente devise : *Ultima ratio regum*. Une troisième, plus ancienne peut-être, est chargée de dessins et de moulures, son affût est composé de deux furies de bronze dont les queues de serpent se tordent et s'enlacent. Au milieu de cette salle consacrée aux machines de guerre s'ouvre un escalier décoré de magnifiques trophées; parmi les armes qui s'y croisent, je crus reconnaître plusieurs cuirasses françaises, peut-être ces débris ont-ils été ra-

massés dans les plaines du mont Saint-Jean ; je l'ignore ; notre guide ne prononça pas devant nous les noms de Waterloo ni de Trafalgar, et passa silencieusement devant les dépouilles guerrières. Il y avait dans cette omission de Waterloo devant des Français, une délicatesse bien supérieure aux règles vulgaires de la politesse.

Après avoir franchi le riche escalier, nous entrâmes dans une nouvelle galerie ; des chevaliers armés de toutes pièces, montés sur des chevaux caparaçonnés, y sont rangés en ordre de bataille. Ce sont les armures authentiques des rois d'Angleterre. Dans cette foule brillante d'acier, on reconnaît Henri VIII à son large corselet, à ses énormes cuissards. Le portrait d'Élisabeth est gravé sur la cuirasse élégante de Leicester.

Nous suivîmes avec étonnement l'influence des époques sur cette longue file d'armures. Les premiers hommes et les premiers chevaux courbent sous le fer ; peu à peu les dextriers perdent leurs chanfreins, les cavaliers se débarrassent de leurs genouillères. On devine les progrès de l'artillerie ; les plas-

trons, les hauberts, où venait se briser le bâton des manans, confessent enfin leur impuissance, et tombent devant l'arme à feu.

Ces figures creuses et retentissantes de guerriers, ces squelettes de fer conservent encore un simulacre des passions politiques qui animaient leurs possesseurs. Les uns sont couverts de roses blanches, les autres parent de roses rouges le poitrail de leurs chevaux. Spectacle étrange pour la postérité. Que nous importent aujourd'hui le Guelfe et le Gibelin, le huguenot et le ligueur, York ou Lancastre? En voyant le néant où sont tombées ces factions d'un autre âge, comment ne rougirions-nous pas de celles qui divisent encore le notre?

Cependant dans ce siècle, qui se dit à bon droit plus éclairé que tous les autres, qu'un homme se lève, que sans attacher aucun ruban à sa boutonnière, il prenne à tâche le bonheur de tous, qu'il distribue tour à tour l'éloge ou le blâme à la république, à la fleur de lis, au coq gaulois, beaucoup l'accuseront de mobilité, d'inconstance, peu salueront en lui la constance la plus difficile,

la plus courageuse de toutes, celle de l'impartialité.

Derrière l'escadron des rois se cache la moins éclatante, mais la plus précieuse de toutes les armures, celle d'un Normand du neuvième siècle. On voit ce barbare coiffé du casque pointu, caché sous une cotte de mailles à longs plis, portant d'une main l'épée à deux tranchans, de l'autre le bouclier ovale, noir, terrible, tel en un mot qu'il apparaissait sur les côtes de France et venait troubler la vieillesse de Charlemagne. En face des souverains les archers anglais si redoutés de nos hommes d'armes se tiennent debout l'arc à la main, le pot en tête; en tâtant leur pourpoint on sent percer sous l'étoffe l'écaille de fer qui la double. A l'extrémité de la galerie plusieurs cavaliers toriques semblent veiller sur ces dynasties bardées de fer.

L'étage supérieur ne contient que des armes modernes; deux cent mille fusils y sont symétriquement entassés. Lorsqu'on passe ainsi du moyen âge aux temps modernes, il est impossible de ne pas reconnaître un contraste entre la monotonie de notre

époque et la variété de celles qui l'ont précédée. Autant les anciennes armures sont diversement peintes et ciselées, autant les fusils du dix-neuvième siècle sont officiels dans leur régularité. Autrefois sur les champs de bataille se croisaient les lances, les halbardes, les fléaux et les massues; avec le temps cette opposition s'efface, et bien que le fusil anglais ait le canon bronzé, le fusil bavarois la bretelle noire, que la crosse autrichienne soit d'une couleur plus foncée que celle de France, c'est toujours la même arme qu'apportent au combat ces peuples divers.

L'uniformité résultera toujours du travail de l'intelligence qui est une sur la matière multiple. Il y a cent manières d'être barbare, il n'y en a qu'une seule d'être civilisé. Le Malais ne ressemble pas à l'Osage, le nègre au Tartare, le Patagon au Bédouin, mais l'homme des États-Unis ressemble à l'homme de France, celui de France au colon des Indes. Cette régularité n'est pas à déplorer. Sans doute, sur le fond obscur de nos annales se détachent quelques actions généreuses, il y a du beau dans l'esprit chevale-

resque, mais ces exceptions brilleraient moins si la masse n'était pas dans l'ombre; ce sont des dévouemens individuels qui luttent contre l'immoralité des temps, des efforts inspirés par l'horreur des situations, une sympathie violente pour des malheurs inouis. De nos jours, la vertu moins éclatante est plus répandue; elle ne va pas endosser la cuirasse, ni chevaucher la lance en main, elle sait que des lois veillent à la sureté publique; au lieu de redresser des torts qui n'existent pas, elle s'exerce doucement dans l'intérieur de la famille. Quant au génie, pourquoi se plaindrait-il du nivellement de notre siècle? Jamais ses droits ne furent plus reconnus, sa place mieux marquée. Sans doute le prestige qui s'attachait aux castes, aux dignités s'est évanoui; pour acquérir des droits au respect il ne suffit plus d'être roi, prélat, ou ministre. Notre génération voit avec indifférence tomber toutes ces classifications, parce qu'elle est plus digne qu'aucune autre de juger le mérite de l'homme indépendamment de la place qu'il occupe; elle n'a pas besoin de ces démarcations officielles.

Il ne suffira plus pour être admiré de porter un sceptre ou de se couvrir de broderies ; mais qu'il passe un Chateaubriand, un Lamartine, un Victor Hugo, nous saurons nous incliner devant lui sans lui demander où sont ses insignes.

Non, l'esprit du siècle ne détruit pas tout sentiment de la supériorité, toute vénération pour la grandeur. Il dédaigne les honneurs et les titres que le mérite n'accompagne pas ; mais sous ce mépris des distinctions matérielles règne une hiérarchie intellectuelle qu'aucun âge n'avait connue.

Dans une petite salle faiblement éclairée, nous vîmes les bijoux de la couronne à travers un vitrage ; une vieille femme en commença la description d'une voix inintelligible : bavardage habituel, et depuis long-temps vide de sens pour elle. Dans ce flux de paroles on entendait de temps en temps retentir le mot de *couronnement*. Je plains sincèrement cette pauvre vieille. Il y a des professions peu bénies du ciel ! J'éprouve depuis long-temps une vive pitié pour les hommes chargés de recevoir l'argent des passans sur

les ponts de Paris et de Londres. Vivre un jour entier enfermé dans une boîte, sans autre perspective que des mains qui jettent des sous, sans autre occupation que de mettre en pile des pièces de monnaie, sans autre amusement que la conversation d'un invalide ! Ce supplice, malgré sa cruauté, n'est rien près de la situation d'une vieille femme, d'un être qui n'excite peut-être aucune affection dans toute la nature, reléguée dans une salle obscure pour y répéter douze fois par jour, en présence de quelques hochets royaux, une harangue qu'elle ne comprend pas. Ajoutez qu'il est défendu de donner un penny à cette femme : c'est le gardien qui reçoit l'argent.

Parmi les insignes de la monarchie anglaise, au milieu de ces couronnes fleurdéliées, fourrées d'hermine et fermées par une croix ; de ces colliers, de ces pierreries que la vieille nous montrait de son doigt décharné ; de ces diadèmes qui, mis en mouvement par des ressorts, glissaient lentement et déployaient en tournant toutes leurs splendeurs, je ne considérai qu'un sceptre, long bâton d'or porté par Anne de Boulen au jour de son

sacre. L'histoire de cette femme est tout entière à la Tour : ici nous voyons étalés son or et ses joyaux, sa couronne de reine ; à quelques pas nous ayons touché le fer qui fit tomber sa tête.

Nous quittâmes enfin cette forteresse où respire toute la férocité des annales anglaises, les plus sanglantes de l'Europe. Au milieu des souvenirs pénibles de la Tour, je croyais trouver une idée mesquine : les joyaux de la couronne exploités, donnés en spectacle à prix fixe. Cette spéculation est-elle digne d'une monarchie ? Quand depuis quelque temps on vit sur le sol anglais, quand on s'est pénétré de cette atmosphère, on s'accoutume par degrés à des mœurs qui nous revoltent peut-être si nous les considérons du point de vue français. Répétons-le, d'ailleurs, ces idées mercantiles ne sont plus comme autrefois répandues dans toutes les habitudes anglaises. Le prix d'une visite à la Tour, exorbitant naguère, a sensiblement diminué ; il est à Londres des édifices entièrement publics ; et si nous réfléchissons de combien de monumens il faut à Paris acheter l'entrée, sous la forme d'un

livret qu'on paie, d'un gardien qu'il n'est pas convenable de laisser sans récompense, nous deviendrons plus réservés dans nos attaques contre la cupidité britannique.

Non loin de la Tour s'ouvrent les *docks*, larges bassins destinés au déchargement des navires. Ces docks sont entourés de magasins où les cargaisons sont transportées; c'est une activité perpétuelle, une procession incessante de ballots. Sans nous aventurer jusqu'aux docks de la compagnie des Indes, situés de l'autre côté de la Tamise, nous visitâmes le dock Sainte-Catherine et le dock de Londres. Si cette ville n'était pas la reine de la Grande-Bretagne, on admirerait en elle le port le plus riche de l'univers. Sur cette partie de la Tamise sans cesse animée par le commerce, des relations fréquentes sont nécessaires entre les deux rives; malheureusement le port est encombré de navires dont les mâtures élevées ne permettent pas d'établir, comme de Saint-Paul à Westminster, de larges ponts de pierre. Pour éluder cet obstacle on a commencé depuis longues années une galerie souterraine, le *Tunnell*, entreprise hardie,

où la France peut revendiquer sa part de gloire. L'ingénieur du Tunnell est Normand.

— La célébrité de cet ouvrage est populaire en Europe; nous étions curieux d'y voir la réalisation des fables orientales. Sortis de la Tour, nous avons peu de chemin à faire; un batelet nous conduisit à l'autre rive. Les piétons descendent au Tunnel par une large pente de bois qui fait sur elle-même plusieurs tours : un ouvrage du même genre, mais construit sur de plus vastes proportions, donnera passage aux voitures. Engagés dans la spirale, nous avons perdu par degrés la clarté du jour, quand nous fûmes frappés de la lueur du gaz qui jette un reflet jaune dans le souterrain; deux galeries parallèles communiquent entre elles par de nombreuses arcades; une seule est ouverte au public; des deux côtés règnent des trottoirs : le sol est constamment humide. Cette rangée de candélabres couronnés d'aigrettes de flamme est d'autant plus éblouissante, qu'une glace placée à l'extrémité du Tunnell double l'éclat des lumières et prolonge à l'infini la resplendissante galerie; on se croit transporté dans une

de ces mines arabes où les génies gardaient des trésors. L'admiration n'a pas besoin d'appeler ces souvenirs fantastiques à son secours. La réalité n'est-elle pas assez belle? On peut juger diversement l'utilité, les chances de succès de l'entreprise : ce sera toujours une audace glorieuse pour l'humanité que d'être descendue à de telles profondeurs, d'avoir entendu passer sur sa tête les bâtimens et l'onde mugissante.

La passion du merveilleux semble avoir été donnée aux peuples ignorans pour les dédommager de la pauvreté de leur industrie. Chez nous les miracles de la féerie ont été remplacés par ceux du travail. Faut-il regretter les ondins et les sylphes, dans un siècle où l'homme joue avec la foudre, s'élève au-dessus des nuages dans des nacelles aériennes, donne aux chars le feu pour attelage, aux navires le feu pour avirons et se creuse sous le lit des fleuves des routes inconnues aux gnomes?

Un batelier nous conduisit du Tunnell au pont de Blackfriars. Tandis que notre barque glissait légèrement entre les flottes pavoisées,

j'admirais avec quel à-propos les Anglais ont associé les pompes du commerce aux magnificences de leur capitale. A travers une forêt de mâtures, on ne voit sur les deux rives que maisons de briques où les négocians attendent leurs ballots. La richesse de l'Angleterre est là bien représentée. Sur les rives de la Seine, autre spectacle, autres mœurs. Sur les parapets des vieux quais s'allongent des bibliothèques poudreuses; là, toute la littérature du dix-huitième siècle repose ensevelie dans des bouquins à couverture brune, à tranche rouge; le Paris moderne brille aux vitrages : portrait, scène contemporaine, caricature. C'est là qu'il est doux de sortir sans savoir où l'on dirigera ses pas; d'être arrêté devant la porte d'un marchand de curiosités par un pastiche de marquis ou de bergère dans un cadre ovale, un sabre japonais ou le buste d'un César; de voir passer devant ses yeux sculptées, peintes, vernissées, dorées, toutes les nations et toutes les époques. Le temps n'est pas perdu dans de pareilles promenades; la pensée s'y moule, s'y grave et s'y colore comme les images qui se déroulent devant elle. Vous

trouvez dans un dessin flamand le résumé d'une période historique , résumé plus énergique , plus instructif souvent qu'un épais volume. De ma vie je n'aurais compris la conjuration d'Amboise , sans une vieille gravure allemande exposée au quai Malaquais en 1833. On y voyait La Renaudie attaché tout botté à la potence, ses complices décapités, pendus aux crénaux, tout le luxe de gibets et de tortures du seizième siècle. Avez-vous des inquiétudes sur la solidité d'un système? vous survient-il de ces doutes qui font tomber la plume des mains? Marchez le long des murs bigarrés qui s'étendent du Pont-Royal au Pont-Neuf; vous rentrerez infailliblement avec une conviction. Pour l'homme qui cherche, l'indice qui peut mener au but se détache de tous les autres; l'inscription, la gravure dont il a besoin brille en traits de flamme au milieu de l'étalage. Vous pensez à la Chine, et vous ne rencontrez que des magots; réfléchissez aux mœurs anglaises, et vous reconnaîtrez entre mille une gravure d'Hogarth.

Il ne faut pas chercher à Londres cette mine féconde d'instruction; on ne retrouve

le souvenir de la variété française que dans le Strand, vers les parties neuves de la ville. Les bords de la Tamise ne sont pas des quais, mais un port de mer : grand spectacle, et qui peut plaire encore parce qu'on y voit germer la prospérité de tout un peuple.

Si l'aspect de la Tamise diffère entièrement de celui de la Seine, ce n'est pas seulement parce que la Seine est à Paris étroite et brune, la Tamise à Londres immense et bleue, mais aussi parce que des races diverses d'idées et de mœurs ont établi leurs tentes sur les rives des deux fleuves. Quelle est la plus belle de ces physionomies ? à quelle capitale assignerons-nous le premier rang ? La question a peu d'importance. Que les nations se jugent avec impartialité ; qu'elles sachent profiter des vices et des qualités de leurs voisins ; je ne sens pas la nécessité de les numéroter comme des écoliers qui viennent de composer en thème.

Nous mîmes pied à terre à Blackfriars. Le soir même de cette longue expédition nous rendîmes une visite à Covent-Garden : par une fortune assez rare, on jouait *Macbeth*.

La gloire de Shakespeare, aujourd'hui proclamée par tous, ne s'est pas établie sans peine. Lorsque Voltaire introduisit chez nous ce nom barbare, il éveilla peu d'attention; le style élégant, périodique de Racine exerçait encore trop d'influence; il était impossible que des écrivains pour qui la forme était plus précieuse que l'idée tolérassent les jeux de mots, les équivoques grossières dont *Romeo* comme *le roi Lear* sont parsemés. Dans notre époque plus tolérante, on a reconnu l'homme de génie sous le langage de la cour d'Élisabeth; on a senti qu'il ne serait pas moins injuste de reprocher à Shakespeare ses calembourgs que son pourpoint et sa fraise; on a compris que, pour ne pas aveugler son public par de trop vifs rayons, il était obligé de cacher son âme sous ce voile comme Molière cachait la sienne derrière ses danses de Turcs, ses intermèdes espagnols et ce sac ridicule tant critiqué du sec Despréaux. C'est que Shakespeare a des qualités devant lesquelles tous ses défauts s'anéantissent. Shakespeare n'est point un de ces auteurs qui créent des personnages, les habillent avec richesse

et suivent complaisamment dans les détours d'une intrigue ces pantins qu'ils ont façonnés. Shakespeare ne regarde pas, il agit; son personnage, c'est lui-même; ce sont des sentimens d'une vérité profonde. On lui a reproché de se baigner dans le sang, d'étaler trop d'horreurs; mais Shakespeare n'est pas un homme qui se réjouisse dans le mal, qui fasse de l'atroce à plaisir. C'est une ame impressionnable, qui transmet fidèlement les émotions violentes qu'elle éprouve à la vue des crimes contemporains. Celui qui se pénétrera de son esprit ne prendra pas son Coriolan pour un Romain, son Thésée pour un Grec; ne s'étonnera pas si Brutus attend le signal de l'horloge pour frapper César, et si Cléopâtre propose une partie de billard à ses suivantes. Ce ne sont ni Brutus, ni Cléopâtre; ce sont des passions fortement senties, passions qu'une idée grave et philosophique domine toujours. Nulle part peut-être cette intention morale n'est plus clairement exprimée que dans *Macbeth*. La scène où ce prince vient consulter les sorcières est pleine d'épouvante. Tandis que la chaudière infernale bouillonne, la foudre

gronde ; on entend des chœurs dont les chants lugubres vont bien à la tristesse du tableau. Je le dis avec plaisir , cette musique est anglaise ; et peut-être nul autre qu'un Anglais n'eût si bien rendu la pensée , ne fût entré si avant dans l'ame de Shakespeare : grande ame, qui pour l'étranger a toujours quelque mystère. Cette voix du génie parle à toutes les nations, mais avec l'accent du sol natal.

Il y a des frémissemens dans la salle au moment où Macbeth voit passer onze fois devant lui le fantôme du roi qu'il a fait assassiner. Ce n'est pas ici un puéril effet de machine, c'est l'image la plus énergique et la plus terrible du remords.

Malgré ces splendeurs de la pensée, la pauvreté de la mise en scène fait souffrir. Chaque fois que la trompette résonne pour annoncer un acteur, comme à Franconi pour saluer l'entrée de l'Aérienne ou du cerf Coco, on se rappelle ces prologues où le bon William prie les spectateurs de vouloir bien prendre le cliquetis de deux fleurets pour le tumulte d'une bataille,

et quatre hommes marchant au son du tambour pour une armée entière. Depuis, l'art du décorateur étendit sa draperie sur ces misères ; cependant il a laissé quelques traces de cette indigence de moyens matériels qui tyrannisait l'auteur, l'arrêtait dans la manifestation de sa pensée, et contre laquelle il s'est si plaisamment révolté dans *Pyrame et Thisbé*, ce curieux épisode du songe d'une nuit d'été.

Les graves émotions que venait de produire Shakespeare furent bientôt effacées par la représentation d'une pièce burlesque. Les Anglais ont un goût décidé pour la plaisanterie ; mais leur plaisanterie, inhérente au sol, ne peut vivre transplantée. Sur la caricature française, l'esprit est dans le mot, dans l'expression des physionomies ; la caricature anglaise s'inquiète peu du mot, quant à la physionomie, elle se contente le plus souvent d'un nez retroussé, d'une bouche fendue jusqu'aux oreilles ; le ridicule est toujours emprunté à quelque circonstance physique. Vous verrez un pêcheur tombé dans l'eau, un chasseur qui tue son chien ou se laisse attra-

per dans un piège à loup. Sur le théâtre, la même opposition se retrouve. En France, la nuance est fine; souvent elle échappe à l'étranger par sa délicatesse même. On rit de M. Jourdain, lorsqu'on lui propose de donner des concerts et qu'il répond : *Les gentilshommes ont-ils des concerts?* L'exclamation d'Orgon, *le pauvre homme!* le, *vous êtes orfèvre, M. Josse,* n'arracheraient pas un sourire à tout un parterre britannique. Pour dérider le public anglais, il faut qu'un bouffon tombe dans la farine, ou que les acteurs se donnent des coups de pied.

VI.

Abbaye de Westminster. — Le Colisée. — Bazar
anglais.

Le plus bel édifice de Londres, celui du moins auquel se rattache le plus de souvenirs, est l'abbaye de Westminster. La façade est ornée de deux tours exactement semblables, régularité bien rare dans les monumens de la même époque. Les sculptures extérieures sont compliquées, mais peut-être trop géométriques. On ne retrouve pas, dans ces lignes coupées à angle droit, la prodigalité de festons et de découpures dont les églises gothiques sont si souvent parsemées. Ce qui donne de la raideur aux ornemens, ce sont les herses que l'on y voit multipliées. L'intérieur est imposant, moins encore par la richesse architecturale des tombeaux, que par les gloires qui viennent s'y rassembler en foule. Près des

rois sont couchés les grands hommes ; il y a du sublime pour tous les temps, pour toutes les croyances. Aux splendeurs monarchiques s'unissent les noms de Cooke, de Wat, d'Addisson et de Goldsmith ; parmi tous les sépulcres, on distingue la statue de William Shakespeare et celle de Newton qui s'endort une main posée sur le globe.

Ce que j'admire dans Newton ce ne sont pas ces découvertes dont le mathématicien est seul juge ; ce n'est pas même ce caractère plein de douceur, ce reproche adressé si patiemment au chien Diamant, qui vient d'anéantir le fruit de longues recherches. Ce qui m'étonne dans la vie de ce grand homme, ce sont les tracasseries de bas étage, les calomnies, les attaques ineptes qu'il eut à supporter et qui faillirent le dégoûter de l'étude. Je conçois que la masse se révolte contre une nouveauté qui blesse des intérêts, froisse des amours-propres, que l'innovateur en religion trouve le bûcher, en politique l'échafaud, en littérature la critique amère, personnelle, impitoyable ; mais quoi ! ne

pourra-t-on mesurer la réfrangibilité des rayons lumineux ou les effets de la pesanteur sans soulever contre soi toute les haines? Sera-t-il vrai que dans toutes les carrières la flamme du génie ne brillera qu'après avoir vacillé long-temps au souffle de l'ignorance; les murmures de la prévention sont-ils une épreuve que les ames supérieures doivent nécessairement subir.

Après avoir donné un regard d'admiration aux gloires actives et pensantes de l'Angleterre, nous rendîmes une visite aux rois. Un roi, dans l'ancien système historique, avait beaucoup plus d'importance qu'on ne veut lui en reconnaître aujourd'hui. Un roi, c'était le titre que l'on donnait aux époques; chaque phase historique était étiquetée du nom d'un souverain. On écrivait en tête des chapitres : Règne de Philippe V, d'Edouard II ou de Henri VI. Suivait une énumération plus ou moins élégante et claire d'édits rendus, de traités signés, de villes prises. Aujourd'hui l'on ne veut plus voir sous ces détails que deux principes : l'influence de la masse sur les grands hommes,

la réaction des grands hommes sur la masse. Tout ce qui ne rentre pas dans ce double drame, on l'élague comme le paysagiste retranche de son dessin un nuage trop lourd, une branche disgracieuse qui nuiraient à l'effet général du site; le roi, s'il n'est pas lui-même un grand homme, rentre malgré son sceptre dans la foule des morts; son règne n'est plus qu'un fait. *Bête comme un fait* est l'axiome de notre époque.

A Westminster, d'aucune partie de la nef, on ne peut contempler l'ensemble des tombeaux; il faut visiter successivement onze à douze chapelles, jetées sur les bas côtés. Nous vîmes Elisabeth et Marie Stuart étendues les mains jointes, sur de vastes lits de granit. Plus loin les vitraux éclairent d'un jour violet deux pierres noirâtres. C'est là que reposent les enfans d'Edouard.

A la voûte du chœur se balancent des drapeaux qui remontent à la querelle des deux roses. D'autres portent le nom des seigneurs qui prirent parti pour Charles I^{er}.

C'est dans cette partie de l'église que le spectacle est le plus vaste et le plus imposant; il y

a du charme dans la diversité des blasons qui parent ces trophées. Au milieu de l'abbaye, près du mausolée d'Edouard le confesseur nous trouvâmes un artiste dont le pinceau cherchait à reproduire la majestueuse antiquité des sépultures royales. Le peintre et l'historien peuvent s'inspirer à Westminster. Ce lieu saint n'a pas été mutilé par la fougue populaire, toujours il a conservé la rude empreinte des anciens temps; nul ne songe à briser le lion d'Angleterre sur l'écu de marbre des chevaliers, ou bien à détacher de la voute les pennons qui se déployèrent pour les Stuarts. En France on a remplacé par le drapeau de quatre-vingt-treize le vieil oriflamme de Saint-Denis. Quand les partis sauront-ils respecter le domaine de l'histoire? Quand laissera-t-on les rois de pierre dormir sous leur étendart, couverts de leurs armoiries inoffensives.

Notre guide nous introduisit dans une salle qui dépare la majesté de l'abbaye. Dans une armoire vitrée sont rangés les rois et reines d'Angleterre en grand costume. Nelson s'y retrouve avec une tête de carton ou de cire.

Ces poupées couvertes de clinquant n'étaient pas faites pour l'église, mais pour la foire.

Près de Westminster s'étend un square où s'ébattaient les écoliers d'un collège voisin. Nos lycéens sont peu gracieux dans leur costume moitié militaire, moitié civil ; mais c'est aux bonnets carrés, aux culottes courtes des étudiants anglais qu'il faut donner la palme du ridicule. Lorsque nous quittâmes Westminster pour nous diriger vers le Colisée, nous passâmes devant la porte de *Westminster hall* où quelque Boileau britannique aurait pu placer l'ancre de la chicane. Le parlement était près de nous ; il n'arrêta pas nos regards ; nous le saluâmes comme un ami qu'on reverra bientôt. Comment prévoir que deux jours après il n'existerait plus !

Le Colisée, *Colosseum* s'élève au delà de Regent street, à l'extrémité fashionable de Londres. Ce monument, qui n'a rien de commun ni dans sa destination, ni dans sa forme avec le Colisée de Rome, domine *le Croissant*. On donne ce nom au plus beau square de la capitale. On appelle *square* une pelouse ombragée d'arbres qui se déploie au

centre d'une place publique. Il est presque inutile d'ajouter que ces pelouses sont entourées de grilles. L'Angleterre est le pays des grilles et des palissades.

Peu de villes présentent un plus beau spectacle que l'entrée du Croissant. De somptueux hôtels s'étendent en demi-cercle; chacun d'eux, comme dans Regent street, est orné de son portique. Devant les longues colonnades roulent les équipages les plus riches et les plus nombreux de l'Europe. Ce luxe fut perdu pour nous. Les Anglais commencent leur hiver long-temps après le nôtre. Au mois d'octobre le monde à la mode caché dans ses terres ne devait pas en revenir de cinq mois.

Au Colisée on nous demanda trois shillings six pence. Il serait long d'énumérer les merveilles qu'on fit passer devant nos yeux pour cette faible somme.

Nous fûmes introduits d'abord dans un musée de peinture et de sculpture aussi remarquable qu'une collection de ce genre peut l'être en Angleterre; puis on nous enferma dans une étroite cabane où nous entendîmes

bientôt le bruissement d'un rouage. Quand la porte se rouvrit, nous nous trouvâmes dans un autre étage du bâtiment : une machine nous avait enlevés à une hauteur de soixante pieds.

Autour de nous se déployait un panorama de Londres. C'étaient bien les murs de briques, les toits d'ardoises ou de tuiles, la Tamise avec ses grands ponts, ses navires et ses bateaux à vapeur; le Colisée lui-même, le Colisée qui nous portait, se dessinait dans un lointain vague. Cette vaste toile avait été peinte sur le dôme de Saint-Paul. Nous la parcourûmes quelque temps à l'aide de lunettes braquées dans toutes les directions. Souvent, dans ces sortes de peintures, l'illusion est produite par des oppositions fortes et heurtées d'ombre et de lumière : au Colisée, tout était fini; l'œil pouvait pénétrer dans les détails sans danger pour l'artiste. En suivant un escalier étroit nous atteignîmes la partie la plus élevée de l'édifice. Là se découvrit un nouveau panorama de Londres, panorama plein d'air et de vie; un ciel peint n'était plus suspendu sur nos têtes; de vrais nuages flottaient éclairés par le véritable soleil. En

regardant à nos pieds nous ne retrouvâmes plus Saint-Paul; nous étions sur le toit du Colisée. Il y a de la magie dans cette ville qu'on avait embrassée du regard et qu'on revoit d'un point de vue entièrement nouveau; dans cette brusque révolution tous les édifices semblent avoir changé de place. Il faut avouer que le jour pur dont on est alors inondé nuit à la clarté du panorama; on croit se rappeler une Babylone, une Tyr florissante; quand on descend, on s'étonne de retrouver un ciel gris, un fleuve terne et des maisons couleur de plum pudding.

Nous rentrâmes dans la machine qui nous avait portés au faite de l'édifice; elle nous descendit à l'entrée d'une chaumière suisse. Nous arrivâmes au chalet par une allée sablée; à droite, à gauche, s'ouvraient des grottes enrichies de colibris empaillés et de coquilles nacrées; nous admirâmes un jet d'eau qui jaillissait en aigrette, puis se déployait en éventail, retombait en gerbe, en arcade et formait à chaque instant des dessins inattendus. Le soleil semait des paillettes sur cette onde capricieuse.

Nous pénétrâmes dans l'intérieur de la chaumière. Un pauvre homme qu'on avait affublé d'un chapeau à trois cornes, d'une culotte rouge, et qui se croyait probablement vêtu en Suisse, nous fit voir un banc de bois nouvellement apporté de Sainte-Hélène, et s'y coucha pour nous représenter l'attitude qu'y prenait souvent Napoléon. Par les fenêtres on entrevoyait des rochers, de la mousse, des cascades. Ces mignardes imitations de la grande nature helvétique sont ordinairement fort près du ridicule; mais au Colisée de grands travaux avaient été faits; les rochers amoncelés à grands frais m'offrirent une reminiscence de la cascade du Gresy, en Savoie. Je regrette seulement qu'on ait entassé dans une crevasse quelques flocons de neige, et qu'on ait assez peu de goût pour donner à cette puériorité le nom de *glacier*.

Un aigle immense, perché sur le roc, ouvrait de temps en temps ses ailes et semblait prendre un vif plaisir au bruit des gouttières baptisées *torrens*. En examinant le pauvre oiseau, je m'aperçus qu'il avait le pied retenu par une chaîne scellée dans la pierre; je com-

pris alors quel charme l'attachait dans ces lieux.

Dans cet établissement champêtre nous trouvâmes un comptoir de glaces. Peut-être les anglais se sont-ils accoutumés à ces prétendus rafraîchissemens; le plus mince habitué de Tortoni, fût-ce même de Berthellemot, devra toujours les fuir. La glace est un art des pays chauds, un art italien qui se naturalise en France, mais qui dans la Grande-Bretagne n'a pas même l'honneur de former une industrie spéciale; on vend la glace pêle-mêle avec les gâteaux de plomb et les puddings. Riche d'épices par son commerce avec l'Orient; obligé, pour braver un climat sévère, de se mettre sans cesse en fermentation; habitué à verser l'eau-de-vie dans le Champagne et presque tous les vins de France, pour leur faire passer la mer, l'Anglais n'a reculé devant aucune profanation: il a jeté des épices jusque dans la glace!

Sortis de la chaumière suisse, nous pensions avoir épuisé toutes les richesses du Colisée, mais quand on a mis le pied dans ce séjour mystérieux, on voit se succéder sans

fin les prodiges. La sultane Schehérazade parle d'un visir qui, par désœuvrement, avait soulevé quelques dalles de son palais : il trouve un escalier de marbre qui le conduit à d'immenses profondeurs, puis il erre pendant quelques heures dans des galeries d'or et de diamans, des jardins où les feuilles des arbres sont d'émeraudes, les fleurs de perles et les fruits de saphirs. Telle était, avec des décorations un peu moins riches, notre marche à travers le Colisée. A quelque distance du chalet, une grotte s'offre à nous, éclairée par une faible lueur ; nous apercevons dans le lointain la mer en furie, un vaisseau fait naufrage sur les brisans ; les mâts se balancent, les vagues elles-mêmes sont agitées. Plus loin, un nègre, race commune à Londres, nous ouvre l'entrée de la caverne africaine ; à l'extrémité de cette galerie obscure, un transparent représente une plaine de la Nigritie. Sur le premier plan une troupe de nègres est poursuivie par des éléphants.

Je ne me suis jamais senti le désir de visiter ces régions brûlées ; s'enfoncer dans les sables pour chercher la source du Niger ou lever le

plan de Tombouctou ; ce n'est pas un plaisir, c'est un effort de courage. Que verrons-nous dans les contrées africaines ? Une nature différente de la nôtre, sans doute, mais l'œil sera bientôt fait à la couleur des hommes, à l'allure des gazelles, à la forme élégante des palmiers. Pour qu'un pays devienne un sujet d'étude intéressant, il faut que la civilisation y soit avancée, qu'elle ait créé une législation, un culte, une industrie. La matière brute est un cadavre, elle s'anime quand l'intelligence l'a façonnée, s'est combinée avec elle pour lui donner une expression, un but ; ce n'est pas dans les steppes, au sein des pampas, c'est dans les pays de l'Europe les plus avancés que l'on trouve un spectacle fertile en enseignemens. Sous ce rapport, je ne connais pas de contrée où la réflexion puisse puiser autant qu'en Angleterre.

Je détournai mes regards du transparent pour les porter sur les parois de la caverne africaine. Lorsque mes yeux se furent habitués à l'ombre, je me vis entouré d'une collection nombreuse d'animaux empaillés. Un lion attaquait une girafe, l'antilope fuyait

devant le tigre; d'énormes lézards serpentaient le long des rochers, et les branches artificielles, plantées dans les crevasses, pliaient sous les oiseaux de paradis. Le clair obscur ne nuisait nullement à l'effet de cette arche de Noé; s'il avait fait jour, on se serait aperçu que le foin sortait par le ventre du tigre, et que le rocher était fait de papier à envelopper les pains de sucre. A vrai dire, cette profusion de raretés commençait à nous lasser. Semblables à l'homme à demi-réveillé, qui désire la fin de son rêve, nous craignons qu'on ne nous fit entrer dans une nouvelle enfilade de cavernes, enfin ce fut la rue qui s'ouvrit devant nous.

Nous rentrâmes dans l'intérieur de la ville par Regent street. Regent street a deux parties réunies par la colonnade semi-circulaire du *Quadrant*. L'une, nous l'avions traversée dans notre première promenade, a pour décoration la colonne du duc d'York; l'autre serait belle de largeur et d'alignement, si l'architecte, pour lui donner un point de vue, n'avait construit à son extrémité des colonnades superposées comme les étages de

Babel. Le tout se termine par le plus effilé des clochers. La bizarrerie des monumens anglais contraste avec la symétrie des maisons, comme à Paris la régularité des édifices publics avec l'anarchie des constructions particulières; mais cette opposition ne doit pas être éternelle. Depuis quelques années Paris a rougi de se voir sans trottoirs, il a tenté d'aligner ses rues; il pose déjà des boutons de cuivre à ses sonnettes, baisse ses plafonds, rétrécit ses portes; les maisons s'habillent à l'anglaise comme les hommes et les chevaux. Pour répondre à cette galanterie, Londres se fait quelque peu parisien; il sème plus de variété dans ses rues, ouvre des bazars éclairés au gaz. Là s'étalent sur les comptoirs les pelottes, les agenda, les nœuds de rubans, toutes merveilles qu'il faudrait jeter par la fenêtre s'il n'existait pas des loteries de charité.

Les demoiselles qui président à ces jolies inutilités manquent encore de vivacité, d'aisance. Ce type sera l'importation la plus difficile à Londres. L'Anglaise est plutôt faite pour la vie intérieure que pour le

monde ; elle n'a pas une grande habitude de la conversation ; sa physionomie ne se prête pas à ces expressions changeantes qu'éclairaient les lustres de nos salons ; elle a besoin d'être une et simple. La diversité ne convient pas non plus à sa parure. Une Anglaise en robe blanche est une sainte d'albâtre, une fée descendue des nuages d'Ossian. Veut-elle, comme nos dames, se barioler de plusieurs nuances, ce mélange la défigure ; on dirait une statue en marbre de plusieurs couleurs. Oui, les Anglaises pourront mieux prier, mieux aimer que les Françaises, mieux que ces rivales elles comprendront la poésie ; jamais peut-être elles ne sauront aussi bien chiffonner un tablier de foulard.

VII.

Départ de Londres. — Birmingham. — Sheffield. —

Luther et Calvin.

Nous n'avions pas encore passé en revue toutes les richesses de Londres, mais le temps nous pressait; nous avions le château d'Edimbourg en perspective; il nous fallut quitter la capitale de l'Angleterre avec l'espérance de la parcourir au retour. Nous devions faire notre première station à Birmingham. De notre place outside, nous n'aperçûmes sur la route que pâturages enclos de haies, couverts de bestiaux. De temps en temps, comme en venant de Portsmouth, nous traversions un village de briques, ou nous passions devant la grille d'un parc immense. Telle est la campagne dans la plus grande partie de l'Angleterre. Pendant que nous étions attentifs à ce spectacle, la pluie se prit à tomber avec violence, elle

nous accompagna jusqu'aux portes de Birmingham. Les cataractes du ciel commençaient à s'épuiser lorsque nous vîmes la campagne prendre un aspect fantastique ; le jour baissait ; les forges et les briqueteries, comme autant de bouches de l'enfer, vomissaient un feu d'un rouge sombre. Nous nous arrêtàmes à Birmingham devant un hôtel véritablement anglais cette fois, un hôtel où l'on pouvait s'armer de la théière de plaqué, réclamer à haute voix le *waiter* ou le *boots*. Le *waiter* apporte les plats et met le couvert ; quant au *boots*, c'est un nom de genre qui comprend tous les cireurs de bottes de la Grande-Bretagne. Tandis qu'assis près du feu de charbon de terre, nous examinions la pose de nos camarades britanniques, les énormes journaux qui les enveloppaient à moitié, le sérieux avec lequel ils disséquaient leur fromage rouge de Chester, à Londres, hélas ! le *Parliament House* devenait la proie des flammes, l'abbaye de Westminster était majestueusement éclairée par l'incendie, et le peuple couvrait la Tamise de bateaux pour contempler en riant ce grand spectacle.

Le lendemain, de bonne heure, nous parcourûmes les rues. Un de mes compagnons de voyage était chargé d'une recommandation pour le docteur C. ; mais à peine le docteur eût-il reconnu des Français, que, sans ouvrir la lettre il nous reçut avec cordialité, je puis dire avec dévouement ; car, abandonnant aussitôt ses occupations, il nous conduisit par la ville au travers d'une pluie battante. Le Français ne saurait rendre trop d'actions de grâces à la société anglaise : de Douvres à Glasgow, il est sûr de ne rencontrer que des figures souriantes.

L'hôtel-de-ville de Birmingham est digne de fixer l'attention des étrangers ; c'est un fronton supporté par des colonnes grecques, copie du Parthénon comme la Bourse, comme la Madeleine à Paris, comme le temple de Thésée à Vienne, comme tous les édifices modernes de l'Europe. Il faut avouer que les architectes ont défiguré le type athénien en plaçant à la base du monument des constructions lourdes et grossières. Nous trouvâmes dans l'intérieur une salle immense, M. C. nous y fit remarquer l'orgue le plus

vaste de l'Angleterre. Cette salle paraît destinée aux concerts ; quelques jours avant notre arrivée , elle avait été le théâtre d'une fête musicale ; les timbales et les basses étaient restées à l'orchestre. On nous entretint de la fête avec enthousiasme ; une madame *Caradori*, reçue assez froidement à la salle Favart , en avait eu tous les honneurs. L'idée de ces réunions est heureuse ; je n'en ai pas été témoin ; je n'ai pu juger de l'attitude des assistans ; mais quand même un grand nombre d'entre eux n'y serait conduit que par la mode , la mode qui chez nous peuple tant de loges des Italiens et du Conservatoire , ces grands concerts peuvent servir efficacement à populariser l'art d'Haydn et de Mozart. Ce serait un beau rôle que celui d'un compositeur qui , comme *Handel* , se dévouerait à l'éducation musicale de l'Angleterre.

Nous fûmes introduits ensuite dans une fabrique. Chacun de ces établissemens possède une partie active et laborieuse , vraie forge de Vulcain , où tout travaille et fume ; puis une partie consacrée au luxe , vastes salons où sont exposés sans cesse les produits les plus pré-

cieux de la fabrique. Nous admirâmes dans une de ces salles d'exposition, ou *show rooms*, mille ustensiles de table dont la forme et le nom sont également inconnus en France. Dans cette argenterie, tout est sacrifié à l'utile; les ornemens, s'il en existe, sont rarement heureux.

Parmi ces instrumens nouveaux pour nous brillait un petit char monté sur des roues de plaqué. C'est à l'aide de ce jouet que, vers la fin des repas, on fait tourner les bouteilles autour de la table. On serait tenté d'enrichir la France de quelques-unes de ces nouveautés; l'œil hésite entre elles, mais la main est arrêtée par les prohibitions de la douane. La douane! une des plus grandes tribulations des voyageurs. Tandis que l'industrie anglaise ne peut trouver de débouchés sur nos côtes inhospitalières, nos fabricans, affranchis de la concurrence, s'endorment paisiblement et ne cherchent pas à perfectionner ce qui sort de leurs ateliers.

Il est vrai que de la levée des prohibitions, avantageuse pour le plus grand nombre, résulterait un bouleversement dans plusieurs

fortunes ; il est important de sauver à l'industrie, la base des sociétés modernes, ce moment de transition ; mais la question fondamentale est décidée ; la difficulté ne réside plus que dans les moyens à prendre pour arriver sans danger à la liberté du commerce.

Du show room nous descendîmes dans les ateliers. Nous vîmes appliquer des feuilles d'argent sur la lame d'acier des couteaux. Plus loin un ouvrier ployait au tour les différentes pièces d'un chandelier. Un autre nous fit approcher d'une manivelle qui fait jouer des marteaux, des poinçons, et trace en un clin d'œil sur un bouton de métal des figures compliquées. Chacun de nous mit la main à l'œuvre, et nous emportâmes comme des trophées trois boutons de dessins différens. Nous étions absorbés par nos travaux cyclo péens, lorsqu'un homme sortit d'une pièce voisine et poussa des exclamations en nous entendant parler français. Vous parlez français ! s'écria-t-il ; depuis trois mois je cours l'Irlande et l'Écosse sans entendre un son que je puisse comprendre. On a fait passer devant

mes yeux les plus beaux monumens de l'industrie ; on a dépensé les plus savantes explications : peine perdue ! j'étais sourd et muet. Enfin je retrouve une langue qui m'est connue. Que je suis heureux de vous rencontrer ! Il nous aurait presque embrassés.

Oserais-je vous demander quel est votre pays ? répondit un de nous. Malgré la pureté de son langage, quelque chose d'étranger perçait dans son accent et dans ses manières. — Oh ! moi, je n'ai pas de pays. — Monsieur est cosmopolite ? — Précisément ; j'aime toutes les nations ; mais comme il faut être né quelque part, je suis de La Haye. Le Hollandais accepta l'offre que nous lui fimes de visiter avec nous l'établissement, et nous accompagna une partie de la journée. Il était spirituel, instruit ; tout chez lui décérait cette influence des voyages qui semble élargir les idées en proportion des terres que l'on parcourt ; mais, il faut l'avouer, il n'était pas exempt de ces préjugés contre l'Angleterre qu'on appelle français, mais qui sont communs à tous les peuples du continent : tant l'isolement de la Grande-Bretagne, la singu-

larité de son caractère, de ses mœurs, établissent contre elle de préventions violentes.

Le docteur C. était d'une conversation facile, et, si nos relations éphémères me permettent d'en juger, bien supérieur à cet entêtement national dont nous devrions tous rougir. Il porta la grandeur d'âme (et ses compatriotes n'en eussent pas tous fait autant) jusqu'à nous confesser que le café n'était pas potable en Angleterre, et qu'il était enchanté de voir des Français pour leur demander une recette. Je n'étais pas en état de la lui donner; mais je fus ému de son procédé. En Angleterre comme en France vous trouverez des hommes prêts à tout dénigrer dans un pays étranger, à tout louer dans le leur, depuis les monumens jusqu'à la cuisine. Qui le croirait? Un professeur français préférerait le système de Condillac à celui de Thomas Reid, parce que Reid était Écossais et Condillac Dauphinois. Comment qualifier les habitans d'un pays brumeux, lorsqu'ils vous blâment de ne pas trouver leur ciel aussi bleu que celui de Naples? C'est profaner le nom de patrio-

tisme que d'en baptiser cet instinct stupide. Sans doute c'est au sol qui nous a vu naître que nous devons d'abord notre intelligence et nos bras. Pour adoucir l'accomplissement de ce devoir, la Providence, toujours généreuse, la Providence, qui met un plaisir à côté de chaque obligation, nous inspire l'amour de nos compatriotes; mais ce sentiment, respectable dans certaines limites, ne doit pas exclure l'amour de l'humanité; l'humanité n'en est qu'une extension, une application plus vaste. Et comment serez-vous utiles à votre patrie; comment la guérirez-vous, si vous ne savez pas voir ses plaies? Comment la ferez-vous participer aux découvertes, à la gloire de l'étranger, si vos yeux sont fermés pour ces découvertes et cette gloire? A Londres, rions du clocher de Regent street, mais inclinons-nous devant les gloires de Westminster; et si dans Paris nous levons la tête avec orgueil devant la colonne de la place Vendôme, souvenons-nous que *Frascati* n'est pas loin.

Nous passâmes de la manufacture de pla-

que dans une fonderie. Le fer bouillonnait dans un vaste fourneau dont l'ouverture était fermée par quelques poignées de terre. Bientôt un ouvrier armé d'une barre de fer vint briser cet obstacle; le métal s'élança comme un jet de feu dans le vase destiné à le recevoir. Au milieu des étincelles deux hommes bruns s'avancèrent avec intrépidité; ils enlevèrent le métal incandescent, puis le versèrent dans l'empreinte qu'un modèle de bois avait laissée dans un moule de sable fin. Ces moules sont renfermés dans des caisses sur lesquelles on pose un couvercle. Un temps assez long s'écoule avant que le métal revienne à l'état solide; enfin on l'enlève avec précaution, puis il reçoit en frémissant un déluge d'eau froide. Nous vîmes plusieurs fois répéter cette opération avec un intérêt toujours croissant. Qui sait par combien de mains passeront ces pièces fondues sous nos yeux? Les ferrures destinées à la construction des navires partiront peut-être pour les Indes; de ces fourneaux sortira la chaudière d'un bâtiment à vapeur. Ce travail incessant de machines, ces roues qui tournent, cette fumée

qui bouillonne, tout répand par torrens les produits de l'industrie anglaise sur le globe entier. C'est un noble peuple que le peuple anglais; et certes, en considérant la part qu'il a dans les destinées du monde, on sent que la critique ne peut se hasarder qu'en tremblant. Pour moi, je l'avoue, les larmes me viennent aux yeux lorsque j'entends le *Rule Britannia*; à ce chant, plein d'une solennelle et courageuse indépendance, il me semble voir se développer sur les mers une flotte immense, joyeuse et pavoisée. C'est l'Angleterre dans sa tranquille confiance en elle-même et dans son imposante majesté.

Les chemins de fer qui commencent à s'établir en France, au milieu d'une contestation violente, sont d'un usage tellement familier en Angleterre, qu'on emploie des rainures pour voiturier les matériaux d'une extrémité des forges à l'autre.

Nous nous présentâmes à la porte d'une manufacture d'aiguilles dont nous obtinmes l'entrée en achetant des productions de la fabrique pour la valeur de cinq shellings. Lors-

que cette formalité fut remplie, nous fûmes invités à ne pas donner un penny aux ouvriers : on veut ôter à ces hommes, d'une énergie brutale, les moyens de s'enivrer. Sans doute le goût comme les autres sens peut se dépraver par de mauvaises habitudes; mais je n'ai jamais compris quel démon poussait le peuple de France vers le vin des cabarets, vin violacé, plein de déboire. Je comprends moins encore la fureur des Anglais pour leurs boissons fermentées : gin, beer, ginger-beer, ale, porter, toutes ces liqueurs me paraissent également intolérables. Quel que soit le mystère qui se passe dans ces gosiers, le *gin* exerce sur les basses classes une terrible influence. La passion du gin a été bien énergiquement flétrie par Hogarth. Quoique Hogarth eût une grande habitude du pinceau, c'est moins un artiste qu'un philosophe qui peint la morale au lieu de l'écrire. Ses compositions, où la nature est mise à nu, souvent même exagérée dans sa laideur, sont toutes empreintes d'une énergie sombre qui appartient au temps, à la nation, peut-être aussi à l'impression personnelle de l'auteur, mais

suivi de la légèreté des dessins, de l'état des

dont nos délicatesses du dix-neuvième siècle sont plus d'une fois révoltées.

De son dessin sur les effets du gin, Hogarth a su faire une scène d'épouvante. Une femme, les yeux égarés, jette son enfant dans un précipice; on emporte des morts; on empoisonne des malades en leur faisant avaler des verres de la funeste boisson; puis, sur le devant, un homme ruiné par sa passion, un homme en haillons dispute à coups de dent sa pâture à un chien, mord avec lui dans le même os.

Je laisse les détails de la fabrication des aiguilles à ceux qu'il intéresse de savoir comment la tête est aplatie, par quel mécanisme on perce le trou; ces détails sont faciles à suivre; mais à mes yeux le plus curieux spectacle que présente une manufacture anglaise, ce sont les ouvriers qui la remplissent. On emploie dans les ateliers un grand nombre de femmes et d'enfans soumis à peu près au régime de l'école. A notre arrivée un d'eux, bavard ou mutin, portait le bonnet d'âne. Sa confusion fut extrême lorsqu'il se vit devant des étrangers avec cette vilaine coiffure.

Les connaisseurs estiment les fusils de Birmingham ; lorsque nous visitâmes ces armes je ne fus frappé que de leur extrême simplicité. En France, les fusils de prix sont souvent dorés sur le canon , sculptés à la crosse ; en Angleterre, le bois et le fer n'ont de remarquable que leur beau poli. Les précautions prises pour la vie du chasseur sont aussi multipliées qu'ingénieuses. Le genre de travail le plus intéressant à Birmingham est la fabrication du *papier mâché*. Cette industrie a conservé son nom français, mais nos voisins l'ont portée beaucoup plus loin que nous-mêmes. Il ne faut pas juger cette composition d'après la modestie de son nom ; c'est un cartonnage, mais aussi dur que le bois et capable de recevoir le plus brillant vernis. On le peint ordinairement en noir. Sur ce fond obscur éclatent de vives couleurs, des dorures, des incrustations de nacre ; des fleurs s'épanouissent, des oiseaux de paradis étalent leur queue blanchâtre et vaporeuse ; nous remarquâmes dans le show room des guéridons, des paravents. On était ébloui de la légèreté des dessins, de l'éclat des

nuances. Aussi, quoique la matière première ait peu de valeur, il n'est pas rare de voir le prix de ces objets s'élever de six à huit cents francs.

La route de Birmingham à Sheffield nous offrit peu d'intérêt; nous étions familiarisés avec la campagne anglaise. Le seul objet qui fût encore nouveau pour nous, c'étaient les fourneaux qui fument sur cette terre volcanique. Nous fîmes ce voyage de douze heures inside. La pluie et le vent nous avaient chassés du véritable point de vue pour le paysage, l'impériale. Inside, les genoux éprouvent une véritable torture; décidément, quoique le stage coach reluisse, que ses chevaux soient fringans, sa trompette éclatante, et qu'il produise de loin un joli coup d'œil, les Anglais n'ont pas encore trouvé l'idéal de la voiture.

Nous rencontrâmes dans l'intérieur un goutteux qui allait se fortifier aux eaux minérales de Matlock. Contre l'usage des Anglais ordinairement très réservés, cet homme nous accabla de questions; il voulut savoir si

nous voyagions pour affaires, combien il y avait de rues dans Paris, comment nous prononcions *des gens comme il faut*; quels étaient la longueur, la largeur et le poids d'une diligence française. A chaque réponse il poussait un cri d'étonnement; on eût cru qu'il entendait un conte de fées. Notre homme ne pouvait concevoir qu'en France il y eût plus de voyageurs dans l'intérieur qu'en dehors de la voiture. J'éprouvais le même étonnement lorsqu'avant d'arriver à Portsmouth on me disait que les diligences anglaises portaient douze voyageurs en dehors et quatre en dedans. La légèreté du stage est bien faite pour ces routes sablées, étroites et pleines de détours. Sur les lignes larges et droites de France, on devait voir cheminer gravement nos diligences énormes. Tout dans ces équipages est massif; une botte de postillon français, une de ces bottes garnies de paille, cerclées de fer, une de ces bottes-monstres avec son éperon, sa charpente et ses arcs-boutans ferait foule en Angleterre; on irait la voir pour de l'argent.

Le stage coach peut tourner en ridicule

cette lourdeur de nos voitures. La diligence répondrait que le stage est un équipage incommode qui se laisse laver sans obstacle par la pluie, que si pendant le jour il fait plus de trois lieues à l'heure, cette rapidité se trouve bien compensée par les haltes qu'il fait la nuit et qu'il est obligé de faire, car les voyageurs outside ne savent où poser leur tête; pour peu qu'ils sommeillassent ils rouleraient en bas de la voiture. La diligence et le stage pourraient ainsi discuter long-temps, mais voici venir un troisième larron, le chemin de fer, qui met au néant la rivalité des deux champions.

Nous saluâmes en passant Derby, les colonnes de son Hôtel-de-Ville. Vers le soir nous vîmes le paysage se mouvoir, des collines surgirent, des vallées se creusèrent et se couvrirent d'ombrage; cette partie du Yorkshire est pleine de grace et de fraîcheur. Il était nuit quand nous entrâmes dans Sheffield, la ville des ciseaux et des rasoirs. En descendant de voiture nous visitâmes une boutique de coutellerie. Aux feux du gaz on fit briller à nos yeux des instrumens tranchans de toutes

dimensions, de toutes formes ; charnières solides, ressorts ingénieux, rien n'est oublié. Quand les barrières qui séparent encore l'Angleterre de la France seront tombées, quand il nous sera nécessaire de lutter d'industrie avec les Anglais, nous prendrons sans doute le fini de leur trempe, eux la grace de nos dessins.

Le lendemain il nous fut impossible de passer en revue les produits industriels de Sheffield. C'était un dimanche; partout régnait un silence de mort. On voyait seulement les luthériens, les calvinistes, les méthodistes, les presbytériens, les unitaires se diriger vers leurs temples. Nulle part la divergence des sectes protestantes n'est plus évidente qu'à Sheffield; les édifices consacrés aux différens cultes s'élèvent de toutes parts. Si l'on en croit quelques fervens catholiques c'est une déplorable anarchie. Sans examiner s'il vaut mieux qu'une nation soit partagée entre plusieurs cultes, comme en Angleterre, ou que les deux tiers du peuple n'en professent aucun, comme en

France, sans rechercher d'ailleurs s'il serait bien facile d'accorder ensemble le gallican et l'ultramontain, le disciple de M. Freyssinous avec celui de M. de Lamennais, et celui de M. de Lamennais avec celui de l'abbé Lacordaire, nous reconnaissons que dans l'église catholique les dissidences restent cachées, qu'elles éclatent rarement; parce que la voix qui part du trône de saint Pierre prescrit l'union avec plus d'autorité que toutes les autres, parce que seule elle fut sans interruption l'écho de Jésus-Christ, parce que depuis dix-huit siècles elle prêche la soumission des intelligences. Luther, en donnant quelque place à la raison individuelle, a diminué la force de cohésion de sa doctrine; la raison individuelle est un dangereux hôte pour la foi. Les dissidences ne sont pas restées au fond du cœur, elles se sont donné des noms, créé des symboles, noms et symboles sous lesquels l'homme impartial retrouvera le même Dieu, la même immortalité de l'ame, le même Christ, mais qui choquent l'œil orthodoxe par leur diversité.

De ce qu'il y a peu d'union, d'autorité

dans le protestantisme, de ce que Luther ait enseigné l'examen, en ait lui-même donné l'exemple en brûlant une bulle, en jetant les saints en bas de leurs niches, en appelant l'Eucharistie une figure, il n'en résulte pas que Luther ait laissé liberté complète à ses sectateurs. Comme tous les fondateurs de religions, il s'adressait au grand nombre, au grand nombre absorbé dans les détails, au grand nombre qui ne réfléchit pas, au grand nombre qui veut bien adorer un Dieu pourvu qu'on lui évite la peine de le chercher. Il ne pouvait expliquer à cette masse que ce qu'il savait; il devait lui donner comme mystère ce qu'il ne savait pas; il était obligé de soustraire à la discussion ces écritures juives, dont l'autorité depuis longtemps respectée pouvait seule donner à sa parole un caractère sacré; il fallait qu'il nommât la croyance vertu, l'incrédulité vice, idées que le catholicisme avait employées comme de puissans auxiliaires pour répandre dans la masse des vérités essentielles, mais qui ne sauraient se concilier avec l'indépendance absolue de la pensée. Luther a enseigné

que l'on pouvait se sauver dans la religion catholique; il le devait par pudeur à l'église qui l'avait élevé, dont il avait porté les insignes, mais il n'a pas enseigné qu'on pût se sauver dans toutes les doctrines. Cet homme, que Rome appelait hérétique parce qu'il ne croyait pas à la transsubstantiation, renvoyait ce nom à ceux qui n'admettaient pas la divinité de Jésus. Comment pourrait-on regarder comme le coryphée de la liberté religieuse et des franchises philosophiques, un Luther qui reçoit des visites nocturnes du démon, pousse la doctrine de la grace plus loin que le catholicisme lui-même, et maudit les légistes parce que la législation est fondée sur le libre arbitre; un Calvin qui courbe Genève sous un joug de fer, et brûle avec raffinement Servet pour avoir intitulé son livre : *De errore Trinitatis*.

Non, ces hommes ne partirent point d'une pensée franchement indépendante. Choqués dans leurs passions, ils attaquèrent plusieurs parties du colosse romain; ils avaient du génie, leur attaque fut terrible; les premiers ils rompirent l'unité catholique par une large

brèche, puis les peuples du nord, les peuples savans, les peuples qui ne sont pas émus par une procession et ne s'agenouillent pas devant une madone, s'emparèrent de leur doctrine, mais ils fondèrent une religion, ils ne firent point une philosophie.

Je sais que tous les hommes, dans quelque état de civilisation qu'on les suppose, ne peuvent pas s'en rapporter à leurs propres observations. Des travaux les absorbent, l'éducation leur manque, et puis, il faut le reconnaître, tous ne sont pas entraînés par le même attrait vers la méditation et l'isolement. Cependant il se trouvera toujours au milieu des peuples des hommes plus logiciens que poètes, plus intelligens que sensibles, curieux de remonter à la cause première du monde. Ceux-là par la réflexion s'élèveront au-dessus des croyances vulgaires, ils arriveront à des idées religieuses plus pures que celles de la foule. Chez le Persan, adorateur des montagnes, ce sera le mage qui révere le feu; chez l'Egyptien, courbé devant le crocodile, ce sera le prêtre croyant en un seul Dieu; chez le Grec, qui prend

ses divinités parmi les hommes, ce sera Socrate et Platon. Ne faut-il pas cependant que la masse profite des travaux de ces hommes exceptionnels? Alors viennent les fondateurs de religions; aussi savans que les philosophes, mais plus artistes, plus sensibles à ce merveilleux chéri du peuple, ils répandent sous une forme poétique les opinions philosophiques les plus avancées. Leur voix rétablit l'équilibre. Long-temps après qu'une religion nouvelle s'est établie, la philosophie paraît silencieuse. Plus tard, lorsqu'elle a recueilli de nouvelles observations, elle se rassure; le culte lui sert de piédestal pour s'élever plus haut encore, jusqu'à ce qu'une nouvelle lumière vienne éclairer la face du globe. Ainsi la religion et la philosophie se partagent l'éducation du monde; l'une comme une pointe creuse dans l'inconnu, l'autre vaste cercle environne l'univers. Unies toutes deux pour instruire l'homme, mais divisées par ses passions, ces filles du ciel se combattent sur la terre, et ce n'est peut-être que dans la patrie commune qu'elles s'embrasseront comme deux sœurs.

Les habitudes sévères de l'Angleterre, la pratique rigoureuse du dimanche nous avaient fermé toutes les portes de Sheffield, nous errâmes dans les environs. Partout les enfans jouaient avec les wagons et les chemins de fer qui se croisent dans la campagne. Dans cette assemblée bruyante, deux petites filles en robe de fête sautaient si lourdement que c'était plaisir de les voir. L'enfance est gracieuse jusque dans sa gaucherie.

Nous gravîmes une éminence au-dessus de Sheffield; à l'horizon, les collines s'élevaient comme des vagues, et tout le paysage semblait une mer en tourmente. Nous avions à nos pieds la ville de briques, les groupes de maisons diversement éclairés du soleil et les longs tuyaux des machines à vapeur. La fumée du charbon de terre voilait une partie du site, mais elle ne nuisait pas au caractère de ce tableau vraiment anglais. En descendant nous rencontrâmes un enterrement; le mort était traîné dans un corbillard hérissé d'aigrettes noires; il avait peine à se faire jour au milieu des promeneurs. Je croyais que l'idée de la mort ferait quelque impres-

sion sur cette foule fervente. La destruction du corps c'est la renaissance de l'ame; ce spectacle révèle Dieu tout entier, et c'est un usage chrétien de saluer dans ce corps inanimé l'ame qui monte radieuse vers le ciel. Mais non; pas un chapeau ne tomba; nul ne retint sur sa bouche le rire près d'éclater. C'est qu'autre chose est de penser à Dieu, autre chose de suivre sur le papier les paroles d'un prêtre catholique ou d'un ministre anglican. Que la religion ait besoin de signes, de secours, nul doute; mais ces signes ne les confondez pas avec le véritable objet du culte. Avez-vous prié Dieu, vous qui passez la journée dans une église? Avez-vous médité sur les devoirs que la Providence vous impose, sur la connaissance du bien et du mal qui reluit sur votre front? Vous êtes-vous incliné devant la perfection infinie qui vous contemple, avez-vous trouvé de la noblesse et du courage dans l'espérance d'une vie future? Non, vous avez rêvé de prêches, de cantiques et de blancs surplis.

Habitans de Sheffield, je crains que votre observation du dimanche ne soit qu'une ha-

bitude nationale ; vos prêches une formalité. Croyez-moi , passez quelques heures de moins à chanter des psaumes , osez même , si le sacrilège ne vous épouvante pas , osez écrire des lettres le dimanche , et ne riez pas quand la mort passe.

Nous ne restâmes qu'un jour à Sheffield, et c'était trop. En nous rendant à Newcastle, nous traversâmes York trop rapidement pour admirer dans tous ses détails la cathédrale, cette protestation sublime, mais presque isolée, de l'art anglais contre les dédains du continent. J'éprouvai dans les rues d'York une surprise que j'avais déjà ressentie en Allemagne. J'allais visiter un général autrichien. Que trouvai-je, chez le défenseur officiel de cette nation qui devrait conserver tant de haine contre la France, cette nation que pendant vingt ans les autres puissances semblent avoir chargée d'essuyer à leur place le feu des Français, et dont la capitale porte encore sur ses remparts la trace de nos mines ? Quelle image le général avait-il placée dans son appartement, dans le plus intime de sa

demeure? Un portrait de Napoléon! A York, je retrouvais cette même figure plus populaire encore; je la voyais se promener dans une ville anglaise, sur la tête d'un marchand de plâtres, comme dans le village le plus patriotique de la France. C'est avec un merveilleux instinct que les peuples ont choisi Napoléon comme le symbole de leur avenir; Napoléon est un tyran dont le nom s'associa toujours à celui de la Liberté. S'il fut despote, ce fut pour réorganiser cette société française qui s'était perdue par son inexpérience et sa fougue; ce fut pour tenir dans sa main et lâcher sur l'Europe cette armée qui avait pris sous le drapeau tricolore une allure libérale, et qui, tout en apprenant les chants de l'empire, se souvenait encore de *la Marseillaise*. Ce flot républicain a passé sur les nations, et si le chef, les yeux levés vers son étoile, rêvait sceptres et victoires, les soldats étonnaient l'Allemand en traitant avec mépris des illusions monarchiques qu'il avait toujours révérees. Ce débordement d'idées neuves et hardies a laissé des traces plus durables que des conquêtes; il n'a pas été sans réaction sur

la Grande-Bretagne elle-même. Tandis que Wellington, l'homme qui combattait pour l'Angleterre, est en butte à la haine des partis, la gloire du général Bonaparte s'étend chaque jour dans cette contrée dont il s'était déclaré l'implacable ennemi. Cet homme n'est ni Français ni Anglais; il semble qu'il soit né dans une île d'une nationalité contestée, pour que l'Europe tout entière pût s'enivrer de son nom et profiter de sa gloire.

VIII.

Physionomie de l'Écosse. — Edimbourg. — Leith. —
Château de Roslin. — Philosophie écossaise. —
Un thé.

J'aurais oublié le bourg de Wakefield, s'il ne portait le même nom que le lieu célèbre par Goldsmith. Le paysage anglais est toujours invariable; un chemin étroit, des cottages, de petits arbres et de verdoyans enclos. Sur toutes les enseignes que le vent balance à la porte des hôtelleries, nous retrouvons le lion rouge et le lion blanc. La fidélité à ces deux symboles est remarquable; un lion était peint sur la poitrine d'Irmansul; le lion décorait les armures saxonnes quand la Grande-Bretagne fut envahie. Si les enseignes des *Inns* remontent en effet à cette origine reculée, ce trait est celui qui caractérise le mieux la persévérance britannique.

Lorsqu'on avance vers l'Écosse, on voit les maisons se couronner de créneaux. Newcastle

sur la Tyne est une ville dont nous n'entre-vîmes les édifices qu'à la clarté jaune du gaz, ou bien à la rouge lueur du matin. Nous y entrâmes à neuf heures du soir; le lendemain nous la quittâmes dès l'aurore. Le Northumberland est couvert de vastes plaines; cependant, en marchant vers le nord, on voit naître des éminences, les glens deviennent sauvages, le ciel est gris; on aperçoit dans la campagne quelques plaids jetés en écharpe sur l'épaule des bergers; la brique disparaît; on retrouve le blanc sale des villages de France. Un autre signe annonce l'Écosse, c'est la dégénérescence progressive des attelages. Dans les environs de Londres les chevaux du stage sont souples de jarrets et splendidement harnachés; à mesure qu'on s'éloigne de la capitale leur fierté s'efface; chaque relais enlève une plaque de leur harnais étincelant; près d'Edimbourg il ne reste de ce brillant équipement que des œillères aux armes d'Angleterre; plus loin ce dernier insigne disparaît; vous ne voyez plus que des haridelles retenues par de vulgaires courroies. L'auteur de *Waverley* certifie qu'il

existe en Ecosse des relais de chiens pour mordre les jambes des chevaux et servir d'auxiliaires au fouet du cocher.

Tant de signes devaient nous annoncer que l'Angleterre s'enfuyait pour faire place à de nouvelles mœurs; cependant aucune limite ne marque la frontière des deux royaumes, et nous ne savions pas encore si nous étions réellement en Ecosse, lorsqu'un voyageur nous montra du doigt une petite chapelle.

C'est là que reposent les restes de Walter-Scott.

Les Ecosais saluent encore avec amour le nom de leur romancier. Un homme assis près de nous, fort empressé comme tous les habitans des trois royaumes à servir aux étrangers les lambeaux de français qu'il avait recueillis dans ses voyages, nous dit en caressant le poil fauve hérissé de son chien, que cet animal avait appartenu *au grand poète*. Les Ecosais ont raison de bénir sa mémoire; par lui leur pays fut révélé au monde; il a fait sortir des chevaliers et des fantômes de toutes les bruyères, dressé des châteaux sur toutes les collines et fait un pays plein

de charmes d'une terre âpre et sans ombrage.

Dans le voisinage de l'Angleterre, l'Ecosse est nue comme le rivage de la mer; on y voit croître une espèce de mélèze particulière au pays; cet arbre s'élève rarement à une grande hauteur. Le bon Ecossais qui nous avait montré le chien de Walter-Scott, et qui poussait la complaisance jusqu'à parler gaélique pour nous donner une idée du rauque dialecte de ses montagnes, nous avertit à l'entrée d'une vallée que nous allions apercevoir un site affreux : il ne me parut pas plus aride, plus désolé que les autres. La précaution oratoire nous fit sourire. Partout se retrouve le besoin de parer pour l'étranger son pays natal, de cacher ses défauts comme des infirmités de famille. Sur le continent, dans une capitale balayée sans cesse par l'ouragan, j'entendais répéter : Il fait aujourd'hui un vent extraordinaire! c'était le vent de la veille et celui du lendemain.

Nous approchions rapidement d'Edimboug. Le voyageur, lorsqu'il se sait voisin d'une

de ces villes poétiques dont le nom sonne en Europe avec plus de charme que tous les autres, se croit obligé d'être profondément ému ; il accumule dans sa tête les souvenirs de l'antiquité, les légendes, les prophéties ; il entre dans un monde d'empereurs romains, de rapsodes et de cénobites : illusion obstinée, dont la réalité la plus vulgaire ne le fera pas revenir. Il serait utile cependant, sans avilir la terre et ses habitans, de nous les représenter dans leur vérité ; n'y aurait-il pas un intermédiaire entre le livre de poste et le poème ?

Edimbourg nous apparut le soir, comme Londres, entouré de feux : c'était un grand spectacle, et les Ecossais qui se trouvaient dans la voiture ne manquèrent pas de nous faire admirer l'éclat de cette ville étoilée. De temps en temps nous passions sur un large pont de pierre ; au lieu d'un fleuve écumant nous voyions à nos pieds scintiller mille lumières. Il était tard ; la lueur des lanternes ne suffisait pas pour nous faire comprendre la disposition étrange de ces lieux. Nous nous arrêtàmes à *Crown hotel, Prince's street*. Ce

que j'avais vu d'Edimbourg ne m'avait laissé que le souvenir d'un rêve éblouissant et vague; en m'endormant j'entendis retentir sous ma fenêtre le son monotone de la cornemuse.

A Londres, j'avais vu un misérable Écossais en plaid bariolé, jouer du pibroch au milieu de la populace. Cet homme éloigné de ses montagnes, donnant ainsi en spectacle le costume et les chants de sa terre natale, ne m'avait inspiré que de la pitié; mais à Edimbourg il y avait du charme dans les sons qui m'étaient envoyés par le vent, j'y croyais saisir une harmonie avec les glens arides; c'était bien la musique de cette sauvage nature.

Le lendemain je descendis au salon, un de ces grands salons d'hôtels anglais, où le mobilier est d'acajou, les tables carrées, où les cartes de la ville et de la province sont si bien vernies et enluminées; je m'arrêtai devant une gravure qui représentait les jeux nationaux de l'Écosse, mais elle ne me retint pas longtemps; je sortis avec toute l'impatience de ce Parisien du Marais qui veut s'élancer sur

le port de Dieppe. Je me trouvai dans la rue du Prince, rue immense, bordée, du côté de notre hôtel, par de hautes et blanches maisons, de l'autre par des fossés profonds et des jardins. De là s'élève une haute montagne, montagne escarpée qui a le pied dans la verdure et porte sur sa tête le château d'Édimbourg. Cette forteresse est bien telle que je me la figurais; sans l'avoir jamais vue je reconnus presque sa situation pittoresque et sa vieille tour bossue. A droite, à gauche, d'autres éminences dominaient les toits; c'est *Carleton hill* couronné de tours et de portiques qui se découpent sur le ciel; plus loin, le pic nu, rocailleux d'*Arthur seat*.

Au premier regard jeté sur cette ville, je compris la scène fantastique qui s'était passée sous mes yeux. Édimbourg est composé de deux villes, l'ancien Édimbourg, la ville de Walter-Scott, noire, étroite, qui s'enfoncé chaque jour dans la terre; puis la ville neuve, la ville blanche et régulière construite sur les montagnes et comme sur la tête de sa rivale. Plusieurs parties de cette orgueilleuse se réunissent par des ponts jetés au-dessus de la

vieille ville; de là, le voyageur contemple un spectacle extraordinaire, une ville montant sur une autre, le triomphe du confortable moderne sur l'antique misère traduit en maçonnerie et en charpente. Le soir vient-il, cette scène bizarre est illuminée, en passant sur les ponts, on voit briller sous les arches des vitrages éclairés; il semble qu'on traverse un fleuve et que les fenêtres de la haute ville viennent se mirer en traits de feu dans ses ondes.

Quelquefois aussi des maisons de la vieille ville essaient de gravir jusqu'aux splendeurs de la nouvelle; adossées aux montagnes, s'appuyant contre les rochers, elles montent jusqu'à six, huit et dix étages.

Voilà deux villes dans Édimbourg; il en existe une troisième, le port de *Leith*, formé par l'embouchure du Forth. Nous nous y rendîmes par une rue d'une demi-lieue, garnie de maisons dans presque toute sa longueur, bordure étroite où souvent les intervalles des habitations laissent apercevoir la campagne.

Nous rencontrâmes sur cette espèce de grande route force paysannes des environs.

Ces femmes à jupons jaunes ont quelques singularités dans leur costume ; reproduit par la peinture , il plairait peut-être , mais on sait combien l'artiste embellit ce qu'il retrace ; le peintre comme le poète tiennent rarement compte du laisser-aller , des teintes flétries que présente la nature. Arrivés à Leith , nous traversâmes plusieurs rues étroites ; sur les estampes qui paraient l'étalage des libraires , je reconnus plusieurs scènes du sabbat ; des démons , des chauve-souris , des squelettes jaunes ; c'était bien cet amour du merveilleux qu'on regarde comme un trait du caractère écossais. Cependant on s'est trompé , selon moi , lorsqu'on a poétisé ce peuple froid , érudit , lorsqu'on a répandu de la magie sur cette terre de logiciens et de fins critiques. Il y a de la superstition en Écosse ; il y en a dans les classes ignorantes de tous les pays. Dans les campagnes de France , le berger s'arme de livres mystérieux ; on le voit tracer sur le sol des cercles magiques. C'est ainsi que ces hommes , dans des vues souvent perverses , s'entourent d'un prestige qui s'efface à peine , lors même que le sorcier

emmené par les gendarmes a vu son autorité tomber devant celle du procureur du roi. Dans un faubourg de Londres, et l'Angleterre n'est pas un pays renommé par son goût pour les prodiges, j'ai vu le peuple entrer à flots dans une cabane où l'on montrait le roi des magiciens. Un porteur d'affiches de Regent street avait adopté, pour attirer les regards, un bonnet pointu, une longue robe verte et tout le costume d'un enchanteur. Que cette tendance populaire règne en Écosse, que même au sein de la nature sombre et nuageuse du nord, sous un ciel éclairé quelquefois par l'aurore boréale, elle se soit développée; que le peuple ait placé la *benshi* dans la brume aux formes fantastiques, indéterminées, j'en conviens; mais une fois que l'éducation a fait disparaître ces préjugés vulgaires, l'Écossais apparaît sous son véritable jour, sage, mesuré, ami de la science, indifférent pour les arts, en un mot, l'homme le moins poétique de l'univers.

On serait déçu si l'on venait chercher à Édimbourg les brogues, le tablier de peau et

le tartan bariolé des Caméroniens. Ce tartan qui couvrait autrefois l'Écosse tout entière, a fini par se déchirer ; il a pris les formes que la civilisation moderne imprimait aux vêtements ; il s'est changé en robes , châles , pantalons , cravattes et gilets. Quelques patriotes portent encore les couleurs de leur clan en tabatière.

Nous étions tentés de croire que les anciennes mœurs subsistaient dans les *Highlands* ; là nous pensions retrouver dans leur pureté les usages décrits par Walter-Scott , ces Highlanders pillards qui se font payer *le denier noir* par les riches propriétaires et brandissent en signal de guerre *la croix de feu*. Nous ne pûmes éclaircir la question par nous-mêmes ; mais nous apprîmes que la civilisation anglaise s'avancait jusqu'aux limites de l'Écosse ; que partout on ouvrait des grandes routes , que des bateaux à vapeur sillonnaient jusqu'au lac de la Dame Blanche , et que dans ces régions nébuleuses s'établissait un service de malle-poste. Cette nouvelle nous fit comprendre que les Highlanders renonçaient à leur an-

cien costume, mais qu'ils renonçaient en même temps à leurs brigandages, à leurs vengeances atroces, et qu'ils allaient jouir des bienfaits de l'industrie. Toujours la même question : Choisissez entre le bonheur d'un peuple et la coupe de ses vêtemens.

Il est une classe où s'est conservé l'ancien costume écossais, c'est l'armée; cinq ou six régimens portent encore le kilt de tartan, le tablier de fourrures, les bas blancs croisés de rouge. Les officiers sont armés du dirk et de la claymore; leur tête, comme celle des sauvages de l'Ambigu-comique, est couronnée d'un diadème de plumes noires; mais là même le costume national n'existe pas dans toute sa rigueur; sur l'antique vêtement des Duncan et des Macbeth brille la veste écarlate, à galons blancs de l'Angleterre. Ces soldats couvrant de l'uniforme anglais l'habit traditionnel de leur pays, sont bien l'image de l'Écosse moderne.

Si l'ancien costume ne se retrouve jamais à Édimbourg dans toute son intégrité, *Waverley*, *Rob Roy* l'ont rendu populaire jusque sur le continent; il brille dans les bals de

Londres. C'est un Écossais ceint de son écharpe et chaussé de souliers à boucles qui sert d'enseigne à tous les débitans de tabac. A Londres, on semble attribuer à l'Écossais pour le tabac la passion que nous supposons au gendarme pour la réglisse. Les Calédoniens sont fiers, ils n'ont pas accepté cette plaisanterie; à la porte de leurs *tobacconists*, ils ont remplacé le montagnard par un priseur en costume turc, et c'est peut-être le principal trait qui sépare les deux contrées.

L'Angleterre joue avec l'Écosse comme l'Autriche avec le Tyrol. Le Tyrolien, c'est le bouffon de Vienne; il faut qu'il monte avec son chapeau vert et sa plume blanche, son gilet rouge, ses bottines, sa ceinture plaquée d'argent sur le théâtre de Léopoldstadt, qu'il danse en passant les pouces sous ses bretelles, qu'il répète ses chansons qui, si douces dans les échos de la montagne, semblent honteuses de se produire à la clarté du lustre, devant un public indifférent. Pour baladin, Londres prend l'Écossais; qu'il paraisse dans la comédie, dans le drame, sur la caricature

et déploie au sein des mascarades son armure bigarrée.

Le bassin de Leith renferme des bateaux à vapeur chargés d'une mâture presque aussi compliquée que celle des bâtimens à voile. Nous marchâmes jusqu'à la pointe de la longue jetée; devant nous se tordait entre deux côtes étroites une mer fouettée sans cesse par le vent. Nous fûmes frappés de la nuance obscure des vagues. Sur les côtes de la Manche, l'océan, sous les feux du soleil, se découpe en vastes losanges d'un bleu foncé ou d'un vert pâle; quelquefois il éclate de blancheur dans toute son étendue; à Leith, une lourde teinte brune pèse sans interruption sur les flots.

Le port de Leith paraît avoir des rapports topographiques avec le Pirée. Je ne sais quel écrivain dans un moment d'enthousiasme a surnommé Edimbourg la nouvelle Athènes. L'orgueil écossais s'est emparé de cette dénomination poétique; on a pris la comparaison au sérieux. La colonnade que nous avons vue sur Calton hill est le commencement d'un Parthénon. Singulier projet que celui

de rendre grecque une ville écossaise, antique une cité moderne, de faire du Périclès dans la patrie de Thomas Reid; comme si dans des régions, à des époques tellement éloignées, les mœurs ne se révolteraient pas contre cette imitation maladroite. De toutes parts le dix-neuvième siècle proteste, et sur Calton hill même à côté de cet édifice auquel on voudrait donner le grandiose attique, un monument de Nelson, tour informe, phare massif, digne représentant de la Grande-Bretagne et de notre époque, s'élève comme pour donner le démenti à ces exhumations athéniennes.

Nous rentrâmes de la jetée dans la triple ville. Il était facile de distinguer dans ses rues les habitans des trois cités qui la composent. Leith députait ses marins; la femme aux pieds nus, enveloppée dans un plaid rouge venait représenter la vieille ville, la ville écossaise; puis la ville nouvelle, la ville anglaise envoyait son policeman en chapeau gris, son wachtman à la voix rauque; c'était le peuple de Londres. Il faut cependant le dire,

le type de la femme n'est plus le même à Prince's street que dans le Strand, il y a décadence sensible; la lèvre inférieure s'avance, les cheveux blonds se dorent et prennent une nuance hasardée; les pieds s'allongent. A Londres la grandeur de ces pieds nuit à l'élégance des formes; on est étonné de voir chez des cordonniers de femmes des guêtres qui sembleraient destinées à des grenadiers. En Ecosse ce défaut devient plus sensible; à part de ravissantes exceptions, il faut convenir que la race écossaise n'a pas été créée pour la sculpture.

Les édifices de la nouvelle ville ont été jetés dans le moule anglais, ainsi que ses habitans. Ce sont, comme à Londres, des squares sur les places, et dans les faubourgs des jardins entourés de grilles; les rues sont vastes, la plus large de toutes est décorée de trois monumens placés sur une même ligne et que l'on embrasse d'un seul coup d'œil : ce sont les statues de bronze de Georges IV, de Pitt, et la colonne de pierre sur laquelle se dresse lord Melville. Malgré ces essais de magnificence, le nouvel Edimbourg est triste,

inanimé, vide de souvenirs. Dans ces rues monotones on rencontre peu d'habitans, mais parfois, comme dans Regent street, des hommes portant de vastes affiches, comme dans Regent street aussi vous verrez de tous côtés gens qui se chargeront de faire votre silhouette. Encore quelque temps, et le vieil Edimbourg s'enfouira comme Herculanium; à la place de la cité de Marie Stuart on ne verra plus qu'une ville anglaise.

Les Ecossais s'inquiètent peu de cette invasion des mœurs britanniques; ils ne cherchent pas à s'en défendre; ils trouvent dans leur réunion avec l'Angleterre assez d'avantages matériels pour oublier leurs prétentions antiques. Pourquoi se révolteraient-ils? ils sont heureux. On nous entretint, il est vrai, d'un descendant des Stuarts qui se promène par la ville en costume de highlander; ce personnage d'une généalogie fort contestée, reçoit quelquefois des honneurs dérisoires, mais sans exciter la moindre sédition. Chez un peuple qui n'élève aucune plainte grave, il n'y a pas de place pour les conspirations de mélodrame et les intrigues à la Figaro. Dans

notre siècle les peuples ne s'insurgent pas pour des individus ; peu leur importent Charles ou Gustave ; et si l'on relisait avec attention l'histoire, on verrait que jamais les fondateurs d'un pouvoir nouveau ne se sont élevés au trône par la seule magie de leur nom. C'est en s'annonçant comme les défenseurs de tel ou tel intérêt, les protecteurs de telle ou telle caste ; c'est en se présentant comme un symbole, en faisant espérer des améliorations avec une bonne foi plus ou moins suspecte qu'ils ont rallié autour d'eux les nations. Plus tard ils n'ont pu se départir sans danger de leurs promesses. Jusqu'aux ambitions individuelles, tout sert l'avancement des peuples.

J'eus pour guides dans Edimbourg les fils du consul français, M. A., dans lesquels je reconnus avec joie deux camarades de collège. Il y a toujours du bonheur à retrouver sous un ciel étranger des compatriotes, et surtout des compatriotes qui ont le même âge, qui ont subi les mêmes peines que nous. Je ne suis pas de ces peintres inexacts qui font du collège un séjour d'innocence et de

bonheur. Sorti de ces lieux où le travail est odieux, l'enfance hideuse et cruelle, je n'en ai pas même conservé le souvenir triste et doux qui attache le captif à sa prison, le rameur à son navire.

Messieurs A. me conduisirent d'abord au château de Roslin, situé à quelques milles d'Edimbourg. Ces ruines, dont un peintre envierait la teinte rougeâtre, couronnent une colline ombragée. De là nous découvrimes un paysage délicieux de fraîcheur. En Ecosse ces oasis reçoivent un nouveau charme de leur contraste avec la sécheresse qui les entoure. Après quelques minutes de marche nous arrivâmes à la porte de la chapelle, beaucoup mieux conservée que le château; nous y trouvâmes un guide qui nous fit remarquer avec admiration des figures de saints ciselées sur les chapiteaux. Les Ecossais commencent à revenir de leur fureur iconoclaste; il n'est pas un sacristain qui ne maudisse la mémoire de John Knox, le briseur d'images, en montrant aux voyageurs des éclats de vitraux, ou des piédestaux veufs de leurs statues; mais ils ont conservé l'usage de lancer des traits

plus ou moins fins contre l'Eglise romaine. En indiquant du doigt un escalier dont les marches dégradées descendaient dans un souterrain obscur, le paysan qui nous conduisait nous fit entendre en souriant que c'était là qu'allaient se confesser *les jeunes dames* aux jours catholiques de l'Ecosse.

Le sourire de ce guide me frappa d'une manière désagréable. Le sentiment religieux est si pur, si voisin de la conscience, qu'il est pénible de l'entendre maltraiter sous la plus belle de ses formes. Au dix-huitième siècle, lorsque la réflexion n'était pas libre, que la Bastille attendait le penseur trop hardi, que son livre pouvait être brûlé par la main du bourreau, je conçois que la philosophie ait armé ses lèvres d'un rire amer, sardonique; qu'elle se soit indignée en voyant que le sang de Vanini, de Jordano Bruno, de Pierre La Ramée et de tant d'autres martyrs n'avait pas suffi pour lui conquérir l'indépendance; qu'alors elle ait tout parodié, tout insulté, depuis le cierge pascal jusqu'à la mitre. L'école sensualiste, en attaquant ces formes, ne sut pas toujours respecter

la morale religieuse que la vénération du peuple leur avait associée. Rarement elle rendit justice à ses adversaires ; ses sarcasmes ne se justifient pas, ils s'expliquent. Mais aujourd'hui que la réflexion a triomphé, que toutes les voies lui sont ouvertes ; aujourd'hui que les cultes sont égaux et libres, que la Sorbonne elle-même retentit de voix indépendantes, Voltaire n'aurait plus d'à-propos ; la caricature va bien à l'opposition, jamais au pouvoir ; dans un siècle de liberté, la turpitude est honnie. Il faut que le philosophe retourne à son occupation naturelle, l'étude de l'ame ; et si sur cette route encore il se croise avec le christianisme, qu'il prenne un langage sérieux, mesuré. Pourquoi ceux qui sont fiers de l'intelligence humaine ne sauraient-ils pas rendre hommage à cette doctrine, où les méditations égyptiennes sont entrées par Moïse, Platon et Aristote par les Pères, de telle sorte que les lumières de l'Orient et de l'Occident se sont réunies pour former la plus noble expression du sentiment religieux qui ait encore paru sur la terre ?

Nous eûmes quelque peine à retrouver le chemin d'Edimbourg; il nous fallut interroger plusieurs paysans écossais, race lente et réfléchie, qui n'accorde une réponse que dix minutes après chaque demande. Nous gravâmes, avant de nous séparer, Calton hill; un large chemin nous conduisit en serpentant jusqu'au sommet. Près de nous s'élevait le Parthénon; nous lui jetâmes un coup d'œil en souriant. Plus loin, au-dessous de la tour de Nelson, Calton hill porte un monument érigé à la mémoire de Dugald-Stewart, le disciple et le continuateur de Thomas Reid. On retrouve dans cette urne de marbre, dans cette colonnade circulaire, une imitation laborieuse de l'antiquité; mais si l'art n'a pas à se louer de ces efforts puérils, le nom de Dugald-Stewart est beaucoup trop grand pour qu'on puisse voir sa tombe sans émotion. Que ne doit pas notre siècle à l'influence écossaise, à ce vent d'observation et de sagesse qui souffle du Nord! Au moment où la philosophie est représentée chez nous par un homme auquel la science doit sans doute une révolution heureuse, mais dont le talent semble plutôt

fait pour revêtir de brillantes couleurs les systèmes des siècles passés que pour pénétrer courageusement dans l'analyse, il est heureux que les ouvrages de Thomas Reid et de Dugald-Stewart, si simples de style, si riches de faits, soient reçus avec honneur dans nos écoles. La science ne connaît pas de frontières; elle s'inspire au génie de tous les pays; et l'esprit français, esprit porté au sophisme, a besoin de se soutenir par les travaux des peuples qui s'enferment dans l'observation.

En France nous systématisons, parce que nul sentiment ne nous absorbe; notre indifférence pour tout nous permet d'embrasser tout d'un coup d'œil; nous cherchons moins une doctrine vraie qu'une doctrine complète; ce que nous redoutons plus que l'erreur, ce sont les exceptions; et si, dans une classification scientifique, une subdivision n'est pas remplie, nous y mettons une hypothèse. Le savant français est comme la nature avant Galilée : il a horreur du vide.

L'Écossais, au contraire, lorsqu'un phénomène le frappe, veut d'abord le pénétrer, le creuser jusqu'au fond. Voyez Thomas Reid :

lorsqu'il parle de la vision, peu lui importent la mémoire ou le désir; comment l'homme voit-il? tel est le sujet qui l'inquiète; psychologie, anatomie, optique, il mettra tout à contribution et ne quittera pas cette question avant qu'il ne lui reste plus aucun doute.

Oui, nous devons saluer avec amour toutes les manifestations de l'homme, rendre grâce à l'artiste qui jette quelques fleurs sur cette terre aride et pierreuse, bénir le poète qui nous ouvre les cieus; mais une ame qui rendrait pleine justice à tous et sentirait également toutes les œuvres, ce serait celle de Dieu. Pour agir sur la terre, il faut avoir sa passion; la mienne est pour ces hommes patients, simples de mœurs, quelquefois secs de langage, qui, sans briguer les distinctions de la société, sans s'attacher à ce présent fugitif, embrassent l'humanité dans le passé comme dans l'avenir. Sans doute ils seront long-temps inconnus et rallieront autour d'eux peu d'intelligences; c'est Descartes, obscur officier d'une garnison allemande; c'est Kant, qui passe ignoré dans les rues de Kœnigsberg.

Mais un jour les rêveries de ces ames sublimes éclaireront le monde ; l'humanité tout entière passera par les voies qu'ils auront frayées : c'est Archimède qui, doucement assis, attire à lui par un rouage une galère syracusaine chargée de ballots et de passagers. Dites et pensez ce qu'il vous plaira de la philosophie ; accusez-la d'obscurité, d'inutilité, d'inconsistance ; en dépit de vous-mêmes elle vous conduit, elle vous traîne. L'esclave du consul romain peut s'arrêter un instant sur la route et maudire son vainqueur ; qu'il tarde, et bientôt se tendra la chaîne qui l'attache au char du triomphe. Oui, riez de ces subtilités, de ces mots hérissés de grec et de latin ; quand on vous dira que la logique abandonne la déduction pour l'induction, demandez ce que signifient ces termes barbares : c'est la science qui change de face, la législation qui se renouvelle et cinq ou six trônes qui sont ébranlés.

De Calton hill nos regards planaient sur la prison d'Edimbourg, flanquée de tourelles

noires et crénelée comme une forteresse. L'ancienne prison, celle dont Walter-Scott a créé la gloire, n'existe plus que dans les traditions : nous en vîmes l'emplacement près du Palais de Justice. Je ne suis pas disposé à m'attendrir sur les ruines d'une prison, quelque romanesque qu'on l'ait rendue. On a construit un nouveau lieu de détention; aucune société ne peut ni ne doit se dispenser de punir; mais je suis persuadé que les prisonniers ont gagné à changer de cachots. Dans plusieurs maisons de fous on donne aux furieux pour prison les loges qui servaient autrefois de demeure habituelle aux malades : tant la société se fait chaque jour plus industrielle et plus humaine. Dans la nouvelle prison les salles sont plus vastes, les corridors mieux aérés que dans l'ancienne; je le sais, et cette pensée m'est plus douce que le spectacle de la forteresse où fut enfermée la sœur de Jeanie. Qu'a de commun, d'ailleurs, la création du romancier avec les lieux où il s'est inspiré? La tête d'un auteur, mécanique admirable qui prend le coton brut et rend une étoffe fine et moelleuse, couverte de ga-

lons et de broderies ! La ville de Walter-Scott, cherchez-la dans ses ouvrages ; là seulement elle existe ; à moins d'être poète comme lui, vous ne verrez à Edimbourg que des murailles.

Le Palais de Justice est un monument remarquable ; la Bibliothèque m'offrit peu d'intérêt, mais j'admire le coup d'œil imposant que présente la salle des Pas Perdus. Deux tribunaux tiennent simultanément leurs audiences dans cette immense galerie ; les affaires y sont appelées, discutées et jugées au milieu d'une foule bruyante. Les avocats, et surtout les avocats sans emploi, visitent assiduellement la salle des Pas Perdus. J'espérais jouir de leur maintien composé, de leurs longues robes, de leurs énormes perruques, mais l'époque des vacances avait chassé de la ville cette foule noire et poudrée.

On accuse le barreau d'Edimbourg de maintenir par son crédit les taxes universitaires à un taux très élevé pour ne recevoir dans son sein que des hommes favorisés de la fortune. Il est certain, quelle qu'en soit la cause, que les frais d'éducation sont exorbitans, et qu'une

partie de la jeunesse écossaise émigre pour les universités d'Allemagne.

En revenant à Crown hotel que je reconnus sans peine, grace au modèle de stage coach exposé devant la porte, j'aperçus la lithographie d'un banquet donné par la ville à lord Grey. On s'entretenait encore du voyage de cet homme politique; son entrée dans Édimbourg avait été pompeuse; toutes les corporations y avaient paru précédées de leurs cornemuses et de leurs étendarts. Les épiciers portaient pour enseigne un pain de sucre avec cette devise : « Du sucre sans esclavage. » *Sugar without slavery.*

Je passai la soirée chez M. A. C'est un gracieux usage que celui du thé, le soir, lorsque toute la famille est réunie; que les visites usurpent l'après-midi, qu'elles soient prosrites le soir, qu'on n'y reçoive que les amis les plus intimes. En Angleterre, on connaît depuis long-temps cette douce habitude; elle commence à se généraliser à Paris; mais si chez nous les réparties sont plus vives, les anecdotes plus joyeusement racontées, le thé et ses accessoires laissent encore beaucoup à

désirer. Dans ces réunions, les théières sont trop hautes, les tasses trop étroites, les muffins mal rôtis ; on emploie le lait et le sucre avec exagération. Je conseillerais un voyage en Angleterre aux marchands de porcelaine à thé, aux demoiselles de maison qui ne reculent pas devant l'entreprise audacieuse de le faire et de le servir.

Notre conversation roula d'abord sur le sujet qui se présente toujours en pays étranger, la France. Ce souvenir nous fit maudire les ouragans d'Édimbourg et les théâtres écossais plus ennuyeux encore que ceux de Londres. Tout en avouant le mérite de la pâtisserie anglaise, nous reconnûmes qu'elle avait presque toujours une saveur épicee qui devrait être corrigée par une alliance avec la pâtisserie un peu trop sucrée de Paris. Puis nous parlâmes du concert Musard, du concert Masson de Puitneuf, de tous ces orchestres qui vont dresser leur tente dans nos jardins publics ; nous signalions les avantages de cette importation viennoise ; nous ajoutions qu'en Angleterre tous les plaisirs étaient aristocratiques, que l'opéra n'était acces-

sible qu'aux fortunes élevées, que nulle part à Londres l'homme du peuple n'entendrait pour un shelling l'ouverture de *Robert le Diable* ou des *Franco Juges*, que tout était concentré dans peu de mains, qu'on achetait les livres, qu'on les achetait cher; que le cabinet de lecture, cette innovation qui tout en diminuant la fortune des auteurs, répand dans toutes les classes les bienfaits de la littérature, n'avait pas encore déployé dans le Strand ses larges annonces et ses vignettes fantastiques.

Bientôt, avec cette rapidité particulière à la conversation française qui, légère comme un chat, saute du canapé sur la bergère, poursuit autour de la chambre une boule de papier, puis se dresse sur ses pattes et joue avec un cordon de sonnette, nous arrivâmes aux étymologies. Un ancien élève de l'École Polytechnique était là, non moins fort sur le grec et le latin que sur l'algèbre et la doctrine kantienne. Nous nous livrâmes au plaisir si vif pour des quatrièmes en vacances de faire des citations pédantes et des calembourgs latins; nous examinâmes si *sincerus*

venait de *sine cerá*, boulevard de *boule vert*, de *bolwerk*, ou de *bowling green*. Nous reconnûmes que l'étude des langues avait entièrement changé de face. On a remarqué que le langage des gestes et des interjections était compris sur toute la terre ; on a voulu savoir jusqu'où s'étendait cette interprétation instinctive, on a cherché quelle était, dans le langage, la part du raisonnement, celle de la nature, on s'est demandé s'il n'existait pas dans les langues, dégagées de la différence des prononciations, des racines communes à tous les peuples. C'est ainsi que le philologue s'est mis à travailler pour apporter le résultat de ses recherches à la philosophie ; noble impulsion qu'ont suivie toutes les études. Si quelques savans hésitent encore, si même leur bouche laisse échapper le sarcasme, c'est une ingratitude qui les déshonore. Les philosophes n'ont-ils pas les premiers rencontré la théologie sur le champ de bataille ? Quel autre bras a détruit le joug qui pesait sur la pensée ? Si le physicien, le chimiste osent montrer au peuple leurs récipients et leurs fourneaux, si l'anatomiste peut

sans sacrilège interroger la dépouille des morts, si le légiste n'est plus arrêté dans la lecture du droit romain par les prohibitions d'Honoré III, c'est au sang de nos martyrs qu'ils le doivent. Assez la philosophie a défendu l'indépendance de l'esprit humain pour que les sciences la reçoivent dans leurs rangs comme un guerrier couvert de cicatrices, et lui donnent leur étendart à porter.

Arthur's seat. — Holyrood. — Château d'Edimbourg.

Le lendemain, de bonne heure, MM. A. vinrent me chercher; ils avaient amené leur ami l'étymologiste, grand amateur de géologie, et ne craignant jamais de se casser la tête toutes les fois qu'il s'agissait d'une couche de marbre ou de silice. Nous nous dirigeâmes vers Arthur's seat, le plus élevé comme le plus rocailleux de tous les *crags* qui dominent Edimbourg. Son sommet aigu rappelle la *Dent du Chat*, cette haute montagne de Savoie, élevée au-dessus d'une eau tranquille que les habitans appellent le lac du Bourget; comme s'il était permis de déshonorer par ce nom vulgaire des ondes qui baignent la blanche chapelle de Hautecombe, sépulture des Victor et des Amédée de Savoie; des ondes que des moines blancs et noirs traversent quelquefois sur des barques rapides; des

ondes toujours bleues sous un ciel presque italien. Des êtres si peu faits pour sentir les beautés de leur terre natale ne méritaient-ils pas de ramoner nos cheminées?

Nous suivîmes d'abord le long d'Arthur's seat un sentier étroit qui finit par se perdre en serpentant dans la verdure, mais alors les aspérités du roc nous servirent d'escalier, et nous parvinmes à la cime. Là nous nous trouvâmes élevés au-dessus des collines du voisinage; tous les crags courbaient la tête devant nous. Calton hill, malgré sa tour et ses portiques, semblait ramper à nos pieds. Déjà le soleil disparaissait derrière un horizon d'édifices, et ses rayons teignaient d'un rouge obscur la fumée du charbon de terre suspendue en nuage au-dessus de la ville; nous entendions mugir la mer du Nord dont les ondes épaisses n'ont jamais réfléchi les navires. Plus près de nous s'ouvrait la verdoyante vallée de *Nécropolis*, que les Écossais voulaient orner de monumens funéraires, mais que couvrent encore d'immenses troupeaux de moutons. Les sons d'une flûte

rustique montaient vers nous par intervalle, et pour que tous les genres de tableaux fussent offerts à nos regards, des wagons parcouraient en sifflant un étroit chemin de fer.

Les avis furent partagés sur la beauté de ce site; l'un vantait sa variété, il trouvait dans le chemin de fer un symbole de la Grande-Bretagne, de l'industrie, et contemplant au nord la mer furieuse, il se réjouissait de voir en présence d'un côté l'homme et de l'autre Dieu.

Un second trouvait que le chemin de fer coupait le paysage comme une longue balafre, déplorait les progrès d'une science destructive de toute beauté matérielle, et disait combien la nature alignée et régulière que fait l'industrie est inférieure aux monts agrestes, aux forêts majestueuses des temps homériques.

Un troisième avouait que les barres de fer, les wagons uniformes qu'on y voyait rouler étaient d'une raideur choquante pour l'œil; mais il ajoutait que la vapeur allait répandre dans le monde entier des perfectionnements

matériels et des idées concentrées en Europe ; que le soleil des intelligences, au lieu de former sur l'occident différens jeux de lumière, allait enfin luire sur le monde entier ; qu'il était heureux de cette pensée et qu'il la trouvait plus belle qu'un paysage.

Le quatrième répliqua : le chemin de fer nous déplaît parce qu'il est nouveau, qu'il blesse nos habitudes ; un jour il sera beau. C'est l'ancienneté qui rend les objets poétiques. Naguère on était choqué de la couleur sombre, des formes indigentes du bateau à vapeur ; on aimait mieux peindre les rouges banderoles, les cordages qui se détachent légèrement sur le fond verdâtre des eaux, les voiles blanches gonflées par le vent ; de nos jours, on admire le bateau à vapeur, sa colonne de fumée, ses roues qui font bouillonner l'onde ; de la rive on se plaît à le suivre de l'œil lorsqu'il emporte sa foule bariolée de passagers et trace un long sillage blanc d'écume. Quel peintre, il y a trente ans, eût osé peindre d'autres guerriers que des Grecs ou des Romains orgueilleusement drapés, ou d'une nudité plus orgueilleuse

encore, portant le casque d'or, le bouclier enrichi de ciselures et balançant le javelot avec une majesté dramatique? Quel artiste eût fait planer sur le combat d'autres enseignes que l'aigle d'or de la légion ou la botte de foin des manipules? Maintenant on vous peindra Rivoli, Castiglione, des républicains à longues basques, des Autrichiens poudrés; d'un côté l'étendart jaune à l'aigle noir, de l'autre le drapeau tricolore. Le costume militaire moderne a reçu plus d'honneur encore, Victor Hugo dans une ode a vanté :

« Le hussard rapide
« Parant de gerbes d'or sa poitrine intrépide,
« Et le panache blanc des agiles lanciers,
« Et le dragon mêlant sur son casque gépide
« Le poil taché du tigre aux crins noirs des coursiers. »

Cette théorie excita une réclamation générale. On répondit que si l'artiste au lieu de bâtimens à voiles avait peint des bateaux à vapeur, au lieu de casques et de piques des shakos et des fusils de munition, la peinture n'y avait pas gagné; on avoua que l'art était obligé à la longue de se plier au changement

des mœurs, on ajouta que ces concessions le détruiraient; l'assemblée demanda à l'auteur du système ce que deviendrait la sculpture si le sculpteur aussi faisait des statues en frac; elle le pria, quand il retournerait à Paris, d'aller voir à l'arc de triomphe du Carrousel quel effet peut produire une statue de carabinier ou de chasseur à cheval; chacun lui certifia qu'aucune postérité, quelque reculée qu'elle fût, ne verrait là des Apollon du Belvédère. Quant à la citation de Victor Hugo, on reconnut là l'heureux caprice d'un homme qui peut plier son vers à toutes ses fantaisies; mais il fut déclaré que si le poète pouvait encore associer à ses idées des images prises dans les couleurs et les formes, il ne trouvait plus autant d'inspirations qu'Homère ou même Virgile dans la nature matérielle; qu'il le sentait lui-même, puisqu'au lieu de chanter les chars et les chevaux ou même les fleurs et les étoiles, il cherchait à reproduire les nuances les plus fines du sentiment; qu'il n'existait pas de lieu dans le monde où l'industrie et par elle le désenchantement n'eût pénétré; que si la poésie s'enfonçait

dans un bois épais, elle en était expulsée par les coupes réglées; s'élevait-elle sur une haute montagne, il lui fallait fuir devant un savant qui venait, baromètre en main, expérimenter sur la densité de l'atmosphère, que chassée des nuages et des rayons du soleil, elle s'était réfugiée dans le cœur de l'homme et qu'elle y était inattaquable. La conclusion fut : il y aura toujours des philosophes, parce que l'homme ne cessera jamais de réfléchir il y aura toujours des poètes parce qu'il ne cessera pas d'aimer. Il fut ainsi bien établi qu'à toutes les ruines qui s'amoncèlent sur la terre survivent toujours les deux grands éléments de l'homme, le sentiment et la pensée; la pensée toujours de plus en plus attentive, le sentiment de plus en plus épuré. Quant à cette manifestation du sentiment qu'on appelle l'art, il nous fallut reconnaître que son avenir se couvrait de nuages bien sombres.

Nous avons peine à jouir du vaste spectacle d'Édimbourg. Un vent violent nous ébranlait sur le rocher étroit qui nous servait

de piédestal. Du haut de ce pic on pouvait se croire isolé de la terre, l'escarpement d'Arthur's seat nous dissimulait le chemin par lequel nous étions arrivés. Il nous fut moins difficile de descendre que nous ne l'avions cru d'abord ; les montagnards les plus aguerri parmi nous gravirent encore deux ou trois crags à la poursuite d'un chapeau ravi bien mal à propos par le vent ; enfin nous arrivâmes par une pente douce au niveau de la vallée. Là tous les obstacles disparurent ; nous étions, il est vrai, dans un pré clos de murs d'une toise, mais nous plaçâmes nos pieds et nos mains dans les crevasses que le hasard nous offrit. Arrivés sur le revêtement, nous trouvâmes l'autre côté de la muraille moins élevé de moitié que celui que nous avons franchi, nous coulâmes doucement à terre. Je vis avec grand plaisir le terme de ces escalades ; j'admire au fond d'un paysage suisse les sombres masses de sapins, les blanches aiguilles dont le glacier descend à larges flots comme un torrent pétrifié ; est-on arrivé au pied des vastes rochers, s'agit-il de visiter dans leurs détails ces beautés sauvages, j'aime

ses maîtres actuels, les princes français n'é-

à trouver le mulet au sabot infailible, ou tout au moins la perche ferrée. Je ferais un déplorable chasseur de chamois.

Nous passâmes au retour par le palais d'Holyrood. Le château presque entier a été nouvellement reconstruit ; mais la porte est encore flanquée de deux vieilles tours, un écusson de fer la surmonte : ce sont les armes d'Angleterre supportées par un lion et une licorne. J'ai vu dans Paris des dessins très exacts de cette façade triste et noire, avec son factionnaire rouge.

La cour d'Holyrood est peu vaste ; quoique entourée de colonnades, elle manque entièrement de majesté. Nous trouvâmes au premier étage un *ainted hall* où paraissent tous les rois d'Ecosse, le sceptre en main, la couronne sur la tête. Je m'arrêtai peu à considérer l'expression farouche de ces visages écossais ; je venais chercher dans Holyrood des souvenirs plus vivans que les guerres de Baliol et de Robert Bruce. Enfin on nous ouvrit les appartemens de Charles X.

La partie d'Holyrood habitée par la famille royale de France est d'une simplicité remar-

quable; les pièces sont vastes, mais elles n'ont pour ornement que des boiseries sculptées. Des fenêtres on découvre les ruines de la chapelle, la grille qui ferme le jardin du château; plus loin des crags couverts d'une sauvage verdure. Que de fois les yeux du monarque ont erré sur cet austère paysage! En présence de cette nature aride, combien il devait regretter les fertiles campagnes de France! Le voyageur s'arrête avec complaisance devant un rocher, une église en ruines; mais dans l'exil on sent bientôt s'évanouir le prestige qui s'attache à la terre étrangère; le banni voit avec douleur tout ce qui n'est pas son pays.

A la suite des appartemens occupés par les Bourbons de la branche aînée s'ouvre une salle du trône. Le roi d'Angleterre Georges IV y siégea lors de son voyage en Ecosse. Derrière le fauteuil royal est suspendu le portrait en pied de ce prince, vêtu du kilt des highlanders; le souverain porte le tartan du clan royal. Ainsi resserrés entre les images des anciens monarques de l'Ecosse et les insignes de ses maîtres actuels, les princes français n'é-

taient pas à leur place. Ce devait être un supplice constant, un souvenir continu de l'exil, que ces pompes d'une monarchie étrangère placées sur leur passage.

L'espérance n'entraît point dans l'enfer du Dante ; la haine doit rester à la porte d'Holyrood. Quelles que soient, sur le sol français, nos manières de juger les agitations politiques, dans cette demeure il faut tout oublier. On n'y voit plus que les traces d'un noble vieillard qui, sans doute, en revenant d'un premier exil, a trouvé sa patrie parlant un nouveau langage, professant d'autres doctrines que les siennes, mais qui voulait sincèrement le bonheur de son pays, et dont nul n'a le droit de suspecter la loyauté.

La partie la plus ancienne d'Holyrood est pleine du nom de Marie Stuart. Triste lieu que ce palais, où toutes les infortunes semblent se donner rendez-vous. Nous trouvâmes dans la chambre de la reine d'Ecosse un mobilier du seizième siècle ; un lit couvert d'un baldaquin, une chaise longue, brodée par la malheureuse princesse : tous ces objets ont

pris depuis long-temps une couleur terne. Lorsqu'on entre dans cette salle, soigneusement défendue contre les injurés du temps et les mutilations des visiteurs, on croit pénétrer dans une de ces tombes où l'antiquaire trouve quelquefois un cadavre royal habillé d'une longue robe, les mains croisées sur la poitrine, la couronne en tête, le bouclier le long de la cuisse, fantôme qui conserve encore quelque apparence d'éclat, mais qui tombe en poussière dès qu'un doigt imprudent l'a touché. Je ne voudrais pas blâmer le zèle que les Écossais mettent dans la conservation de ces débris, mais ce n'est pas là le temps de Marie Stuart; ces galons sont ternis, ces broderies fanées. Ressuscitez ces ruines par le dessin, que le pinceau ranime ces couleurs flétries; peignez une chambre de Marie Stuart où cette reine revive avec ses beaux traits, sa haute fraise, sa coiffure qui descend en pointe sur le front; qu'un de ses amans joue de la guitare en s'appuyant sur le dos de son fauteuil, et je reverrai l'époque plus vraie que dans cette nature morte. Aurais-je vu Marie Stuart

elle-même, si vous me présentiez sa momie ?

Dans un cabinet voisin est exposée la noire et pesante armure de lord Darnley ; le plastron porte l'empreinte d'une balle. Plus loin, en soulevant une lourde tapisserie, nous pénétrâmes dans une salle étroite. Là commence un drame sanglant : Rizzio y pinçait une mandoline au milieu des dames lorsqu'il fut surpris par ses assassins ; les meurtriers le traînèrent à travers la chambre de la reine jusqu'à l'escalier, où il reçut les dernières blessures. C'est là que la femme qui nous servait de guide, indiquant du doigt le parquet, s'écria : Voici le sang de Rizzio ! Je me penchai avec une attention scrupuleuse : l'endroit était obscur ; je crois avoir vu quelques taches brunes.

La chapelle, noire, dégradée, ouverte à tous les vents, est pavée de pierres funéraires dont les inscriptions disparaissent chaque jour sous la mousse. C'est par cette chapelle que s'introduisirent les assassins de Rizzio ; un escalier dérobé dont la porte existe encore les conduisit dans l'appartement de la reine.

Pour continuer l'histoire de Marie, il fallait se rendre au château, c'est-à-dire s'en-

gager dans la vieille ville, et suivre dans toute sa longueur *Canongate*; *Canongate*, orné d'une petite niche où prêche la statue de John Knox, et rendu célèbre par la chronique à laquelle il a servi de titre. Cette rue n'est pas blanche et tirée au cordeau comme celles de la nouvelle ville; on y rencontre comme dans le vieux Rouen plus d'un toit irrégulier, plus d'un pignon pointu, mais l'air et le jour y descendent encore. Si l'on veut avoir une idée de la misère profonde qui règne dans le vieil Edimbourg, il faut quitter *Canongate* et s'enfoncer dans *Cowgate*. Dans cette rue étroite et tortueuse on n'aperçoit que de misérables cabanes; on voit accrochés au-dessus des portes des filets et des poissons enfilés par la tête dans de longues baguettes de bois. Entre les maisons on découvre parfois un sentier escarpé qui remonte à la ville nouvelle et semble empressé de revoir le soleil. En ce lieu misérable fourmille une population maigre, à demi-vêtue de plaids en lambeaux; les cheveux rouges flottent au vent; les pieds ne connaissent plus l'usage de la chaussure.

Sur le sol britannique, cette patrie de l'o-

puissance, ce pays où les souverains d'or brillent dans toutes les mains, roulent sur tous les comptoirs, la misère est plus qu'ailleurs hideuse et déguenillée. Vous ne verrez pas, comme en France, ces vétérans de la mendicité qui, sans rougir, étalent aux yeux du public toutes leurs souffrances et semblent faire un métier de la misère; mais vous rencontrerez sur les grandes routes, ou le soir à la clarté du gaz, dans une ville populeuse, une femme aux pieds meurtris, chargée d'enfans, montrant par mille trous de ses haillons des membres amaigris; c'est un malheur résigné qui ne demande ni n'espère, et s'en va silencieux: affreux contraste du luxe et du désespoir. C'est ainsi que dans l'Angleterre, le pays aux statures élevées, aux nobles formes, au sang pur, la laideur a des dents jaunes, des lèvres avancées, une physionomie étrange, inconnue aux contrées où, comme en France, les visages sont uniformément médiocres. Albion, terre des contrastes, pays de l'intelligence avancée et des lois barbares, de l'aristocratie et de l'indépendance, de la laideur et de la beauté, de l'opulence et de la misère,

tu es bien représentée par Byron, le poète à la noble tête, au pied boiteux !

Lorsque nous eûmes gravi le sentier qui conduit au château d'Edimbourg, nous traversâmes une cour où les officiers se promenaient, abandonnant au vent les longues écharpes de tartan nouées sur leur épaule gauche. Plusieurs régimens écossais ne portent pas le costume des Caméroniens, les bas noués par de longs rubans rouges et le kilt qui laisse le genou à découvert; ils se distinguent de l'infanterie anglaise par l'écharpe, que les officiers et les sergens attachent en bandoulière au lieu de la porter en ceinture, et la bande à carreaux rouges et blancs dont le bas du shakos est entouré. Ces régimens font dans leur musique un usage fréquent de la cornemuse. Dans l'armée autrichienne, cette autre Europe où vingt nations se sont réunies, la Hongrie reconnaît ses enfans à leurs brodequins, à leur pantalon brodé; le Croate se distingue par les sombres couleurs de son uniforme sauvage; le shapska, si cher aux Polonais, caractérise le hulan galicien,

et le chasseur du Tyrol retrouve dans son costume bleu doublé de vert, dans sa carabine, dans le couteau de chasse soutenu par son baudrier noir, un souvenir de ses forêts et de ses montagnes. C'est ainsi qu'au milieu des troupes anglaises l'Écossais unit son tartan à l'uniforme de ses maîtres et se plaît à mêler les sons du pibroch national au roulement de leurs tambours.

Les Écossais ne conservent aucun mauvais vouloir contre l'Angleterre, mais ils chérissent les moindres traces de leur indépendance passée. Ce peuple n'est pas le seul exemple de ce patriotisme rétrograde ; les Romains modernes, humiliés de leur situation présente, s'enorgueillissent encore des trophées de Scipion et de Marius. On trouve en France, dans plusieurs capitales d'anciens duchés, des hommes qui, sans penser sérieusement à rompre l'unité française, parlent encore de leurs privilèges, de la noble race de leurs ducs, et traitent Paris comme la capitale d'un empire étranger. Culte du passé, dangereux quand il nous rend injustes pour le présent, noble et saint quand il nous em-

pêche de fouler aux pieds les leçons de l'histoire.

A l'entrée de la forteresse est un cachot habité pendant quelques jours par Marie Stuart ; nous le considérâmes long-temps par une espèce de soupirail. Que tout était rude , dans ces temps sauvages ! La prison d'une reine nous paraîtrait aujourd'hui trop dure pour un forçat. Avec une civilisation qui pose des vitres à toutes les croisées , suspend des rideaux à toutes les demeures , une civilisation où le bourgeois , plus heureux qu'Henri IV , couvre sa table de porcelaine et n'attend pas pour prendre une voiture que la reine ait achevé de s'en servir , la loi pénale a dû s'adoucir ; à mesure que les hommes se sont déshabitués de la souffrance physique , qu'ils sont devenus plus délicats dans leur sensibilité , les peines justement inventées dans un temps de misère ont diminué de rigueur pour ne pas devenir atroces ; les instrumens de torture sont tombés les uns après les autres de la main de l'exécuteur ; tous les raffinemens , toutes les mutilations ont disparu : la mort

seule est restée, mais elle est restée honteuse; elle a cessé d'insulter aux temps modernes en s'établissant en plein jour, à la face de nos monumens. Elle se cache encore dans nos faubourgs; mais le mouvement qui l'a dépouillée de son hideux cortège finira par l'atteindre elle-même. Les planches de l'échafaud sont mal jointes, le premier vent les dispersera.

Espérons que dans cette législation nouvelle, qui ne mettra plus le juré dans la nécessité de voter contre sa conscience, épouvanté qu'il est par l'énormité de la peine, empêchera le juge d'infliger à l'innocent un supplice irrémissible et dépouillera la politique de son arme la plus terrible, la France encore aura l'initiative. Pour l'Angleterre, elle pend aujourd'hui sans miséricorde comme sans inquiétude; elle pend le meurtrier, elle pend jusqu'au voleur. Avant de lui dire : « Abattez vos potences ! » il faut savoir si chez elle les mœurs sont assez douces, la classe inférieure assez fortunée pour qu'elle puisse effrayer et punir les criminels en respectant leur vie. La peine de mort n'est pas d'une

immoralité, d'une injustice absolues, et nous ne voudrions pas la voir abolir en France si nous ne savions que pour les crimes les plus graves, un emprisonnement perpétuel satisferait toutes les consciences.

Marie Stuart ne demeura pas long-temps dans la salle noire, espèce d'étable où d'abord elle fut enfermée. Plus tard on la transporta dans une autre partie du château ; elle y accoucha de Jacques I^{er}. L'enfant fut descendu par la fenêtre pour être confié aux soins de quelques serviteurs fidèles. De ce côté le roc est d'une raideur et d'une élévation effrayantes.

Si Marie Stuart eût pu changer de sexe, au lieu de reine être roi, son nom ne serait pas encore un sujet de querelle. Les fautes qu'on lui reproche sont de celles qui flétrissent les femmes, et dont les hommes sont presque honorés. Plus sensible que nous, plus capable de souffrir des jugemens calomnieux que l'on porte d'elle, mais aussi moins propre à l'action, moins bien armée pour le combat du monde, la femme est incapable de

conquérir l'égalité qui lui est due si elle n'est pas secondée, s'il ne se trouve pas des transfuges pour lui tendre des échelles de la place ennemie. D'ailleurs le corps féminin manque de cet esprit de parti, d'agrégation qui rend invincible; beaucoup de femmes se contentent de leur esclavage, beaucoup sont naïvement fières des petites compensations qu'on leur permet de ramasser; elles s'enorgueillissent de voir les hommes se lever devant elles, leur présenter la main pour les mener à table; elles croient jouir d'un beau privilège parce que, grâce à leur titre de femme, on leur permet de se trouver mal, d'avoir peur, de savoir peu de chose et d'être inhabiles à tout dans le monde.

La réunion de l'Ecosse à l'Angleterre fut suivie d'une assez longue fermentation. On crut que l'exposition publique des joyaux de la couronne *regalia* contribuait à entretenir cette irritation. Par ordre du gouvernement anglais les *regalia* furent cachés dans le château d'Edimbourg; on publia qu'ils étaient perdus. Plus tard, lorsqu'on jugea les esprits calmés, une commission nommée par le ca-

binet de Saint-James vint simuler une recherche de la couronne d'Ecosse. Les députés la trouvèrent sans peine, d'après les indications qu'ils avaient reçues. Aujourd'hui les regalia sont exposés sur une table entourée d'une grille de fer. Un homme vêtu d'un juste-au-corps rouge, comme les gardiens de la Tour de Londres, nous fit voir en tirant un rideau une couronne de diamans et de rubis, un sceptre, un large cimenterre enrichi d'opales et de topazes.

Glascow. — John Knox. — Une église catholique en Écosse. — Liverpool. — Chemin de fer. — Fabriques et Musée de Manchester.

Je connaissais Edimbourg; il fallut partir pour Glascow. Nous fîmes route sous une clarté douteuse qui laissait à peine entrevoir les crags et les bouquets de mélèzes. La nuit était obscure lorsque je descendis dans Glascow. Le lendemain je trouvai de vastes rues, une population animée, rien de local, rien d'écossais. Déjà dans Leith nous avions trouvé cette activité, mais aussi cette physionomie cosmopolite de tous les ports du monde; toutefois dans le bonnet de laine des marins on aurait pu reconnaître le type altéré de la fameuse toque bleue. Edimbourg s'entretient quelquefois des clans de Mac-Gregor et de Mac-Lean; mais à Glascow le commerce a depuis long-temps éteint toute nationalité.

Une ville qui reçoit dans ses bassins les vaisseaux et les idées de tous les pays sert, sans contredit, la prospérité du monde; mais elle devient incapable de fournir un trait à l'observateur, une nuance au peintre; elle ressemble à ces jeunes gens dont toute l'originalité s'est effacée par le frottement continuel du monde; leur destinée se borne à remplir une place dans une contredanse ou dans une bouillotte, boire sa part d'un punch et compter dans une cavalcade pour un homme et un cheval. Intelligences éteintes qui n'auront jamais leur idée à exprimer, leur mot à dire au monde, et dont on ne fera jamais autre chose que des soldats, des procureurs ou des banquiers.

Glascow possède un *alien club* où les journaux sont livrés gratis aux étrangers. L'hospitalité sera toujours la vertu des villes de commerce. En France, quel pouvoir détruisit l'odieux droit d'aubaine, cette confiscation qui envahissait tout l'héritage de l'étranger et le restreignit à la retenue d'un dixième? Ce ne fut pas la honte de cet esprit de province

qui coupait l'humanité en étroites portions et s'opposait à tout échange de lumières, ce fut le désir exprimé par les plus riches contrées d'attirer les négocians étrangers à leurs marchés célèbres.

Il existe à Glasgow des passages plus animés que ceux de Londres. Nous quittions une boutique où nous avions acheté des couleurs, quand le fils du marchand vint en courant nous rapporter une pièce fausse. C'était une demi-couronne de plomb si grossièrement imitée que j'eus peine à concevoir comment nous avions pu nous y tromper. Je compris alors pourquoi les marchands des trois royaumes reçoivent rarement une pièce avant de l'avoir fait sonner sur leurs comptoirs. Le port de Glasgow me parut offrir quelque ressemblance avec celui de Rouen; un grand nombre de navires viennent s'y décharger. Le tableau s'anime surtout au départ des *steam packets* pour Liverpool. Cette correspondance est très active malgré les tempêtes qui bouleversent de temps en temps la mer d'Irlande.

Il est de règle que toute ville des trois

royaumes possède son monument de Nelson. Celui de Glasgow est un obélisque fendu dans toute sa longueur par un coup de foudre : on lit sur le granit les noms d'Aboukir, de Copenhague et de Trafalgar.

Le cimetière est jeté sur le penchant d'une colline; le monument de John Knox domine toutes les tombes. Cet homme est bien puni de sa fureur anti-artistique; comme pour se faire les vengeurs des chasses qu'il avait ouvertes, des saints de pierre qu'il avait brisés, les peintres et les sculpteurs ne lui ont élevé que des monumens qui passent en Angleterre même pour des chefs-d'œuvre de mauvais goût. Il a pour mausolée une statue colossale portée par une colonne de huit à dix pieds. Là repose l'iconoclaste, il est bien et duement enterré sous une construction digne de lui. Cet homme fut la plus énergique réclamation de la sécheresse presbytérienne contre la poésie papiste; les pompes du catholicisme, ces bannières peintes des saints, ces dais empanachés, ces encensoirs embaumés, si puissans sur l'homme du midi, n'éblouissaient pas les esprits froids, raisonneurs du nord; vers

l'ostensoir, dont les nuages argentés laissent échapper des rayons d'or, ils levaient un regard sacrilège, ils condamnaient le saint à travers les ciselures de sa châsse. En détruisant cette partie du catholicisme, qui ne pouvait entrer dans leur tête anguleuse, les Écossais en brisèrent impitoyablement les symboles et portèrent à l'art un coup d'autant plus terrible qu'il n'avait pas jeté dans leur sol de bien profondes racines.

Revenus de cette première effervescence, les vainqueurs ont reconnu qu'indépendamment du papisme, contre lequel ils s'étaient révoltés, il existait dans les monumens un beau qu'ils auraient dû respecter. Dès-lors ils ont rassemblé les ruines échappées à leur fureur; bien plus, ils se sont mis à construire; mais hélas! qu'ont-ils élevé? qu'élève de nos jours l'Europe tout entière? Que l'architecture ne nous choque pas par des disparates révoltans; que la statue ne soit pas trop disproportionnée, que mutilée, comme le veut la pudeur de l'époque, elle produise un agréable effet de loin, au milieu d'une touffe de marronniers; que le tableau

soit peint de manière à ne pas déparer un salon d'agent de change, voilà, je le crains, tout ce qu'on peut demander aux arts de notre siècle. Je suis effrayé de cette idée, je cherche à la repousser; je me demande comment il serait possible que le développement intellectuel arrivât à détruire une faculté de l'intelligence, et la plus belle de toutes, l'imagination. Je répète aux hommes de la réflexion : Vous ne voulez plus que des musiciens; défendez-vous à Dieu de faire des peintres et des sculpteurs? Qu'advientra-t-il si, dans cette société qui ne permet à l'artiste qu'une certaine habileté de main et voudrait tout au plus employer le peintre à des fonds d'assiette, le sculpteur à des anses de théière, il naissait un homme que la vue d'un ciseau, d'une toile fit palpiter, qui pleurât devant le Laocoon ou la Transfiguration de Raphael? A celui-là je dirais : Ne te laisse pas entraîner à la soif de l'or, n'éparpille pas ton génie sur ces feuilles que l'on paie à prix comptant, sois-en jaloux. Dusses-tu rester étranger au luxe de la société qui bourdonne autour de toi, dusses-tu subir une pauvreté sainte, ab-

sorbe-toi dans une grande œuvre, travaille en songeant qu'il ne s'agit plus de toi ni de ta gloire, mais de ce que tu chéris le plus au monde, de ton art; puis, quand ton recueillement aura long-temps amusé le monde, sort de la solitude un chef-d'œuvre à la main. Si ce jour luit, avec quelle joie je verrai la peinture et la statuaire rejoindre au ciel la musique leur divine sœur, avec quel transport je brûlerai mon système et j'en jetterai les cendres au vent !

L'église de Glasgow, située au-dessous du cimetière, avait été construite dans les larges proportions du culte catholique; les presbytériens ont coupé la nef en trois parties. Lorsque nous visitâmes ce temple on nous avertit que nous pouvions garder nos chapeaux. Les Écossais ne se découvrent qu'à l'heure des offices, distinction rationnelle peut-être, mais peu poétique entre la religion et le lieu du culte. On célébra pendant notre séjour l'anniversaire de la fondation de l'église écossaise; à deux heures après-midi

les boutiques furent fermées, on vit régner partout ce triste silence qui annonce à Londres le *sunday*. A quatre heures les boutiques se rouvrirent, le mouvement habituel recommença. Le lendemain, jour de dimanche, la fête fut continuée. C'est chose importante qu'un dimanche pour les habitants de Glasgow, lecteurs infatigables de livres ascétiques, peuple toujours occupé de sermons et de pratiques, peuple qui s'est fait une religion, non pas de cœur et d'entraînement, mais d'habitudes indispensables, de formalités auxquelles nul ne peut se soustraire. Dès le matin on vit la foule remplir les rues, les uns marchaient vers les temples, les autres vers les églises catholiques; je suivis ces derniers avec l'un de mes compagnons de voyage. Je trouvai près de la porte du lieu saint trois plateaux destinés à recevoir les aumônes. Dans les églises de la Grande-Bretagne on n'est pas distrait à chaque instant comme dans celles de France par le retentissement d'une hallebarde et le bruit d'une bourse pleine de sous. La quête est la porte; usage luthérien dont tous les cultes

ont fait leur profit, car on ne résiste pas aux mœurs des peuples au milieu desquels on est implanté. Le culte catholique, dans la Grande-Bretagne, s'est simplifié d'ornemens, la prédication y prend plus de place que chez nous, les reliques beaucoup moins; le système des bedaux et des loueuses de chaises disparaît entièrement; enfin, les églises catholiques d'Angleterre ont une tournure plus protestante que l'oratoire protestant de Paris.

En passant près des plateaux, nous y jetâmes chacun un shelling; à la vue de ces pièces d'argent un gardien nous conduisit en cérémonie dans un des bancs les plus voisins de l'autel; ces gardiens ne sauraient être comparés à nos suisses. Les plus beaux suisses, je ne parle pas de celui de Saint-Germain-des-Prés, car il est boîteux, mais celui de Saint-Sulpice, avec son habit violet et sa poudre, celui de Saint-Roch, si fier de son plumet blanc, de ses épaulettes d'or, n'ont qu'une vaine représentation; ce sont les tambours-majors de l'armée ecclésiastique. En Écosse, les gardiens des églises ne portent aucun cos-

tume ; mais ils exercent une autorité despotique. Lorsqu'on les voit aligner le fidèle dans son banc, changer de place le fidèle, pousser le fidèle pour que tous les vides soient remplis, on se croirait dans une chapelle de collège. A la fin de la messe, un flot d'assistans se précipita vers la porte de sortie, j'étais du nombre ; mais le sermon était commencé, toute issue se trouva fermée, un gardien s'était placé devant la porte et la couvrait de son corps. La foule, parmi laquelle se trouvaient des soldats de la garnison, fut obligée d'attendre patiemment la fin du prône.

J'étais étonné de rencontrer tant de catholiques dans un pays presbytérien ; on m'assura que Glasgow renfermait quarante mille Irlandais. Je ne sais si le dénombrement est bien exact, mais dans le peuple qui m'entourait on retrouvait aulieu des cheveux roux, des pommettes saillantes, de la bouche en forme de four et des pieds gigantesques, communs aux habitans de Glasgow, la tête ronde et la face réjouie des *Irishmen*. Je voyais de loin le prédicateur ; à ses gestes

énergiques, au ton brusque et familier qu'il prenait avec son auditoire, on eût deviné qu'il s'adressait à ces bons Irlandais dont la tête est si dure. Le doute, s'il m'en était resté, se serait dissipé lorsqu'au sortir de la messe je vis ce public entrer dans une taverne qui portait pour enseigne une figure grossièrement peinte avec cette légende :

« *O' Connel l'ami du peuple.* »

Nous quittâmes Glasgow pour nous diriger vers Liverpool. Plus nous approchions de l'Angleterre plus le ciel passait du gris foncé au gris clair, plus le paysage était ombragé, plus aussi les haillons devenaient rares. Je me rappelle avoir vu près de la frontière une femme assez bien vêtue, coiffée d'un chapeau fort décent, marcher le long de la route sans bas ni souliers. Ce costume étrange servait de transition entre la misère de l'Écosse et le confortable de l'Angleterre.

Je ne parlerai pas de Carlisle où nous arrivâmes à neuf heures du soir pour en repartir à six heures du matin. Nous admirâmes plus

loin l'activité de la petite ville de Preston ; dans tous les quartiers la fumée des machines à vapeur montait en longues colonnes vers le ciel ; de gigantesques moulins agitaient leurs ailes au-dessus des maisons les plus élevées. A voir de loin ces tours de huit étages et les bras immenses qu'elles balançaient en sifflant, on eût pu partager l'illusion de don Quichotte. Tout le pays qui sépare Glasgow de Liverpool passa rapidement devant nos yeux ; une voiture, des chevaux que l'on amenait à chaque relais, tel est le spectacle qui nous occupait le plus. Ainsi le voyageur pressé d'arriver à Vienne traverse l'Allemagne sans voir autre chose que des postillons jaunes dans le Wurtemberg, bleus en Bavière, écarlates en Autriche. Si les villages et les châteaux défilaient devant nous comme les verres d'une lanterne magique, nous avons quelquefois *inside* un spectacle intéressant ; la voiture publique est fertile en types, en sujets d'observation. Cet avantage n'est réellement précieux que dans un pays étranger, au sein de mœurs auxquelles on sent le besoin de s'initier d'une manière intime, car en France l'homme qui

connait la redingote et les fredons du commis-voyageur peut se dispenser de subir la diligence.

En partant de Glasgow nous eûmes pour compagne de voyage une puritaine austère qui commença par ouvrir un livre mystique et demeura pendant toute la route absorbée dans cette pieuse lecture; plus loin une dame moins plongée dans la dévotion, causant volontiers avec les étrangers, ne trouva pas de meilleur moyen de nous prouver sa bienveillance que de donner à chacun de nous une racine de menthe, plante d'un goût affreux, que nous acceptâmes par politesse et que nous jetâmes, après plusieurs essais, par la portière. Nous attendimes, il est vrai, que la donatrice n'eût pas les yeux sur nous. C'est ce qu'on doit toujours faire quand on se débarrasse d'un présent, d'un bouquet par exemple. Les fleurs figurent dans tous les anniversaires de naissance, dans toutes les entrées de souverains; la fleur, en effet est séduisante dans les champs, mais de bonne foi ce bouquet que vos enfans vous ont apporté en cérémonie, et que vous avez reçu plein d'émotion

si vous êtes père, ou qui vous a été présenté par la fille du Maire et auquel vous avez répondu par une tabatière, si vous êtes roi, qu'en ferez-vous? Irez-vous le placer dans un vase rempli d'eau, lutter ainsi pendant quelques heures contre la destruction qui flétrit les pistils et fait tomber les pétales? Non, quelque sincérité de sentiment que vous y mettiez, vous finirez toujours par le jeter par la fenêtre; faites donc, mais que ni vos enfans, ni votre peuple ne vous voient.

Lorsque nous nous arrêtàmes à Carlisle, un homme s'approcha du stage et demanda à haute voix si nous voulions acheter des bretelles. Comme nous demeurions sans réponse, enfoncés dans les coins de la voiture, plongés dans un demi-sommeil, notre compagne de voyage prit sur elle de répondre que nous n'avions besoin de rien. Le marchand répliqua : *What concerns the breaches is not for you* *; et ses yeux rayonnèrent d'une joie insolente. La pauvre dame ne répondit pas,

* Ce qui concerne les *culottes* n'est pas pour vous.

mais elle devint pourpre. Elle avait entendu un de ces mots qui sont bannis de la bonne compagnie et que tout homme bien élevé remplace par un luxe ingénieux de synonymie. La liste de ces mots est nombreuse; rien de plus délicat qu'une oreille anglaise. Cette pudeur se retrouve dans les actions. Une dame de la Grande-Bretagne défend aux yeux étrangers la vue de sa chambre; souvent elle fait son lit de ses propres mains. Nous tournons en ridicule ces femmes qui n'oseraient nommer une cuisse de volaille, mais que de fois j'entendis répéter en Angleterre: ces Français ne rougissent de rien! Et de quoi pourrions nous rougir? Ce qu'il y a dans l'homme de plus mystérieux, de plus amoureux de la solitude, nous l'exposons à tous les regards. Un mariage se négocie sur la place comme une rente d'Espagne. Nos législateurs n'ont-ils pas écrit dans leur code: l'enfant n'a pas d'action contre ses père et mère pour un établissement *par mariage ou autrement*? L'union sainte de l'homme et de la femme est une spéculation, un *établissement* comme un autre; c'est un état que

d'être mari. Pourquoi tous les commerces ne se feraient-ils pas à la face du soleil ? Il faut savoir aimer pour savoir rougir.

J'oublie un grand nombre des personnages avec lesquels le stage nous met en relation. L'immense majorité des hommes et des femmes n'est remarquable par aucune qualité, par aucun vice, par aucun ridicule bien saillant ; elle est platement ennuyeuse.

Le stage coach s'était arrêté dans Liverpool ; nous n'étions pas encore descendus que déjà la voiture était entourée de marchandes de pain d'épice, non point ce pain d'épice de France, si fade que son nom semble une épigramme, mais le *ginger bread*, mince, cassant, épicé à brûler le palais ; nous étions assiégés, assourdis. Il faut toujours se défier de ces pays industriels où l'étranger se voit assailli par les productions locales. Je dois signaler par exemple au voyageur en Allemagne un village situé à quelque distance de Stuttgard, dans la direction d'Augsbourg. Les habitans, ou plutôt les habitantes de ce hameau travaillent l'os et l'ivoire, ce genre d'industrie ne leur est pas moins familier qu'aux Dieppois. A peine une

chaise de poste a-t-elle paru dans ce repaire, que des femmes sortent de toutes les maisons portant sur la tête des paniers remplis de sifflots, d'étuis et de jeux de quilles. On arrête les chevaux, on monte sur les roues, sur les brancards, on entre à moitié par les portières; vous ne voyez que mains armées de coquetiers, de ronds de serviette et de petits moulins à vent; vous n'entendez que gosiers wurtembergeois estropiant le langage de France. Tout voyageur est présumé Français. Pour comble de malheur, sous prétexte de changer les chevaux, le postillon, complice de cette volée de corbeaux, vous laissera pendant une demi-heure exposé, sans défense, aux croassemens et aux coups de bec. A Liverpool notre position était moins triste; nous ne nous trouvions pas dans l'isolement aristocratique de la chaise de poste, mais en force contre l'invasion; et puis en Angleterre la marchande de pain d'épice ne répond pas à l'idée triviale que ce nom réveille en France. Ce sont de jeunes et minces femmes, coiffées de petits chapeaux et faisant sonner l'anglais avec une douceur irrésistible.

Le lendemain, lorsqu'après avoir longé les magasins de briques à six et huit étages, nous vîmes enfin s'ouvrir le port, nous fûmes frappés d'étonnement par le spectacle qui se déployait à nos regards. Devant nous s'étendait l'embouchure de la Mersey, large comme une mer. L'autre rive, à demi-voilée par l'éloignement, ne se détachait de l'horizon que par une légère nuance de bleu. Des bateaux à vapeur sillonnaient sans interruption cette rade immense; nous nous plaisions à les voir se croiser, se poursuivre et troubler l'eau comme des dorades qui folâtraient au soleil. Plus près de nous les noirs navires étaient rangés côte à côte; leur sombre alignement, leurs mâts dressés comme des lances et couronnés de banderolles rappelaient un corps de chevaliers qui n'attend que le cri de *laissez aller* pour s'élancer dans le tournoi. Si vous ne vous contentez pas du premier coup d'œil, si vous passez lentement en revue toute cette armée, vous y remarquerez mille physionomies différentes. Ce bâtiment, orné d'un mandarin de bois, rapporte de la Chine une cargaison de thé; plus

loin, c'est un preux chevalier, une divinité mythologique. Nullè proue que la peinture ou la sculpture ne décore ; quelque point de l'horizon que votre œil embrasse, c'est partout un nouveau dock, de nouveaux travaux, une profusion nouvelle d'emblèmes.

Tandis que les tonneaux roulaient, que le bras du matelot faisait crier les poulies, que dans les bassins destinés au radoub les marteaux retentissaient, et que la fumée s'élevait des navires couchés sur le flanc, j'aperçus affiché sur une porte le tableau des pavillons européens ; Angleterre , Espagne , Russie, tout y déployait ses couleurs. Au sujet de la France, l'artiste avait été visiblement embarrassé. Après avoir hésité longtemps entre le drapeau blanc et le drapeau tricolore, il avait fini par les placer côte à côte, l'un sous le titre de pavillon royal, l'autre sous celui de pavillon national français.

Liverpool doit à son port une splendeur toujours croissante, mais la ville elle-même n'est pas dénuée d'intérêt. Le *Custom house* est certainement l'un des édifices publics les

moins ridicules de l'Angleterre; le monument consacré à Nelson est vraiment digne d'un héros. La statue de l'amiral est debout au milieu des trophées; à ses pieds gémissent quatre esclaves enchaînés, ce sont autant de flottes vaincues. Les poses sont nobles; on critique la disposition des trophées, les pavillons et les vergues croisés derrière l'amiral se détachent en angles trop aigus. Le cimetière de Liverpool est situé dans une carrière abandonnée. Lorsqu'on laisse tomber ses regards sur cette vallée funèbre, on est frappé de l'aspect pittoresque que donnent aux monumens les inégalités du sol. Le marché de Liverpool jouit en Angleterre d'une grande réputation. Cette charpente dont nous avons vu commencer une copie à Birmingham, produit un bel effet de perspective quand le gaz éclaire ses longues enfilades de piliers.

La fureur d'imiter saisit quelquefois les villes comme les individus. Bruxelles imite Paris, Édimbourg l'Athènes antique; Liverpool cherche à devenir un second exemplaire de Londres. Liverpool a son strand, ses squares, son circus. A peine un rhinocéros

arrivait-il au jardin zoologique que Liverpool veut se parer d'une semblable conquête; on marchande, on couvre d'or un petit rhinocéros, animal laid et chétif dont le seul rapport avec celui de Londres est d'avoir une corne sur le nez.

Les libraires de Liverpool ont, comme ceux de la capitale, tapissé leurs vitrages de caricatures. Ce sont toujours ces bouches largement ouvertes, ces bras étendus, cette absence totale d'allusions fines. On expose entre autres une collection de charges sur les pièces de Shakespeare. Un mot de l'auteur détourné de sa signification naturelle devient l'épigraphe d'un dessin grotesque. Lorsque Juliette parle du corps meurtri de son parent Tybalt, l'artiste, s'il est permis de profaner ce nom, représente un homme qui s'est laissé prendre dans un laminoir, et qu'on en retire aplati comme une feuille de papier. La collection se compose d'une douzaine de cahiers, tous dans le même esprit, plaisanteries tellement uniformes qu'on les dirait faites à la mécanique. L'auteur a des-

siné sur la couverture Shakespeare jetant sa plume avec indignation. C'est beaucoup d'orgueil; il n'y a pas dans ces saillies de manufacturier de quoi troubler l'ombre de Shakespeare. J'aperçus chez le même libraire une lithographie curieuse en ce qu'elle révèle les dispositions d'une faction anglaise à l'égard de la France; ce sont des prédictions pour l'année 1835. On y voit d'abord une déesse endormie; il est facile de reconnaître l'Angleterre aux plumes de son casque, à son bouclier bleu que divise une croix rouge liserée de blanc. Pendant le sommeil confiant de la divinité, des hommes à tête de coq, probablement des Français, s'avancent pour la poignarder; alors paraît une autre déesse entourée de cosaques et de soldats verts, elle éveille la Grande-Bretagne; les monstres à tête de coq prennent la fuite; l'Angleterre et la Russie se donnent la main; les Calmouks embrassent les life guards, et les montagnards écossais fraternisent avec les Baskirs.

Des vignettes jetées comme épisodes autour de ce grand drame représentaient la pompe funèbre d'un personnage illustre et

l'explosion d'une voiture à vapeur. Sans nous alarmer de cet augure sinistre nous nous fîmes conduire par un omnibus à l'entrée du chemin de fer ou *railway*. Déjà devant le bureau se pressait une multitude bruyante ; des billets numérotés pleuvaient sur la foule ; précaution indispensable dans un établissement qui voiture à chaque instant les voyageurs par centaines. Du bureau nous passâmes dans la cour, nous y vîmes une longue file de voitures jaunes déjà placées sur la rainure ; en un instant toutes furent remplies avec ordre. Plus loin nous apercevions les espèces de chars-à-bancs qui attendent les voyageurs de la seconde classe, les cages roulantes où l'on enferme les bestiaux, les wagons destinés aux marchandises et que l'on a fidèlement copiés sur le chemin de fer de Saint-Étienne, chemin incomplet, j'ose le dire en passant, chemin boîteux où naguère encore le voyageur se voyait tantôt remorqué comme un bateau de charbon par des chevaux de halage, tantôt poussé par derrière comme les gondoles des montagnes russes.

Devant nous fumaient des machines mon-

tées sur deux roues. Ce sont elles qui bouillonnent, lancent la vapeur par leurs tuyaux, et tirent après elles tout le train des voitures. Toutes portent un nom analogue à leur fonction vulcanienne; c'est *le Tonnerre*, c'est *Jupiter*, c'est *la Furie*. A chacune de ces chaudières roulantes s'adapte un wagon plein de charbon de terre; deux hommes s'occupent à entretenir le feu.

Ces machines seules actives, seules dévorées d'un feu intérieur, entraînant dans leur course la foule inerte des voyageurs, remplissent sur le railway le rôle de l'homme de génie dans le monde. Remarquons cependant une différence : les voitures se laissent traîner, elles sont même armées de roues qui rendent le mouvement plus facile; la société au contraire résiste long-temps à l'impulsion du génie, tout homme qui se hasarde dans une carrière nouvelle, est accablé par le ridicule ou la haine; on l'accuse de présomption et d'audace. Quelques vieillards disent encore : faire de l'art dramatique après Racine! comme on disait autrefois : faire de la

logique, faire de l'histoire naturelle après Aristote ! Le reproche d'orgueil est le plus ordinaire, c'est aussi le plus spécieux que l'on adresse à l'homme de génie. Une accusation plus étrange, mais presque aussi fréquente, est celle de stérilité, de monotonie. C'est que la pensée à une certaine hauteur est un son qui se perd, un langage qui cesse d'être compris. Un ouvrage où la science débarrassée de son fatras pédantesque est résumée en un mot, par une de ces généralités qui déroulent le monde sous les regards, est un livre vide d'érudition pour celui qui demande à l'histoire le nombre des vautours que vit Rémus, à la critique littéraire la différence de la syncope, de l'apocope et de la tmèse. Prenez une page comme on en sait faire aujourd'hui, une page riche d'allusions et d'images, où l'idée ne soit pas avarement enveloppée d'une période insignifiante comme un diamant enchâssé dans du plomb, mais semée à pleine main ainsi qu'une pluie de pierreries ; otez-en ces traits étincelans, splendeurs incomprises de la foule, que restera-t-il ? Ce qu'il reste d'une ins-

cription dont on enlève les caractères : les clous qui attachaient les lettres.

Avant le départ j'eus le temps d'admirer la largeur des voitures, les séparations d'acajou qui faisaient de chaque place un fauteuil ; bientôt nous nous sentimes doucement ébranlés, on nous attachait à la machine. Le frottement presque insensible de la roue sur la barre de fer lisse et polie, ce glissement qui ne ressemble pas plus aux balancemens du bateau qu'aux cahots de la voiture, ne manquent pas d'émouvoir ceux qui font un pareil voyage pour la première fois. Tous les yeux étaient ouverts, l'attente d'un spectacle inusité faisait battre tous les cœurs, quand le mouvement devint de plus en plus rapide ; la clarté du jour s'affaiblit par degrés. Aux lueurs du gaz une large voûte s'arrondit sur nos têtes : nous entrions dans un tunnel. Plus loin le soleil reparut ; des champs entourés de haies, des villages et des carrières remplies d'ouvriers défilaient des deux côtés de la route ; on voyait les bestiaux effrayés par le bruit de la machine bondir dans les pâtu-

rages. Au milieu de ces tableaux divers nous suivions une ligne inflexible; avions-nous un marais à traverser, une digue s'élevait comme par enchantement pour nous soutenir; se creusait-il une vallée, un pont s'allongeait devant nous; les montagnes se fendaient à notre approche. Le lointain du paysage se mouvait lentement, mais les plans les plus rapprochés de la route passaient avec la rapidité de l'ouragan. Un train de voitures lancé dans une direction contraire à la nôtre venait-il à passer près de nous, un voile couvrait la nature : le noir, le gris, le rougeâtre se succédaient comme l'éclair, et lorsque ce brouillard avait disparu, il eût été impossible de dire quel objet étrange avait passé devant nos yeux.

Nous jouissions de cette fantasmagorie depuis cinq quarts d'heure lorsque la ville de Manchester vint à notre rencontre; nous avions fait près de douze lieues.

Liverpool et Manchester représentent bien les deux principales directions de l'esprit anglais; Liverpool est la ville du commerce maritime, la ville des flottes et des magasins; Man-

chester la terre de l'industrie manufacturière. Les relations entre l'atelier qui fabrique et le navire qui transporte sont journalières, incessantes; c'est là que le premier railway devait être construit. Dans un temps où la fureur guerrière s'est ralentie, où les pays riches de science éprouvent le besoin de répandre leurs trésors; où les races ignorantes demandent à grands cris la civilisation; où la nation la plus barbare réclame au moins des fusils, des pantalons et des fourchettes, quelle belle réponse au vœu de l'humanité que cette machine qui fait tomber toutes les barrières, rapproche la France de la Perse, l'Espagne de la Tartarie! Quand tous les cœurs éprouvent un besoin, le satisfaire est un but vers lequel les intelligences se dirigent presque à leur insu; nous inventons ce qui nous est utile, nous oublions ce qui n'a plus d'application dans nos mœurs; nous devons trouver le chemin de fer, nous devons perdre la peinture sur verre et le masque des acteurs antiques.

A Liverpool nous avons vu la rade couverte de bateaux à vapeur; plus loin les voi-

tures à vapeur se montrèrent ; à Manchester nous trouvâmes de véritables maisons à vapeur. Les fabriques dont la ville est presque entièrement composée lançaient par mille tuyaux une fumée noire ; au-dessus des toits se balançait un pavillon de brouillards.

Conduits par un cicérone non moins empressé que l'aimable docteur de Birmingham, nous visitâmes plusieurs ateliers où l'on travaillait la soie et le coton ; il était curieux de voir le mouvement imprimé par la machine traverser les étages , et circuler dans toutes les salles, animant mille rouages dans sa course. Là je vis de mes propres yeux ce que j'avais lu dans un courageux ouvrage, *l'Angleterre et les Anglais*, et ce que je me plaisais à regarder comme une exagération. Une machine s'ouvrait et se refermait comme un tiroir ; chaque fois un enfant jeune et chétif se pliait en deux et courait sous la mécanique essayant rapidement tous les rouages ; à peine avait-il eu le temps de se redresser qu'il lui fallait se courber encore ; c'était le mouvement d'un écureuil dans son cylindre.

Plusieurs manufacturiers ont évité cette

profanation de l'humanité par une nouvelle complication de ressorts. On a rendu l'enfant inutile ou facilité son travail, améliorations dues, sans doute, à l'enquête ordonnée par les magistrats. Ce fut un terrible moment pour les riches et impitoyables fabricans que celui où de petits malheureux vinrent leur dire : Je suis entré dans vos ateliers et mon bras s'est déformé, vous avez fait de mon corps, de mon intelligence un des ressorts de votre machine, tous mes membres se sont courbés ; vous m'avez ployé sous la mécanique ; mes reins ne peuvent plus me soutenir. Voilà ce que n'aurait pas à craindre un pays artiste et poète, un pays qui ne rougirait pas de conquérir la richesse et la science, mais qui sentirait en même temps tout ce qu'il y a de précieux dans l'homme, de sacré dans ses souffrances et comprendrait le mystérieux langage d'une symphonie.

On emploie dans les fabriques un grand nombre de femmes. Ces malheureuses, coiffées de chapeaux en lambeaux, habillées, suivant l'expression de Walter-Scott, « comme

si on leur avait jeté leurs vêtemens sur le corps avec une fourche, » offrent dans le rues de Manchester le plus désolant spectacle.

Si ce peuple ouvrier est couvert de haillons, les grooms, les waiters, les stewards, tout ce qui tient de près ou de loin à la domesticité, éblouit par son luxe. Le boots, il est vrai, le boots toujours actif, toujours accroupi entre deux bottes, derrière une bouteille de cirage, porte d'ordinaire un costume aussi modeste que ses attributions; mais plus d'un dandy parisien envierait au bal le costume porté par les waiters de notre hôtel : habit marron boutonné d'or, gilet blanc, gants jaunes, pantalon noir et bottes vernies. Ces messieurs brillaient d'un tel éclat que, sur le point d'appeler un homme debout près du feu pour qu'il remit de l'eau dans notre théière, nous nous arrêtâmes en pensant qu'il n'était pas assez bien vêtu pour que ce pût être un domestique.

On peut reprocher aux habitans de Manchester de ne pas avoir le sentiment de la peinture; pour des tableaux ils en ont, ils

en remplissent des galeries entières: J'étais curieux d'admirer dans leurs compositions ces Rubens du foret, ces Raphaël du maillet et de la tenaille, de voir quelles fleurs l'art faisait éclore sur cette terre de roues dentées et de tuyaux. Lorsque nous eûmes acheté l'entrée du musée, nous traversâmes plusieurs salles tapissées de tableaux. Je plains sincèrement les deux ou trois peintres médiocres que l'esprit national a forcés d'enterrer leur œuvre parmi ces productions informes. Ce n'étaient point de ces défauts sur lesquels la critique peut s'exercer, des couleurs plus ou moins vraies, des expressions bien ou mal saisies, mais des fautes comme en commettent les enfans quand ils charbonnent sur les murs, des bras qui se plient à l'envers, des têtes de profil avec des yeux de face. Comment reconnaître le peuple dont les graveurs sont arrivés à cette délicatesse si justement admirée? Il est vrai que la gravure conserve quelque rapport avec le métier et la fabrique; c'est un travail patient, et quand il s'agira de persévérance, les Anglais ne se laisseront surpasser par aucun peuple. Sont-

ils obligés dans la peinture de se livrer à leur inspiration, la difficulté de la forme se complique de celle du coloris, l'idée comme l'exécution leur manque, et la caricature qui n'exige pas une grande pureté de contours et n'est pas sévère sur la couleur devient leur genre favori. La caricature, croquis ou lithographie, peut en effet témoigner de quelque verve et d'une certaine habitude du crayon, mais c'est un triste ouvrage qu'une caricature à l'huile.

○ Nous rencontrâmes dans les rues de Manchester une cavalcade nombreuse; des piqueurs la précédaient; venait ensuite une file de calèches toutes attelées de quatre ou six chevaux. Une double rangée d'amazones les suivait et la marche était fermée par un groupe de cavaliers. A la richesse des équipages, à la fière allure des chevaux qui fendaient noblement la foule curieuse, nous prîmes d'abord ce spectacle pour une promenade aristocratique; puis en considérant la disposition régulière du cortège, la couleur uniforme des vêtements, nous finîmes par croire que c'était un Franconi britannique qui faisait parader sa troupe. La condition des écuyers eût été

mieux décidée s'ils avaient porté la veste rouge galonnée d'or comme un escadron de voltigeurs célèbres que l'année précédente j'avais rencontrés dans les rues de Berne jouant de la clarinette par le nez et battant la grosse caisse à cheval. Dans la ville suisse, entre les longues arcades arrosées de distance en distance par des fontaines grotesques, cette apparition formait un joyeux contraste avec le corset de velours noir et le bonnet à longs réseaux des Bernoises.

Retour à Londres. — Revue des théâtres. — Kensington Garden.

Sur la route de Manchester à Londres aucun objet nouveau ne se présenta. Toujours ces parcs admirables mais immenses que la plèbe continue à respecter. Nous avons dit ailleurs comment s'expliquait pour nous cette alliance de la noblesse et de la classe indigente. Il ne faut pas croire toutefois qu'aucune plainte ne s'élève. L'union de l'aristocratie et des prolétaires ne peut jamais être que celle du cavalier et du cheval; l'homme est perdu quand le coursier s'emporte. Si le peuple anglais ne s'emporte pas, de temps en temps par la caricature, par la presse il fait entendre des réclamations isolées peut-être mais bien amères. Déployant un jour le papier qui enveloppait une paire de gants, j'y vis lithographiée une carte emblématique de

la Société. Au nord la province de l'Aristocratie, au midi celle de la Classe productive; ces deux contrées étaient séparées par les montagnes de l'Orgueil. Entre autres cantons de la province Aristocratie on distinguait le Clergé arrosé par le fleuve de Luxure; plus bas, sur la terre de la Classe productive, le ruisseau de la Misère conduisait au lac du Désespoir. La partie la plus intéressante était l'explication jointe à la lithographie; on y racontait l'histoire des peuples qui habitent l'île de la Société. Les habitans de l'Aristocratie font de nombreuses excursions dans la Classe productive, ils emmènent les femmes et les enfans en esclavage.

Ce fait donne à réfléchir. Une classe privilégiée, au dix-neuvième siècle et dans un pays où la pensée est aussi active qu'en Angleterre, doit faire attention à se montrer intelligente et surtout irréprochable; un pouvoir irréprochable ne tombe jamais.

Enfin nous arrivâmes à Londres. Il y a plus d'habitude qu'on ne pense dans l'amour de la patrie. Aucune ville sans doute ne peut

rendre au Parisien l'émotion qu'il éprouve lorsqu'à la lueur du reverbère il rentre dans ses noirs faubourgs, aperçoit à travers les vitres la machine à broyer le chocolat de la rue de Richelieu et voit la lumière des éclairages se nuancer de mille couleurs en traversant les bocaux bleus et jaunes des pharmaciens. Cependant quand je rentrai dans les larges rues de Londres, quand je revis ce Strand, cette porte de la vieille cité, ma joie ressemblait à celle du fils qui rentre dans la maison de son père. J'aurais volontiers serré la main aux Anglais qui se pressaient dans les rues : c'étaient presque des compatriotes. Il y a pourtant un triste moment lorsqu'on descend dans une capitale étrangère ; la famille et les amis ne sont pas là.

Pendant notre second séjour à Londres nous achevâmes la revue des théâtres, de ceux du moins qui restent ouverts dans un temps aussi peu fashionable que le mois d'octobre. Nous entendîmes dans *English opera house* une musique qui, sans être bien fertile en intentions ni bien riche d'harmonie, était en progrès évident sur les charivaris de Covent Garden. L'auteur

avait fait mettre sur l'affiche : *musique entièrement neuve*, naïveté qui me confirma dans mon opinion sur la pauvreté de la composition anglaise. Le public applaudit autant, mais avec plus d'à-propos que dans la *Duenna*. Le parterre anglais ne se fait jamais prier pour applaudir. Il ne battra pas des mains, comme en France, pour récompenser un trait heureusement improvisé, moins encore il saluera, comme en Allemagne, une rentrée savante, un chœur plein de profondeur et d'ensemble. C'est dans les passages bruyans où le rythme est sensible pour les oreilles les moins exercées, où les timbales et la grosse caisse retentissent, qu'un public anglais s'émeut. Pour peu que le triangle et le chapeau chinois s'en mêlent, il n'y tient plus, il bat la mesure avec les pieds et les mains ; tous les mentons se baissent et se relèvent en cadence, enfin le bruit de l'orchestre est couvert par un tonnerre d'applaudissemens.

Le lendemain nous fûmes attirés aux *Adelphi* par une annonce pompeuse ; on devait représenter l'incendie du Parlement, et le

mot CONFLAGRATION suivi de quatre points d'exclamation se lisait en énormes caractères. La sensation que l'incendie avait produite durait encore. A Paris l'enthousiasme s'éteint aussi facilement qu'il s'enflamme ; on oublie la girafe pour les osages, les osages pour la baleine d'Ostende, la baleine pour la révolution de juillet. L'Angleterre n'est pas le pays de la variété ; la curiosité générale y est rarement agitée, mais si la publicité dans Londres est une cloche pesante et difficile à mettre en branle, ses tintemens agitent l'air plus fortement et plus long-temps que les clochettes parisiennes. A notre retour les étalages étaient couverts de dessins, de lithographies, de tableaux représentant le désastre du *Parliament house* ; le soir on le voyait luire sur des transparens illuminés. Un marchand, pour achalander sa boutique, avait écrit sur la porte : « Une vue de l'incendie sera montrée *gratis* aux acheteurs. » Il est sous-entendu que le mot acheteurs était illisible et gratis écrit en lettres d'un demi-pied.

La politique s'était emparée de ce sujet ; la politique s'empare de tout. Un écrivain poli-

que est un homme dont les yeux sont rouges ou verts et qui voit tous les objets colorés de cette nuance ; jamais il ne parlera d'art pour l'art , de science pour la science. Dans un parallèle entre Mayer Beer et Rossini , monsieur Paul de Laroche ou monsieur Ingres, il saura faire intervenir le whigisme et le torysme, la république et la légitimité. On avait donc représenté sur une caricature le roi Guillaume IV. Une députation de radicaux venait lui dire : Sire, la chambre des lords est détruite. Sire, la chambre des communes est détruite. Sire, *le trône est détruit.*

Au sein de cette agitation générale, l'annonce d'Adelphi devait réunir un grand nombre de badauds ; il en existe à Londres. On regarde couler l'eau de Westminster Bridge presque aussi niaisement que du Pont Royal. Pendant notre séjour, un homme qui croyait avoir à se plaindre du clergé et de la police, plaça aux croisées de sa maison, dans le Strand, le mannequin d'un évêque et celui d'un policeman. Pendant plusieurs jours la foule des curieux interrompit la circulation dans cette partie de la rue ; des marchands réclamèrent

contre ces rassemblemens qui rendaient l'accès de leurs boutiques impossible. Le badaud parisien ne s'arrête jamais sans crier à ses voisins : Que voyez-vous ? que vient-il de se passer ? Le *cockney* de Londres ne demande rien, ne comprend rien et reste immobile ; il faut avouer qu'au moins il regarde. Il est encore loin de l'inertie hébétée des paysans bavarois qui rassemblés le dimanche sur leurs places, chaussés de bottes à l'écuyère, le galon d'or autour du chapeau, ne dansent pas, ne rient jamais, s'inquiètent peu des nouvelles, mais restent les uns dans les autres comme des moutons, prêts à ouvrir de larges bouches lorsqu'un voyageur vient à passer.

J'ignore quel fut l'espoir des hommes simples et crédules qui se réunirent le soir au théâtre Adelphi ; pour moi je ne doutai pas un instant que nous ne fussions témoins de quelque pièce en huit tableaux enrichie de passages de troupes, de roulemens de tambours et de pétards ; un de ces drames enfin comme le Cirque Olympique les savait faire du temps de la Tour d'Auvergne et de la prise de Napoléon.

Avant d'offrir au public la conflagration impatiemment attendue, les Adelphes nous donnèrent une pièce assez longue, *Oscar le bandit*. Les bouffonneries dont ce mélodrame est parsemé furent accueillies avec acclamation. L'enthousiasme s'empara du parterre lorsqu'on vit un acteur tomber et renverser un fauteuil. Les transports redoublèrent quand on s'aperçut que le fauteuil était brisé. Je vois encore un épais gentleman, les coudes appuyés sur le devant d'une loge, partant d'un rire convulsif à chaque turlupinade, ébranlant le plancher à coups de botte dans les trépignemens de sa joie béotienne et s'oubliant parfois jusqu'à interpeller à haute voix les acteurs. Enfin le rideau baissa sur cette parade; vint une pièce d'un comique plus élevé. Nous y remarquâmes une scène entre un vieux célibataire et une jeune femme qui, pour le séduire, lui noue ridiculement sa cravate, boutonne son habit et lui trouve des mains aristocratiques.

Partout l'élégance des mains est une qualité précieuse; dans un temps où la différence des costumes s'est effacée, la blancheur des mains

est peut-être le seul insigne qui distingue encore les classes élevées. Toujours en Angleterre elles sont finement dessinées, exemptes de souillure. C'est sans doute parce que ce peuple est fier de montrer ses belles mains que la fabrication des gants est chez lui dans l'enfance.

Le tour de la conflagration arriva. Nous vîmes apparaître une peinture de la chambre des lords et de l'abbaye de Westminster, éclairée par des feux pyrrhiques. Au bout de quelques minutes tout rentra dans l'obscurité. Pour que la mystification fût complète, on nous régala d'une musique neuve ou presque neuve adaptée à la circonstance.

Quand on s'est initié au style des spéculateurs anglais, quand on s'est blasé sur l'emphase de leurs annonces, on rabat toujours la moitié de ces merveilleuses promesses. Voitures, encriers, boîtes à rasoirs, tout porte en lettres d'or la métaphore et l'hyperbole : il n'est pas jusqu'aux plumes Perry et aux plumes Gilott qui ne rivalisent de rhétorique comme de trempe et d'élasticité. C'est ainsi qu'un directeur fait mettre chaque soir sur son affiche : « Grande représentation au

théâtre de Victoria ; le seul théâtre du monde où l'on expose tous les soirs aux yeux du public un magnifique rideau de glace !!! » En lisant cette phrase orgueilleusement ponctuée, on croit entendre la grosse caisse et le trombone d'un charlatan. Il faut cependant le reconnaître, ici la boursoufluré est excusable ; le rideau de glace produit réellement un effet magique. Au lieu d'une toile peinte, on voit descendre de la voûte un immense plateau de cristal où viennent se réfléchir le parterre et les loges. On est frappé d'étonnement en voyant osciller dans le miroir immense un public, une salle de spectacle toute resplendissante de lumière.

Le jour où nous traversâmes la Tamise pour répondre à l'appel du directeur de Victoria, des alcides formèrent devant l'éclatant rideau des arcs de triomphe, des pyramides en renversant leur tête, en entrelaçant leurs pieds et leurs mains. Quand ce hideux spectacle eut cessé d'affliger nos yeux, un jongleur indien vint exercer son adresse. Le nombre des globes de métal qu'il faisait voler en cercle était doublé par la glace, et le tur-

ban du jongleur semblait ceint d'une auréole brillante.

Avant de baisser le rideau de glace, on avait représenté un long mélodrame évidemment imité de l'*Auberge des Adrets*. Les plaisanteries de Robert Macaire, déjà grossières à Paris, s'étaient changées à Londres en ignobles farces. Le Bertrand anglais était battu sans mesure, aucune intention comique n'assaisonnait les coups de poing et les coups de canne qui pleuvaient sur son dos. A la porte Saint-Martin, on a peine à supporter les quolibets de Robert Macaire, parce que cet homme est couvert de sang, qu'il assassine presque sous les yeux du spectateur. A Victoria, ce contraste révoltant entre le meurtre et la gaité semble développé, amplifié à plaisir. Non-seulement le farceur assassine, mais un honnête homme est arrêté, condamné à sa place; on est témoin de la dernière entrevue de ce malheureux avec sa femme et ses enfans. Après cette scène, où le désespoir est rendu avec toute l'énergie anglaise, le public souffre encore que l'assassin vienne débiter des calembourgs avec son complice. Au dénou-

ment le vrai coupable est découvert ; près d'être conduit à la potence, il tire son couteau et se l'enfonce dans le cœur avec des cris sauvages, des hurlemens de bête fauve. Au moment où l'histriion dans son agonie raidit ses membres pour imiter la contraction d'un mourant, des applaudissemens frénétiques partirent de toute la salle.

Si la haute société anglaise se fait douce et sensible, si les femmes y versent des larmes sur les souffrances des animaux, dans les faubourgs on retrouve le peuple si lent à perdre sa brutalité native. Le parterre de Victoria est bien le public auquel Hogarth adressait ses effrayantes peintures ; c'est lui qui peu de jours avant mon arrivée à Londres, se pressait dans une cabane où l'on montrait pour de l'argent les cadavres déterrés d'une famille entière. C'est pour lui qu'un marchand de lithographies affichait dans le Strand le dessin d'un cadavre rongé des vers, avec cette lugubre devise : *Chacun à son tour*. Ce n'est pas un lion que je voudrais pour emblème à l'Angleterre, c'est une tête de mort.

Si cette habitude d'envisager avec insensibilité la fin de la vie peut dégénérer chez quelques-uns en besoin d'émotions cruelles, plus souvent on lui doit ce courage froid et tranquille, ce flegme héroïque dont l'histoire anglaise, histoire fertile en exécutions capitales, a donné tant d'exemples. C'est quelquefois Clifford, Northumberland insultant au cadavre du duc d'York; mais c'est aussi Charles I^{er}, examinant sans peur la hache de son supplice.

Dans une de nos promenades, nous visitâmes le jardin de Kensington, vert gazon que protègent d'épais ombrages. Les allées régulières des Tuileries sont le domaine du babil et de la parade. Que le long des orangiers passent et repassent les chapeaux à plumes, les mantilles brodées, les habits à revers de satin; que les experts en l'art de la cravate brochée et de la canne à pomme d'or se posent sur les chaises de paille comme les juges d'un tournoi; dans les bosquets de l'Angleterre doivent errer la méditation et les

affections jalouses de la solitude. La rivière Serpentine arrose Kensington garden en faisant mille détours. On dit que le soir des feux bleuâtres s'élèvent de cette onde transparente; alors le poète y croit voir planer les fées blanches et vertes du *Songe d'une nuit d'été* et les lutins folâtres de *la Tempête*.

En revenant, nous longeâmes Hyde park et Regent's park; partout une verdure épaisse; des arbres dont le fer n'a jamais restreint l'essor, puis une allée animée par les tilburys, les calèches et les droskys. Bientôt la statue de Wellington frappa nos regards pour la première fois. A la vue de ce casque antique, de ces jambes écartées, de ce manteau raide et lourd comme une chape de plomb, nous nous arrêtâmes stupéfaits. Souvent, en présence des monumens anglais, on se demande s'il est bien vrai qu'on soit séparé par un bras de mer seulement de l'Europe des Michel-Ange, des Canova, des David; on s'étonne de ne pas voir le peuple arracher de leurs piédestaux et traîner à la mer ces caricatures qui le déshonorent.

XIII.

Musée des Indes orientales. — Guild hall. — Gog
et Magog.

Nous obtînmes d'un correspondant un billet pour le musée des Indes orientales. Après avoir franchi quatre ou cinq étages, nous entrâmes dans une salle dont l'aspect me remplit d'une joie imprévue. Au plancher des arcs de corne, des flèches tartares, des palanquins, des lanternes chinoises, vernies, dorées, ornées aux quatre coins de houppes de soie. Aux murs, des éventails, des sabots pointus, des idoles d'or, d'argent, de bois, de terre cuite, toutes les jambes croisées, les coudes sur les genoux, les index levés en l'air; partout l'Inde et la Chine, la Chine surtout.

Il existe une page de Georges Sand où l'auteur décrit avec des nuances pleines de charme une passion pour le Tyrol née aux

accens d'une vieille ballade. Ce sont de douces rêveries au seul nom du Tyrol; ce sont aux accords de Bethoven des voyages aériens dans le pays des valse et des chamois. Ce désir inquiet, je l'ai senti pour la Chine. Il y a tant de mystère chez ce peuple, tant d'intérêt dans le soin même qu'il met à se cacher aux autres nations ! Un Chinois n'est pas un homme, c'est un être fantastique, un follet, un dïve. Dans ce bonnet conique, ces clochettes, ce dragon impérial, beaucoup ne verront que du ridicule; d'autres y trouveront tout l'attrait du merveilleux, toute la douceur ineffable d'un conte de fées. Ce peuple arrêté court dans une civilisation avancée, mais désormais stérile, semble exister pour apprendre aux nations le besoin de s'unir et d'échanger leurs lumières. Dans une antiquité nébuleuse, les Chinois ont inventé; nous les voyons attribuer à tel empereur les instrumens de musique, à tel autre la fonte des métaux; mais plus tard cette production a cessé. Les gouvernemens ont prévu que leur existence même serait compromise s'ils laissaient la pensée marcher dans toutes les

directions. Ils ont fermé les communications avec l'extérieur, et ce pays vit avec ce qu'il avait conquis, obligé de végéter sur un fonds qu'il lui est défendu de renouveler, retournant, tourmentant une idée avec une finesse admirable, mais incapable de toute création. Race assez éclairée pour savoir que la pensée est un noble travail et classer les hommes selon leurs grades universitaires; le baccalauréat est le chemin des honneurs, nul ne surpasse en gloire l'académicien, l'homme à qui les lettres ont ouvert la salle de jaspé et fait monter le cheval d'or. Mais quel est le principe de cette littérature? La mémoire. Savoir par cœur un énorme vocabulaire, avoir la tête remplie de vers anciens, de telle sorte que si, dans la conversation, un sujet vous est donné, vous puissiez le traiter à l'instant même: le bout rimé, voilà la poésie de la Chine. Un poète écrit sur un sujet; le même sujet, les mêmes rimes passent à un second poète, à un troisième. Dans ce travail l'idée a peu de place; aussi voyons-nous les plus grands éloges accordés au lettré dont le pinceau court comme un dragon de feu

sur le papier à fleurs et qui forme les caractères les plus nets. Légèreté, rapidité, voilà le mérite ; qu'importe la pensée ?

Nous avons passé par cette phase de l'intelligence ; nous y étions évidemment dans le temps où le syllogisme, qui déduit et n'invente pas, était la seule forme de raisonnement admise, où les théologiens allaient jusqu'à faire des sentences des pères un tableau qui devait contenir toutes les idées possibles à l'homme. Nous avons été Chinois ; nous ne le sommes plus, grâce à la réflexion indépendante. Quand cette indépendance, quand cette réflexion pénétreront-elles dans l'empire du milieu ? Je doute qu'elles puissent s'y faire jour autrement que par les baïonnettes anglaises. Devant cette gigantesque puissance Tippo Saëb est tombé ; l'empire des Birmans croule de toutes parts. Il serait temps pour la Chine d'élever au couchant une grande muraille. Quand le pavillon rouge flottera sur la tour de porcelaine, quand les brouillards de cette région mystérieuse se seront dissipés au soleil de la presse, il y aura sans doute quelques regrets pour les

palanquins vernis, pour les jonques dorés, pour la plume de paon des mandarins; mais aussi ce peuple se verra secondé dans ses travaux par tous les secours que peut prêter au bras de l'homme le levier de l'industrie. Il n'enfermera plus Dieu dans une pagode, il le saura répandu dans l'univers. La législation européenne brûlera dans un feu de joie la cangue, le bambou de l'exécuteur, la raquette à donner des soufflets, la cage à porter les criminels. Cette nation sera plus morale, plus heureuse. Que sa civilisation s'accomplisse donc, dût tomber toute la poésie fantasmagorique qui l'enveloppe : je n'ai jamais compris qu'un sentiment pût tenir devant une idée.

Le XVIII^e siècle français, loin de vouloir améliorer la Chine, civilisait au contraire les Européens par les Chinois. Voltaire avait créé son chinois modèle pour l'opposer au parfait sauvage de Rousseau; Le bonze faisait la leçon au prêtre catholique, le mandarin sermonnait le conseiller au parlement; partout, sous des formes orientales, se cachait

la critique ingénieuse de l'époque. Aujourd'hui nous ne connaissons pas encore la Chine, mais les récits de quelques voyageurs, la traduction de quelques livres ont détruit cette admiration systématique. Sans parler de ces tortures, de ces supplices raffinés qui ne se maintiennent que chez des races malheureuses et coupables, nous savons que la finesse, seule forme que puisse prendre la supériorité intellectuelle dans un pays qui prohibe le génie, se tourne souvent chez l'homme vicieux en fourberie infâme. La fraude est si commune à la Chine qu'elle n'étonne et ne déshonore personne. Une politesse plus cérémonieuse que la nôtre couvre merveilleusement cette habitude de perversité : c'est de plus un triste indice pour la dignité d'un peuple que la polygamie.

Il y a, je le sais, des théories commodes qui supposent différentes notions du bien et du mal sur la surface de la terre et n'admettent pas de principe supérieur aux lois, aux usages des nations; on excuserait ainsi jusqu'aux anthropophages. Habituez cependant ces peuplades aux douceurs de la vie euro-

péenne, débarrassez-les des obstacles matériels sous lesquels leur ame est comme abrutie, et bientôt, revenues des usages de la barbarie, elles auront horreur de leurs mœurs premières : la conscience n'échappera pas plus que les autres facultés à la loi de se perfectionner par l'attention. La conscience est un doux et faible souffle ; pour qu'on puisse l'entendre, il faut que la foudre cesse de gronder, le torrent de briser contre le roc ses ondes blanchies. Ecartez les décombres qui jonchent le sol, vous verrez poindre et s'épanouir cette fleur délicate. Quand l'homme aura dompté la bête, quand ses regards, au lieu de creuser le sol, sauront chercher les étoiles, il sentira que si la débauche est large l'amour est exclusif ; il lui faudra désormais, au lieu de vingt idoles, un créateur, au lieu d'un sérail une femme.

8
Nous entrâmes dans les détails du musée. Toutes les statues attestaient l'enfance de la sculpture comme celle de la morale ; partout l'esprit des combats. Plusieurs dieux de leurs douze bras agitent des instrumens guerriers,

presque tous foulent aux pieds le corps d'un ennemi. Là se retrouvent Brama, Wischnou, puis le génie de la Montagne, moitié homme, moitié rocher, des arbres sur la tête, des troupeaux sur les genoux. On voit manifestement comment les peuples ont dégagé l'esprit de la matière, le déisme du panthéisme; comment cette puissance intelligente, cette cause des phénomènes physiques qu'ils avaient d'abord placée dans la nature matérielle, ils l'ont fait remonter ensuite du fleuve, du volcan, de l'animal, au génie; puis du génie à Dieu, de l'homme-corps à l'homme-esprit, des membres à la volonté. Ainsi quel que fût le fétiche que les accidens du sol leur eussent d'abord présenté, toujours ils sont arrivés par la réflexion à la cause intelligente et libre.

Il est une révélation que le patriarche transmettait au prophète comme une lampe sacrée; il en est une autre, vaste soleil dont les rayons embrassent l'univers : c'est l'intelligence que la Providence nous a donnée.

Le Musée s'est enrichi des dépouilles de Tippo Saëb ; on y voit son cimenterre , la selle de son éléphant ornée d'un oiseau de fer qui faisait de ses ailes déployées un pavillon sur la tête du monarque , un plan en relief de Seringapatam , un jouet inventé pour l'amusement du despote. Ce sont les figures en bois grossièrement peint , grossièrement sculpté d'un Indien couché par terre et d'un tigre qui lui ronge la poitrine. En tournant une manivelle on entend les cris déchirans de l'homme , les hurlemens saccadés de la bête. Plaisir asiatique , moins cruel toutefois que le taureau d'Agrigente et les jeux du cirque.

Entre autres instrumens barbares, nous remarquâmes plusieurs plaques métalliques de timbres différens attachées ensemble ; près de là reposait le bâton qui sert à frapper , c'est un harmonica malais : après avoir regardé du coin de l'œil si nul gardien ne surveillait nos actions, nous donnâmes avec une joie d'enfans plusieurs coups sur le métal sonore. Quelques personnes entrèrent pendant notre visite ; toutes en passant à la même place s'arrêtèrent, hésitèrent un mo-

ment et ne manquèrent pas de faire jouer l'instrument oriental. Son retentissement annonçait un nouveau visiteur aussi régulièrement que la sonnette de la Grande Chartreuse. Osera-t-on dire maintenant que les âmes des hommes ne se ressemblent pas, qu'il est impossible de faire de leur observation une science?

Des tiroirs vitrés placés dans l'embrasure des fenêtres étaient remplis d'étriers, de pipes, de crânes, de couteaux longs, effilés dont une peuplade anthropophage se sert pour découper la chair humaine. Plus loin, sur une table, des souliers de femmes chinoises. Ces chaussures ne sont pas faites comme on pourrait le croire pour des pieds d'une forme élégante et d'une excessive délicatesse : ce sont de petits sacs brodés qui paraissent avoir enveloppé des pattes d'animal. Les pieds des Chinoises, dont les doigts sont repliés sous la plante, terminés par un orteil droit et pointu comme l'éperon d'une galère antique, ne conservent aucun rapport avec un pied de femme. On donne plusieurs explications de ce monstrueux usage. Il est probable qu'il fut

inventé par les hommes riches pour empêcher les femmes de quitter l'appartement intérieur, et comme les dames de haute naissance sont seules soumises à cette espèce de mutilation, que la femme du peuple, obligée de livrer ses membres à de rudes travaux, laisse croître son pied sans entraves, ce qui n'était qu'une infirmité devint une marque de noblesse et par conséquent une beauté. C'est encore un signe de la barbarie chinoise que cette pensée de retenir par la force un corps dont l'ame cherche à s'échapper. Pour ce peuple Vénus régné encore, Psyché n'a pas pris sa place dans les cieux.

Près des chaussures étaient exposés les différens ustensiles que les Chinois emploient pour écrire. Ce peuple, en refusant d'acquérir des idées nouvelles, s'est trouvé réduit à classer, à numéroter celles qu'il possédait. On dit à la Chine : *cinq objets* nécessaires au lettré : le papier, le pinceau, le bâton d'encre, l'eau pour la délayer, la plaque de marbre pour la broyer. *Quatre relations* qui attachent l'homme à la terre : les devoirs envers

l'empereur, le père, la femme et les amis. Cette manie des classifications était celle de la scholastique. Resserrés entre les pères, Aristote et les conciles comme le monde que l'antiquité croyait entouré par l'océan, les docteurs divisaient et subdivisaient. Alors on énumérait huit règles du syllogisme, on traçait la table du *baroco* et du *barbara*, du *cœlarent* et du *darü*; on rangeait en bataille les preuves de l'existence de Dieu.

Je sais que la scholastique s'honora de plusieurs hommes de génie, qu'elle a développé l'esprit humain, qu'elle l'a dégoûté des hypothèses de la philosophie antique, qu'après avoir si long-temps reçu du dogme des principes incontestés, la raison s'est habituée à ne plus marcher sans point d'appui, secours que plus tard elle retrouva dans l'induction Baconnienne. Oui la scholastique eut sur les intelligences une action salutaire, je la veux mais à son époque comme la monarchie absolue. A la lueur du dix-neuvième siècle elle ressemble à ces oiseaux faits pour les ténèbres que le jour surprend dans leur vol, et qui se traînent cherchant de sombres cre-

vasses éblouis qu'ils sont de sa splendeur.

Nous passâmes dans la bibliothèque ; les murs étaient ornés de tables de pierre ou de bronze couvertes d'inscriptions arabes, chaldéennes, sanscrites. Dans les rayons, livres et manuscrits où l'on reconnaissait les caractères orientaux. Plusieurs savans entouraient une table couverte de ces livres cabalistiques et semblaient dévorer avidement leur docte pâture.

Lorsque je sortis du musée des Indes orientales, je croyais voir flotter devant mes yeux un paysage chinois ; au loin s'arrondissaient des collines couvertes d'arbres mystérieux et de fleurs inconnues dans nos climats ; des ponts d'une seule arche enjambaient les rivières, les lacs réfléchissaient mille édifices bizarres ; des cigognes de feu, des serpens ailés traversaient l'air et j'entendais une harmonie lointaine de tamtams, de clochettes et de cymbales.

Je me réveillai devant un bâtiment anglais dont la porte était entourée d'hommes de

police comme celle de la préfecture à Paris ; c'était *Guil'd hall*. En y pénétrant nous vîmes une salle décorée d'un monument de Nelson ; on sciait des planches, on dressait des tables, on vernissait les murs ; tout enfin se préparait pour le diner de réception d'un nouveau lord-maire. J'apperçus à gauche deux figures colossales de bois peint et doré ; elle portent les noms bibliques de Gog et de Magog. Tout fait présumer que ces grotesques personnages représentent deux anciens habitans du pays de Galles. Les Gallois sont comme nos Armoricains, nos Bretons dont ils parlent à peu près la langue, de ces peuples qui conservent leurs antiques usages au sein des nations civilisées, de ces clous enfoncés dans un arbre plein de sève, et qui demeurent insensibles alors que tout verdit et pousse autour d'eux. Il est d'usage, je le sais, de verser de la poésie sur ces vieux enfans, sur ces générations nouées. On chante le Breton parce qu'il est habillé de peaux de bêtes et qu'il porte les cheveux à la Chilpéric ; on célèbre sa persévérance dans le christianisme : dites aussi qu'il persévère dans la piraterie, que

pendant l'orage il apparaît à la lueur des éclairs, debout sur ses rochers, spectre plus terrible pour les navigateurs que l'Adamastor de *la Lusiade*. S'il prie alors, ce n'est pas pour demander à Dieu de conduire au port le navire battu des vents et des flots : le cha- pelet en main, il conjure le ciel de se faire son complice et de pousser sur sa côte inhos- pitalière cette proie désirée.

XIII.

Galerie nationale. — Master Punch. — Westminster hall. — De Londres à Douvres. — Adieux à la Grande-Bretagne.

Nous visitâmes le lendemain la galerie nationale. Habitué aux musées anglais, nous cherchions des shellings dans nos poches quand le gardien nous dit en prenant une attitude majestueuse : « On ne paie pas ici. » La galerie nationale est une œuvre de patriotisme, on a voulu que nulle exaction n'en déshonorât l'entrée.

Il ne faut pas chercher dans cette collection, plus que dans toutes celles de la Grande-Bretagne, les pompes du Luxembourg et du Louvre. Le local est petit; c'est une enfilade de pièces où le Béarnais ferait difficilement son entrée; le Romulus des Sabines y serait mal à l'aise pour balancer son javelot. Il faut cependant l'avouer, il existe entre les ta-

bleaux de Londres et ceux de Manchester toutela distance de la capitale à la ville de province. A côté de plusieurs tableaux dignes du quai de la Ferraille, nous reconnûmes la main exercée, la pensée vigoureuse d'Hogarth. Ce n'était pas cette fois une leçon isolée, mais un cours complet de morale, *le Mariage à la mode*, drame sévère ou vous suivez dans tous ses développemens l'histoire d'un jeune noble sans éducation, marié par intérêt à la fille d'un riche négociant. Il est impossible de rendre plus fortement tout ce qu'il y a de hideux dans cette alliance d'un parchemin avec un sac d'argent. A chacun de ces six tableaux on voit croître le mépris de la femme pour le mari; les débauches de l'un et de l'autre sont triviales, mais vivantes. Rien n'est ignoble comme le sourire d'un petit nègre qui regarde le maître de la maison en tenant à la main une figure d'homme à tête de cerf. On sait qu'au dix-huitième siècle des images ridicules ou monstrueuses encombraient les cheminées. Plus loin le mari percé d'un coup d'épée meurt entre les bras de sa femme. On aperçoit au fond le meurtrier qui saute en

chemise par la fenêtre. Il y a dans les traits de l'homme une expression frappante de reproche, dans ceux de la femme un désespoir dont on est effrayé. Enfin on la voit mourir elle-même à l'hôpital, maigre, déguenillée ; elle tient dans ses bras un enfant galeux.

Sous ces détails révoltans perce un amour austère de la vertu. C'est ainsi que Juvénal moulait sa pensée humaine et chaste dans un vers impudique et féroce comme la Rome des empereurs. La moralité d'Hogarth est clairement démontrée par l'impression que ses compositions produisaient sur ses contemporains. Il avait fortement retracé les supplices infligés par le genre humain aux animaux. Un homme du peuple, voyant un charretier maltraiter son cheval, s'écria : Malheureux, tu n'as donc pas vu la gravure d'Hogarth !

La visite au musée fut à Londres une de nos dernières excursions. Nous allâmes dans le quartier de Westminster demander à l'alien office qu'il voulût bien envoyer nos passe-

ports à Douvres où nous devions nous embarquer. Nous vîmes sur la route la foule rassemblée autour d'une cabane. C'était bien Polichinelle avec son bâton et ses chats. Le type napolitain n'est pas arrivé à Londres sans de nombreuses transformations; son magnifique chapeau ombragé de plumes a pris décidément une forme conique qui se rapproche beaucoup du bonnet de coton; Polichinelle s'est couvert d'un habit rayé; il a changé son nom italien contre celui de *Master Punch*. J'eus grand plaisir à suivre ce Don Juan bossu dans le cours de ses séductions et deses meurtres jusqu'à son entrevue avec l'homme du destin, représenté non plus par une statue de pierre, mais par un diabolotin rouge et noir. Lorsque nous reprîmes, beaucoup trop tôt à mon gré, le chemin de Westminster, je pensais avec douleur combien le diable était tombé. Lui, dieu du mal, génie des ténèbres chez les Perses, serpent tentateur dans les poèmes sacrés des Juifs, sophiste orgueilleux pour les théologiens, création si grande chez les Manichéens au berceau du christianisme, si grande au sein

du christianisme lui-même, le diable que Milton fit si beau, Dante si terrible, le voilà livré dans une barraque ambulante au rire grossier de la populace. Que n'a pas dévoré la réflexion cet acide qui ronge les substances les plus solides ! N'oublions pas cependant qu'en détruisant, elle reconstruit ; sur les ruines du paganisme elle base l'univers chrétien ; elle abaisse le sceptre, mais elle crée dans la masse un nouveau pouvoir ; elle déprime les cultes pour élever Dieu ; elle tue le diable pour faire planer sur l'univers la libre volonté de l'homme.

Arrivés à Westminster nous jetâmes un coup d'œil sur les ruines du Parlement. Ces débris étaient entourés d'une foule nombreuse. Au-dessus des chapeaux s'élevaient les placards des porteurs d'affiches. L'incendie avait probablement exercé ses ravages dans l'intérieur de l'édifice, car on voyait encore debout les murs surmontés de leurs créneaux ; des palissades empêchaient le public d'approcher, mais à travers les planches mal jointes on voyait circuler les ouvriers.

Avant de quitter cette partie de Londres, je m'introduisis dans Westminster hall. On y plaidait malgré les vacances. J'entrai par une porte voisine de l'Abbaye, et certain de ne pas rencontrer de factionnaire, je m'aventurai dans un corridor où je trouvai bientôt une assemblée d'avocats vêtus de robes noires et poudrés. L'un d'eux m'avertit que je m'étais fourvoyé dans un passage réservé; mais à peine eut-il reconnu ma qualité de Français que, plein d'empressement, il me conduisit à travers mille détours dans une salle d'audience où nous nous séparâmes avec une salutation amicale. Je portai les yeux sur le tribunal : juges, avocats, tout semblait coiffé de neige, et le rang de chacun correspondait à l'ampleur de sa perruque. Celles des avocats, soigneusement frisées, descendaient jusqu'aux tempes et se terminaient sur la nuque par deux petites queues. Les perruques des juges leur couvraient les oreilles; celle du président tombait jusque sur les épaules. Un avocat parlait; je remarquai qu'il s'abstenait de toute espèce de gestes, ne donnait aucune inflexion à sa voix et

berceau du christianisme, si grande au sein

semblait moins plaider que s'entretenir de l'affaire avec les juges. En visitant d'autres salles j'y trouvai le même spectacle : toujours le calme de l'orateur et la respectable hiérarchie de perruques.

C'était le 6 novembre ; l'anniversaire de la découverte de la conspiration des poudres , fut reçu froidement par le peuple. Les policemen traînèrent peut-être dans les rues un ou deux ivrognes de plus ; quelques enfans chantèrent dans les carrefours , mais la masse trouvait ridicule de célébrer la conservation du parlement , au moment où le Parlement venait d'être la proie des flammes. Pendant cette journée je donnai un regard d'adieu aux maisons de briques , aux colonnades , aux squares , à la Tamise , à ses grands ponts , aux jardins couverts de verdure , puis il fallut partir , et quoique nous eussions la France en perspective , ce ne fut pas sans quelque regret. Londres n'est pas une ville de plaisir ; le plaisir , c'est à Vienne qu'il faut le chercher ; c'est au Prater où les voitures passent dorées , où les biches traversent les allées touffues ;

dans ces pavillons où la valse résonne; à l'Opéra qui déploie sur le devant de ses loges les insignes étincelans de la diplomatie; dans ces rues qu'animent le panache du Tyrolien, le turban du Juif et le dolman de la Hongrie; dans toutes les parties de cette ville impériale qu'embaume un vent lointain de Constantinople et de la Russie.

Le plaisir habite encore Paris; on y rencontre le désœuvrement sous toutes les formes : l'orchestre au sein des bazars, l'orchestre entre les bosquets de tilleuls, et de plus la presse active, la littérature féconde, l'agitation intellectuelle qui manque à la somnolente Autriche.

Londres a son charme spécial; certes le Strand peut rivaliser de variété avec la rue la plus animée du continent; on se plaît à voir les équipages le parcourir, les femmes s'y croiser avec leurs chapeaux étroits d'où s'échappent de blonds cheveux; mais les trésors les plus précieux de Londres ne sont pas du domaine des yeux. Cette ville intéresse par les questions que son étude soulève, par les mystères qu'on y découvre à chaque pas;

l'Angleterre a plus d'une face; ce n'est pas un de ces peuples enfans dont l'ame ne réfléchit que des collines, de la verdure, et qui jouissent de la nature sans souvenir du passé, sans souci de l'avenir; c'est un homme fait, un homme sérieux qui a beaucoup agi, beaucoup médité, et dont l'expérience est d'un grand poids dans les destinées de l'Europe. Ce pays est un recueil qu'il faut consulter plus d'une fois. Souvent après une observation moins rapide et plus éclairée que la mienne, on en rapporte moins de solutions que de problèmes.

Nous partîmes de nuit. C'est la seule fois que j'aie vu le stage s'aventurer sur les grandes routes au-delà de dix heures, aussi marchions-nous avec une lenteur ridicule. Je dormais depuis long-temps lorsque je sentis un grand mouvement dans la voiture; en ouvrant les yeux j'entrevis une rue dont les toits étaient bizarrement découpés, pignons carrés, pointus, arrondis : c'était Cantorbéry. Nous arrivâmes de grand matin à Douvres, ville mêlée d'Anglais et de Français. En nous promenant sur la jetée, nous apercevions sur une falaise le château de briques qui do-

mine la ville, à nos pieds une mer houleuse. Les bateaux de pêcheurs, soulevés de l'avant à l'arrière, trempaient dans l'eau leurs longues vergues. Cet aspect ne retarda point notre départ ; nos yeux, sans doute, avaient peine à percer les brouillards qui cachaient l'horizon, mais l'âme, plus pénétrante, découvrait à travers ce voile l'immense jetée de Calais, les routes de France, puis dans le lointain Paris avec ses dômes, ses tours, et surtout les visages amis que nous devions y retrouver.

Nous montâmes enfin sur le bateau à vapeur ; de nombreux voyageurs, presque tous anglais, s'y étaient rassemblés ; on sortit du port. Long-temps mes regards s'attachèrent à la ville, puis elle disparut : je ne vis plus que le château et les falaises éclatantes de cette blancheur que le nom d'Albion a consacrée. A cette distance de la côte le roulis se fit sentir avec force ; nous entendions le grincement des roues qui tour à tour sortaient de l'onde et tournaient bruyamment dans l'air. Chaque fois, une vague soulevée se brisait sur le bastingage et l'écume en retombant formait sur le pont mille ruisseaux. Le matelot

parcourait d'un pied ferme ce plancher vacillant, mais les passagers, accrochés à leurs bancs, se regardaient d'un air grave. Quelques-uns affectaient ce sourire que la peur met quelquefois sur les lèvres; nul ne parlait.

L'Angleterre avait fui; mes yeux se tournèrent avidement vers le point de l'horizon où devait se montrer la France. Alors tous les souvenirs du voyage se pressaient dans mon esprit; je me rappelais cette terre humide où l'herbe pousse si verte, le feuillage si frais; les constructions rougeâtres, les hommes grands et blonds. Puis je pénétrais dans l'âme de ce peuple; je cherchais à réunir les traits de son caractère que des faits épars m'avaient révélés. Parmi ses inclinations diverses je voyais ressortir *l'amour de la propriété* qui porte à conquérir les richesses; *l'habitude* qui conserve les biens obtenus en les sauvant des hasards de l'innovation; *la confiance en soi-même* qui pousse à d'audacieuses entreprises, noble penchant des peuples comme des individus réservés à de hautes destinées; *l'indépendance* qui préserve

l'homme d'un respect aveugle pour les autorités de toute espèce, et peut seule le conduire à des résultats glorieux dans la carrière des sciences ; *le patriotisme* qui comprime le pouvoir dissolvant de l'inclination précédente en associant les individus aux travaux comme à la gloire d'une société tout entière.

Si l'Anglais n'éprouve pas pour se reposer de ces émotions sévères une passion vive pour les arts, la sombre gravité de son caractère est adoucie par *l'amour*, non point fougueux, ardent, mais doux et fidèle.

Ces penchans dirigés par une intelligence éclairée, servis par une volonté ferme, persévérante, inébranlable, se reproduisent dans les cinq grandes manifestations de toute société : la religion, l'art, la législation, l'industrie, la philosophie.

La religion en Angleterre devait participer de l'esprit indépendant de la nation. Le culte n'y conserva pas la même unité que chez les peuples asservis à l'autorité du nombre ; il se fractionna pour toutes les

opinions et presque pour toutes les individualités. L'esprit anglais d'ailleurs est organisé pour les sciences physiques. L'amour du commerce, la nécessité de la navigation dans un pays entouré de tous côtés par l'Océan développèrent cette tendance. Ces intelligences habituées aux certitudes du calcul se prêtèrent au catholicisme tant que le catholicisme fut la plus rationnelle des formes religieuses, mais la réforme qui restreignit la part du mystère trouva chez elles un immense écho. Le passage des Anglais de la foi romaine à l'examen protestant ne fut pas une preuve de l'inconstance mais de la solidité de leur jugement.

On se demandera sans doute pourquoi cette nation raisonneuse s'est arrêtée dans les voies de l'argumentation, pourquoi, sur certaines matières, elle admet encore un autre témoignage que la raison, une autre autorité que l'évidence. Ici l'habitude exerce une influence salutaire. Quelque nom qu'il donnât à son culte, l'Anglais ne s'est jamais passé de culte; il tient à l'observation du dimanche, aux psaumes, aux prédications.

des ministres. Ces formalités sont encore des points de ralliement pour les âmes fidèles et rappellent au moins le souvenir de Dieu à ceux qui les observent sans les comprendre.

Cependant la discussion philosophique continue; le sensualiste et le spiritualiste arrivent par des voies différentes à des vérités qui, contrôlées par les sceptiques, se forment définitivement dans l'éclectisme. Quand de cette lutte féconde; où la médiocrité ne saisit que des contradictions, un corps complet de doctrine sera sorti comme une décision sage se forme des avis divers d'une assemblée éclairée, l'Angleterre passera sans transition des enseignemens du ministre à ceux du penseur indépendant. En France, au contraire, le sentiment religieux gémit sans secours entre le catholicisme que la multitude abandonne, et la réflexion libre qui n'a pas encore lui pour tous.

L'art, que nous devons nommer après la religion, car il est comme elle une relation de la terre avec les cieux, est, en Angleterre, la moins florissante de toutes les applications

de la pensée. Remarquons cependant que l'avenir de la peinture et de la statuaire n'est pas seulement une question anglaise, mais une question européenne. Il n'est pas étonnant que la Grande-Bretagne fasse peu de progrès dans ces deux directions, quand sur le continent même, au sein des villes les plus favorisées de la nature, le peintre et le sculpteur trouvent dans la civilisation actuelle des obstacles presque invincibles à la manifestation de leur génie. Si la musique en Angleterre obtient peu de succès, ce n'est pas que la race britannique manque entièrement de goût pour la mélodie et l'harmonie. Londres a ses *glees* et ses *catches*; des larmes coulent aux sons mélancoliques de la harpe du pays de Galles; la cornemuse d'Écosse a ses chants traditionnels, et des mélodies originales retentissent sur le fifre d'Irlande. L'imperfection des Anglais sous le rapport musical n'est que relative; des efforts soutenus finiront par en triompher.

— La législation de la Grande-Bretagne de—

vient pour l'étranger une source de surprises. L'indépendance et la résistance aux innovations, deux inclinations qui ne semblent faites que pour se combattre, y sont étroitement combinées.

La révolution de 1688, en *raffermissant* la vieille constitution anglaise, ébranlée par les Stuarts, y laissa des abus que les progrès incessans de la civilisation devaient chaque jour faire sentir davantage. C'étaient, dans les lois politiques, les nombreux électeurs de Somerset et de York, réduits à la même représentation que le petit comté de Rutland; les élections des ports asservies à l'influence de la douane; les votes publiquement vendus; des mandataires accordés à des bourgs qu'on chercherait en vain sur la carte; enfin Londres, qui renfermait le huitième des électeurs du royaume, porté pour un cinquante-cinquième seulement dans la représentation de l'Angleterre.

A la même époque, la loi criminelle punissait la haute trahison par des tortures atroces, appliquait la peine de mort avec confiscation à presque tous les genres de vol, au bracon-

nage sur les forêts du roi , et jusqu'à la destruction des tiges de houblon ou des ballots de laine. Le trésor public partageait avec le dénonciateur la dépouille du coupable.

Entre autres dispositions empreintes de barbarie , la loi civile permettait au mari de mener sa femme par les rues, la corde au cou, et de la vendre en plein marché.

Les équipages de la marine militaire se complétaient par l'odieux usage de *la presse*. L'armée de terre, recrutée par des engagemens payés, étaient soumise à la plus cruelle des lois martiales.

Les Anglais n'admirent les armées permanentes que long-temps après les autres peuples de l'Europe. Des faits nombreux attestent la défiance que les troupes inspirèrent toujours à cette nation. De nos jours encore les garnisons quittent les villes à l'approche des élections. L'armée entière semble mise hors la loi.

Pour corriger les vices les plus saillans de cette législation , l'Angleterre avait établi depuis long-temps des *cours d'équité* entière-

ment affranchies du texte, mais ces tribunaux exceptionnels, et avant tous, la fameuse chambre étoilée *star chamber* abusèrent plus d'une fois du pouvoir discrétionnaire qui leur était confié et renchérirent encore sur la sévérité de la lettre.

Ces dispositions dont plusieurs remontaient aux règnes des princes normands étaient en désaccord évident avec les mœurs de la moderne Angleterre. Cependant des projets de réforme présentés par lord Chatam et William Pitt, renouvelés en 1809, furent constamment repoussés. La résistance que le parlement opposait à des innovations en apparence peu dangereuses était due à l'horreur inspirée par les excès de la révolution française. On craignait d'arriver de concessions en concessions à l'anarchie. Cet esprit s'entretint, se fortifia même pendant ces guerres avec la France où les couleurs britanniques furent associées aux aigles du nord. Dans le cours de cette longue période les *tories* disposèrent du pouvoir et tinrent les *whigs* dans une continuelle dépendance.

Ces partis nés dans la lutte du parlement contre les Stuarts représentaient bien les deux qualités les plus saillantes du caractère anglais; aux whigs l'amour de l'indépendance, aux tories l'habitude conservatrice. La division d'un peuple en factions est toujours un malheur. En Angleterre la force de l'esprit national diminuait le danger, et toujours on vit les whigs et les tories se réunir quand l'étranger menaçait les intérêts de la Grande-Bretagne.

Les triomphes de lord Wellington mirent à son comble l'influence du parti conservateur, et si quelques lois cruelles furent abrogées par l'usage, la législation de 1688 est arrivée jusqu'à nous sans que le texte ait subi de notables altérations. La révolution de juillet mit, il est vrai, la puissance entre les mains des whigs, mais l'on reconnut bientôt que si les tories, dans la crainte de bouleverser leur pays, enveloppaient dans un égal respect les plus salutaires et les plus funestes de ses institutions, les whigs, arrivés au pouvoir, songeaient plutôt à s'y maintenir qu'à satisfaire les besoins du peuple. Cependant il importait

aubonheur, à la dignité de l'Angleterre, que le peuple le plus savant, le plus industriel de l'Europe, celui qui le premier s'était créé des institutions libérales, cessât d'être par ses lois inférieur à toutes les nations civilisées. Des protestations se firent jour, une opinion d'un libéralisme plus avancé que celui des whigs apparut sous le nom de radicalisme, l'Irlande trouva d'énergiques défenseurs.

Espérons que dans cette crise les lords, vers lesquels le peuple se tourne comme vers les arbitres de la querelle, sentiront que si le respect des temps passés est un guide salutaire, il ne doit jamais devenir une entrave. C'est mal placer la constance et le courage que rester sous la voûte d'un édifice ébranlé jusqu'à ce qu'on soit écrasé par ses ruines.

C'est dans l'*industrie* que les facultés anglaises trouvèrent leur développement le plus glorieux. Tandis qu'à l'intérieur du royaume des mécaniciens patients simplifiaient chaque jour le travail de l'homme sur la matière, des navigateurs intrépides allaient récolter au-

delà des mers la richesse, la science, et l'Europe n'apparaissait que sous les emblèmes de la Grande-Bretagne aux peuplades étonnées de l'Afrique et de l'Asie.

Si le caractère d'un peuple se révèle à l'observateur dans la religion, dans l'art, la législation et l'industrie, il s'y produit pour ainsi dire instinctivement et sans avoir conscience de lui-même. Dans la *philosophie*, au contraire, il s'observe, s'étudie attentivement : aussi les philosophes anglais ont-ils donné l'expression la plus nette de la physionomie nationale. Tout chez eux décèle l'amour du positif, la préoccupation des certitudes matérielles. Le chancelier Bacon, en formulant cette méthode qui nous est aujourd'hui familière, mais qui brilla dans les ténèbres de son temps comme une lumière inattendue, rendit sans doute un éclatant service à toutes les écoles ; mais c'était surtout au mathématicien, à l'astronome, au chimiste qu'il s'adressait, et la plus grande partie de ses exemples sont empruntés aux sciences physiques. Locke voit dans les sens

la source première de nos connaissances ; et si Reid accorde à l'ame une action indépendante des circonstances extérieures , on reconnaît encore l'influence des sciences exactes chez cet homme qui réduisit l'étude de l'intelligence humaine à la précision du calcul.

On pourrait considérer la France comme le symbole du spiritualisme, l'Angleterre comme celui du sensualisme dans le sens honorable du mot. Ces deux nations représenteraient alors les deux seules branches vraiment fécondes de la philosophie , puisque le scepticisme et l'éclectisme n'existent que pour régulariser leurs données.

Avec une telle organisation il fallait que la Grande-Bretagne eût une vaste influence sur le monde, qu'elle fût en Europe au niveau des peuples les plus avancés ; dans les pays barbares , souveraine maîtresse ; qu'elle conduisit le monde sauvage par la force de son bras , comme nous conduisions le monde civilisé par le charme de notre parole.

Tel est , ou plutôt tel fut long-temps le rôle

de l'Angleterre; car tout en elle se modifie. Déjà l'Écossais s'est tellement rapproché de l'Anglais qu'il s'en distingue à peine et qu'il faut remonter dans l'histoire pour retrouver sa physionomie originale. Londres lui-même subit une lente métamorphose; il se relâche de ses habitudes; son patriotisme devient moins exclusif; il cherche à s'avancer dans la carrière des arts; mais aussi le sentiment qui l'entourait d'une pure auréole, cet amour dont l'allure était si noble et si dégagée, commence à se laisser envahir par les formalités françaises.

Ce peuple n'est pas le seul que le temps dépouille de son originalité. L'Espagne a perdu son antique respect du monastère; chaque nation; chaque province, et pour ainsi dire chaque famille, ressent les effets de cet immense travail dont le but est l'unité. Chaque jour efface un des signes qui distinguaient le monarque du sujet, le noble du roturier, le bourgeois du prolétaire; chaque jour aussi voit diminuer la distance qui séparait les deux sexes. La femme veut être libre, éclairée, active, homme s'il était possible. Autrefois l'é-

quilibre du monde reposait sur la combinaison de la force attractive et de la force répulsive. Aujourd'hui la répulsion est détruite, l'attraction seule s'exerce, et nous ne devons pas regretter un résultat que le travail prolongé de la réflexion devait nécessairement amener. Si les arêtes de la pyramide se rapprochent, c'est que la pointe s'élève vers les cieux.

Bientôt nous vîmes paraître à l'horizon la côte de France.

TABLE.

47	De Portsmouth à Londres.
62	Le hôtel dans la cité.
70	Le Strand.
76	Saint-James Park.
87	Théâtre de Drury-Lane.

TABLE.

93	Hôpital militaire de Greenwich.
101	Group d'œuvres sur les arts.
110	Théâtre olympique.

IV I.

Rouen.	Pages
Le Havre.	1
Portsmouth.	7
Aspect général de l'Angleterre.	14
	15

II.

De Portsmouth à Londres.	43
Un hôtel dans la cité.	62
Le Strand.	70
Saint-James Park.	76
Théâtre de Drury-Lane.	87

III.

Hôpital militaire de Greenwich.	93
Coup d'œil sur les arts.	101
Théâtre olympique.	110

IV.

Un dimanche à Londres.	114
Influence de l'habitude sur les destinées de la Grande-Bretagne.	118
Églises gothiques.	127
Zoological garden.	132
La femme française.	134

V.

Saint-Paul.	139
Le Monument.	141
La Tour de Londres.	142
Le Tunnel.	157
Rives de la Tamise.	159
Théâtre de Covent-Garden.	162
Génie de Shakespeare.	163

IX.

VI.

Abbaye de Westminster.	168
Le Colisée.	175
Bazars anglais.	181

X.

VII.

Départ de Londres.	184
Birmingham.	185
Sheffield.	200
Luther et Calvin.	201

VIII.

Physionomie de l'Écosse.	212
Édimbourg.	215
Leith.	219
Château de Roslin.	250
Philosophie écossaise.	255
Un thé.	259

IX.

Arthur's seat.	244
Holyrood.	252
Château d'Édimbourg.	259

X.

Glasgow.	266
John Knox.	269
Une église catholique en Écosse.	275
Liverpool.	281
Chemin de fer.	288
Fabriques et musée de Manchester.	295

XI.

Retour à Londres.	500
Revue des théâtres.	502
Kensington garden.	512

XII.

Musée des Indes orientales.	514
Guild hall.	526
Gog et Magog.	527

XIII.

Galerie nationale.	529
Master Punch.	531
Westminster hall.	534
De Londres à Douvres.	535
Adieux à la Grande-Bretagne.	539

